LA VIE
NTELLECTUELLE

V. L. : Scission communiste en Italie.

P. R. REGAMEY : Les possibilités chrétiennes des artistes incroyants.

J. NEF : La guerre prépare-t-elle la paix ?

A. FRISCH : Les maladies diplomatiques de notre temps.

MAX-JACOB : Récit de ma conversion.

LES SIGNES DU TEMPS

Une décision française au Viet-Nam.
Amérique, quand tu nous tiens...
Communauté atlantique et Pacte atlantique.
Psychologie américaine et politique internationale.
La diplomatie du Moyen-Orient devant la Chine communiste.
La répartition qui vient.
Lettre à un homme de beaucoup d'ironie et de peu de foi.
Azimuths : Le pain, la paix, la liberté.
Portrait : Herman Melville et le paradis.

ARTS. LIVRES. THEATRE. CINEMA

DOCUMENT : Rapport de l'A.C.J.F. 1950.

VUE MENSUELLE

MARS 1951

ES ÉDITIONS DU CERF _ PARIS

SOMMAIRE

V. I. : **Scission communiste en Italie** 1

P. R. RÉGAMEY : **Les possibilités chrétiennes des artistes incroyants** 4

J. NEF : **La guerre prépare-t-elle la paix ?** .. 24

A. FRISCH : **Les maladies diplomatiques de notre temps** 41

MAX-JACOB : **Récit de ma conversion** 54

Lettres sur l'art d'écrire 66

LES SIGNES DU TEMPS

Une décision française au Viet-Nam (P.-A. Martel) 69

Amérique, quand tu nous tiens (J. Dumontier) 74

Communauté atlantique et Pacte atlantique (R. Cheyron) 78

Psychologie américaine et politique internationale (P. Bauchet) 80

La diplomatie du Moyen-Orient devant la Chine communiste (J. Nantet) 83

La répartition qui vient (H. Muller) 87

Lettre à un homme de beaucoup d'ironie et de peu de foi (G. Venaissin) 91

Azimuths : Le pain, la paix, la liberté (A.-Z. Serrand) 97

PORTRAIT

G. Venaissin : Herman Melville et le paradis 105

ARTS ET LIVRES

L'art dans le monde d'aujourd'hui (R. Vrinat) 109

Bulletin biblique (A. Grail) 111

THÉATRE

Chronique (H. Gouhier) 124

CINÉMA

Films de guerre et antimilitarisme (J.-P. Chartier) 127

DOCUMENT

Rapport de l'A. C. J. F. 1950 131

Scission communiste en Italie

Tandis que l'on apprend la disparition de M. Clementis et les difficultés du gouvernement tchécoslovaque, arrive d'au delà des Alpes la nouvelle que deux chefs communistes italiens, staliniens de longue date, résistants efficaces, MM. Magnani et Cucchi, suivis bientôt de nombreux chefs, quittent bruyamment le Parti. Et beaucoup de se réjouir...

Certes il n'y a pas lieu de s'attrister de ce que des militants, attachés à leurs pays, tirent la leçon donnée par l'évolution des démocraties dites populaires. Il est heureux aussi que des militants ouvriers s'aperçoivent que la mystique d'unité, au nom de laquelle on leur demande d'incessants renoncements dans l'immédiat, peut masquer une régression dont les ouvriers sont les premières victimes. Il y a donc lieu de se réjouir de toute fissure qui se manifeste dans le bloc stalinien.

Mais toutes les raisons de cette joie ne sont pas saines. Il en est de naïves, et d'autres qui sont iniques.

Les raisons naïves, nous les connaissons bien. Elles reposent sur une double illusion. D'abord la persuasion que quiconque à quitté l'extrême gauche (si l'on peut reprendre ce langage désuet) est prêt à servir l'extrême droite. Autre conviction : dans l'ordre politique les renégats de la révolution deviennent ses plus efficaces adversaires.

Pour le malheur de notre pays, cela s'est parfois vérifié. Millerand fut au début du siècle le premier ministre socialiste; il dut, en 1924, quitter la présidence de la République, après la victoire du bloc des gauches. Laval, si l'on s'en souvient bien, venait du même horizon politique. Et le grand espoir de la droite française avant la guerre, et, malheureusement pour un trop grand nombre pendant la guerre, fut Doriot. Son triste exemple aurait dû guérir d'une pareille erreur; mais il n'en est rien. Il en est toujours pour attendre le transfuge qui permettra d'endiguer, en les trompant, les aspirations révolutionnaires.

L'évolution toute différente de Tito aurait dû convaincre que se déclarer hostile à l'orthodoxie stalinienne n'entraîne pas que l'on se pose en adversaire du mouvement ouvrier. Si l'événement qui s'est passé récemment en Italie a les suites que l'on attend, surtout s'il trouve en d'autres pays des échos de même envergure, soyons assurés que ces hommes ne joueront pas les Doriot et les Laval. Ils entendent reprendre leur lutte, mais avec des moyens plus adaptés à leur pays, et donc plus immédiatement efficaces, avec plus de liberté dans la décision, et peut-être en conséquence avec plus de violence. Ne pas le reconnaître serait ou se leurrer ou, qui pis est, faire le jeu de ce bloc soviétique dont on a quelque droit de détester la rigidité totalitaire.

Mais il est inutile d'y insister ici. La tactique politique n'entrant pas dans les préoccupations immédiates de cette revue.

Au contraire, dénoncer les raisons iniques qui poussent certains à se réjouir relève de son objectif immédiat.

Ces raisons sont les mêmes pour lesquelles des Français, dont certains curieusement se croient en cela chrétiens, veulent profiter de tout échec du communisme pour combattre les justes revendications dont il reste pour notre malheur en France le héraut le plus efficace. Car

une sévère critique du communisme ne peut empêcher de reconnaître ce qu'il a à son actif. A certains moments sa force seule a imposé des réformes sociales nécessaires, et sa voix fut la plus puissante à faire entendre la protestation qui s'imposait : il ne faut plus d'exploitation de l'homme par l'homme. Le drame est précisément que le Mouvement qui avait poussé ce cri libérateur organise sur d'immenses surfaces du globe la plus féroce des exploitations. Que les exploiteurs aient changé ne supprimait pas l'effroyable aliénation.

Mais il ne peut être question de cesser la lutte pour supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme. Au contraire, cette lutte doit devenir plus efficace, plus réelle, sans tromperie. Ce vouloir est lié intimement à notre charité et à notre foi chrétiennes, qui ne peuvent renoncer à ce que tout homme puisse disposer librement de son destin. En un temps où le travail, et le travail organisé collectivement, devient la condition de chacun, le chrétien ne peut renoncer à ce que le travail, d'une façon ou de l'autre, devienne aussi voie de libération. Peut-être la leçon des dernières années, surtout celle tirée de la tyrannie soviétique, sera-t-elle de se méfier des idéologies et des dialectiques qui n'utilisent de grands mots (révolution, libération, suppression de l'aliénation, concept de classe) que pour empêcher les hommes de regarder les réalités en face. Mais si l'on se méfie des exploitations du langage, ce ne sera que pour travailler avec plus d'efficacité à la libération des travailleurs.

Plaise à Dieu que le geste des communistes italiens soit imité en d'autres pays. Mais plaise à Dieu surtout que le chrétien ne s'en réjouisse ni par sottise ni par égoïsme. — V. I.

LES POSSIBILITES CHRETIENNES DES ARTISTES INCROYANTS

Certains artistes incroyants peuvent-ils d'une façon valable construire des églises, les décorer, traiter des thèmes chrétiens ? L'église d'Assy, la chapelle de Matisse à Vence, la récente exposition d'art sacré au musée d'Art moderne de Paris font surgir dans tous les esprits avec une singulière acuité ce problème. Le plus souvent, on ne prend pas même la peine de le *poser*, tout de suite on le tranche, et de quelle façon péremptoire! Grande pourtant en est la complexité; elle ne permet certainement pas de lui donner une réponse trop simple. Depuis vingt-cinq ans qu'il me partage, je le scrute au gré des cas. Le mieux sera d'essayer de le débrouiller méthodiquement, à la façon des « Questions disputées » du moyen âge. Alignons d'abord les arguments pour ou contre une création religieuse des artistes incroyants.

I. — Le pour et le contre

Afin de mieux suivre le mouvement dialectique, nous ferons passer d'abord les arguments *contre* : ce sont les *opposants* qui *posent* le problème : il n'y en avait point

pour qui appelait les incroyants à l'œuvre. Attaqués, ces optimistes se justifieront.

C. 1. — Lorsqu'il s'agit de l'œuvre pleinement *sacrée*, construction ou décoration d'église, il faut que ses auteurs puissent être qualifiés eux-mêmes de *sacrés*. Cette nécessité dépasse les convenances d'ordre psychologique. Elle est une loi de structure surnaturelle. Or le principe premier de tout acte *sacré*, selon le Christ, est la *foi*. Quiconque prétend accéder à Dieu, il faut qu'il croie[1]! A plus forte raison s'il y fait accéder les autres et accomplit de quelque façon l'*opus Dei*, ce qui est le cas des arts sacrés.

Le mot de fra Angelico : « Pour peindre les choses du Christ, il faut vivre avec le Christ », doit donc être entendu en un sens très profond, très plein, celui même du Mystère qui est en cause : le Mystère de l'Alliance éternelle du Christ et des hommes, que les arts sacrés célèbrent, comme de « très nobles serviteurs de la liturgie[2] ». Pour que cette célébration extérieure des arts soit homogène à toute la divine liturgie et n'y détonne pas comme un mensonge, aux yeux de Dieu, elle doit signifier la célébration intérieure qui procède de la foi. A plus forte raison y a-t-il une inconvenance flagrante, une sorte de sacrilège, à confier quelque chose de l'œuvre *sacrée* à des artistes qui font profession ouverte de matérialisme.

L'objection procède, il faut le dire avec force, du sens traditionnel le plus authentique : sens du mystère chrétien en sa plénitude[3], et de la liturgie qui le réalise

1. Heb., XI, 6.
2. Mot de Pie XI repris par Pie XII dans l'encyclique *Mediator Dei*.
3. Eph., I-IV; Col., I, 13-27.

parmi nous[4] et de la foi sans laquelle on ne peut avoir la « substance » de ces choses invisibles[5]. Ce sens s'était perdu dans le peuple fidèle et même dans le clergé. Il commence seulement à y renaître. Lui seul peut faire retrouver le sens traditionnel des arts sacrés et devrait aller jusqu'à le faire effectivement retrouver. C'est lui qui, obscurément, s'insurge contre la collaboration d'incroyants à l'œuvre de Dieu. Le voilà mis en clair.

Les autres difficultés qu'on fait s'en trouveront renforcées. Elles vont expliciter cette difficulté de fond, selon diverses exigences des arts sacrés.

C. 2. — Sans la foi, l'artiste ne s'engage pas en sa création en tant qu'elle est *chrétienne*. La destination, le thème et le caractère sacrés, — d'un sacré vraiment surnaturel et chrétien, — ne lui sont que prétextes. La signification qu'il donne à son œuvre n'est qu'accidentellement celle que veut l'Église et risque fort d'être quelque exaltation de son orgueil.

C. 3. — Un Léon Bloy et un André Gide s'entendent pour penser qu'il n'est pas d'art sans la collaboration du démon. Même si l'on ne va pas jusque-là, on est bien obligé de constater la part qui revient souvent dans la création artistique aux « puissances de la nuit », en tout cas combien grand est le risque de leur emprise. Ce risque est aggravé aujourd'hui du fait que l'artiste, de plus en plus, ne trouve de valeur qu'à ce qu'il reçoit de son être profond; *il subit* sa création, plus encore qu'il ne la *veut*[6]. « Purifier les sources » s'impose donc avec

4. Encyclique *Mediator Dei*, édit. Roguet (Édit. du Vitrail, 1948), nos 1-2, 13-24 (avec l'Introduction, § 1).
5. Heb., XI, 1.
6. Nous sommes obligés de faire allusion à un monde de réalités

plus d'urgence et de rigueur que jamais, et seule la vie de la foi peut le faire.

Si nous ne voulions nous limiter à un précis très bref, il y aurait lieu de détailler les formes que prend le risque signalé. Sans doute faut-il en indiquer deux. Les arts modernes se plaisent dans les domaines dangereux moralement, spirituellement; ils redoutent les beaux sentiments comme si, avec eux, on ne pouvait faire que de la mauvaise littérature, de la mauvaise peinture... Déjà Delacroix jeune voulait « contenter un vieux levain » qu'il sentait en lui, « un fond tout noir ». On est allé loin depuis en ces régions suspectes. Lorsque l'art aborde les thèmes religieux, il se complaît en leurs aspects de tragique, de misère et de péché. Sans la foi, le désespoir et combien de déviations maléfiques sont alors presque inévitables! Là surgit le second aspect inquiétant qu'il nous faut noter : plus ou moins consciemment (parfois de la façon la plus cynique) nos contemporains conçoivent souvent le *sacré* comme une sorte d'absolu de soumission aux passions, quand ce n'est pas aux puissances démoniaques : leurs prophètes sont les sorciers, Sade, Lautréamont... A quiconque doit faire œuvre sacrée pour l'Église, le vieux saint Pierre crie donc avec une instance particulière : « Veillez, résistez, forts *dans la foi*[7]. »

C. 4. — La foi est encore le principe de la communion

que nous supposons connues, et qui ne le sont pas toujours... Prévenons au moins une méprise : il ne faut pas *opposer* la docilité des artistes modernes à leurs forces obscures et le travail conscient et volontaire. Jamais les œuvres n'ont été plus consciemment, rigoureusement *voulues* que celles d'un Matisse, d'un Braque, etc. Seulement tout le travail réflexif des artistes est au service de leurs dons spontanés.

7. I Petr., v, 8.

qui doit exister entre l'artiste et le peuple fidèle. Faute de foi, l'artiste ne comprend pas les besoins véritables de la communauté chrétienne et il obéit à des sentiments trop personnels. Dans la mesure même de sa sincérité, il prétend imposer une façon de réagir au mystère chrétien qui étonne et souvent heurte (indépendamment des malentendus qui viennent de la corruption générale du goût artistique).

C. 5. — En fait, le manque de foi affecte les œuvres de l'art sacré moderne. Il arrive qu'on ait à y déplorer l'effet de quelque méprise sur l'enseignement réel du Christ ou quelque contamination de « mystiques » suspectes. D'une façon plus habituelle, ces œuvres sont spirituellement indigentes. Lorsque l'inspiration n'en demeure pas vague, elles expriment quelque aspect qui a, trop humainement, frappé l'artiste, et l'exagère tellement qu'il contredit aux aspects les plus purs des mystères en cause.

La plénitude et l'équilibre de la croyance sont toujours méconnus.

Telles sont les principales difficultés que l'on exprime. Quelles raisons se font entendre dans l'autre sens?

P. 1. — A la critique des œuvres religieuses réalisées par des incroyants réplique celle des œuvres qui procèdent de la foi chrétienne de leurs auteurs. Il faut bien convenir qu'en général elles donnent de cette foi une pauvre idée[8]. On doit la mettre en cause, loin qu'on puisse, telle qu'elle se manifeste, y trouver le principe assez efficace d'une création *sacrée*. Du coup, la pre-

8. Sur les déviations ou insuffisances de la foi comme inspiratrice des arts, je me suis expliqué dans *La Vie Intellectuelle* de décembre 1948.

mière difficulté est elle-même attaquée, et en même temps il apparaît que les adversaires ne se tiennent pas sur le même plan.

En effet, les premiers se font une idée abstraite des natures, c'est au nom de LA Foi qu'ils raisonnent, tandis que les autres considèrent l'état de fait. Les premiers supposent la foi vive, intègre, équilibrée et assez efficace pour rectifier même des déviations de sensibilité. Mais la foi à laquelle nous avons réellement affaire chez nos contemporains, c'est elle qu'il faut considérer. Or que peut-elle, dans l'état et les conditions où nous la voyons ?

1° Elle comporte le plus souvent d'énormes zones d'ignorance, d'erreurs, de vague et d'à peu près[9]. Elle se présente comme une obéissance assez timorée, assez négative, soucieuse plutôt *de ne pas* aller contre l'enseignement de l'Église que de procurer la familiarité vivante, personnelle, avec le monde invisible. Elle demeure théorique. Néanmoins, même théoriquement, elle est loin d'avoir trouvé son accord avec les formes actuelles de la pensée. Lorsqu'elle prétend élaborer des thèmes artistiques, ils sentent le système, le catéchisme, ils n'ont plus le naturel et la sève des grandes époques passées[10]. On se rattrape par la sentimentalité. Entre ces deux excès, la foi des artistes chrétiens ne vaut pas souvent mieux que celle du fidèle le plus ordinaire : mélange de dévotion médiocre et de notions exsangues, piété sans caractère ou caractère affecté, forcé. Ne nous étonnons pas que la production artistique des gens pieux et pour les gens pieux ressemble aux pratiques courantes de la dévotion, particulièrement aux célébrations liturgiques,

9. Cf. Paissac, *L'athéisme des chrétiens. Supplément de La Vie spirituelle,* 15 mai 1947.

10. Cf. A.-M. Martimort, *L'Art sacré,* sept.-oct. 1949.

lesquelles ne portent certes que d'une façon bien exceptionnelle les marques du *sacré*. Nous ne jugeons pas le fond des cœurs. Un complexe inextricable de facteurs historiques détermine des conditions navrantes où la foi authentique, même héroïque, s'exprime en formes lamentables — témoin sainte Thérèse de Lisieux. On discourra tant qu'on voudra de l'art sacré sur un plan idéal : mais quand on tentera de discerner les œuvres valables et les conditions de leur accomplissement, comment ignorer ces facteurs ? Et si l'on en tient compte, il faudra constater que les intentions inspirées par la foi *magnifient* habituellement les pires déviations involontaires (dans la doctrine elle-même, à plus forte raison dans le sentiment et dans la sensibilité), au lieu de les rectifier.

2° Même quand le comportement concret de la foi n'est pas lui-même sujet à critique et de nature à gâter ses expressions, c'est une erreur que de se proposer pour *but* de l'exprimer, de *faire de l'art sacré*. La valeur sacrée, comme du reste quelque caractère que ce soit en art, ne saurait jamais être voulue comme une fin, elle ne peut être que reçue comme un don. Or il est rare que le schème selon lequel l'art sacré procède directement de la foi de l'artiste ne comporte pas l'imagination funeste d'une « domination » de la foi sur les moyens artistiques, qui doivent, pense-t-on, lui être « asservis », d'un « idéal » religieux que l'artiste s'applique à « traduire ». Là, dit justement Bazaine[11], est « la raison du constant échec des artistes « d'art sacré »... Commencer par un acte de foi (religieux transcendant) et s'efforcer d'y adapter tant bien que mal une réalité (profane, quotidienne), c'est vouloir associer deux réalités indépen-

11. *Notes sur la peinture d'aujourd'hui*. Floury, 1948, p. 59.

lantes, sans espoir qu'elles se rencontrent jamais. C'est l'erreur même de tout art *engagé* ». Les tenants de l'illusion dénoncée ne se doutent pas à quel point est juste le mot de « traduire » qu'ils emploient : des *thèmes* maladroitement écrits dans une langue étrangère, voilà l'effet que font les œuvres accomplies selon cette façon de se figurer le rapport de la foi et de l'art. Les valeurs artistiques n'y coulent pas de source, elles sont artificieusement concertées pour la bonne cause. Au vrai ces artistes trahissent cette cause dans la mesure où ils prétendent la servir. Car la valeur *sacrée* des œuvres plastiques ne saurait leur être surajoutée, sous prétexte qu'elle leur est par nature supérieure; elle ne saurait se réaliser autrement que dans la *qualité* de leurs formes et à cette qualité nuit toute intention qui leur demeure étrangère.

P. 2. — A la foi *habituée* de beaucoup d'artistes chrétiens et au fait qu'elle demeure sans effet chez eux sur les réalités de la création artistique, l'on oppose la vivacité des réactions chrétiennes de beaucoup de « croyants sans la foi [12] ». Nous connaissons tous des « incroyants » dont les exigences spirituelles nous stimulent et nous font honte. Elles ne procèdent en rien d'un conformisme; elles n'ont rien du « tout fait »; elles jaillissent avec la spontanéité naïve de l'instinct. Dans l'ordre artistique, on observe un phénomène analogue. Faisons profiter l'Église des œuvres que les artistes incroyants réalisent en vertu de cette sensibilité de tout leur être à certaines réalités de notre foi. De fait, chez combien d'entre eux s'affirme une aspiration vraiment vitale vers le *sacré*,

12. Expression de Claude Mauriac, *Le Figaro littéraire* du 4 novembre 1950.

plus haute et plus rigoureuse que chez beaucoup d'artistes fidèles, aspiration dont nous ne pouvons, chrétiens, qu'admirer la droiture.

P. 3. — Les arts plastiques sont du reste tellement inadéquats aux mystères surnaturels qu'il y suffit de *suppléances imaginatives de la foi.* En cette ligne de l'imaginaire qui est proprement celle des arts, certains poussent l'argument très loin. Les uns mettent en valeur, à la suite des romantiques allemands et de Kierkegaard, le caractère « ironique » de *l'art,* lequel précisément s'oppose à *la vie,* en ce qu'il obéit à l'ordre intérieur pour réussir seulement une *ex-pression,* non pas en tant que cet ordre incite l'être immortel à s'accomplir. Les mêmes ou d'autres, à la suite de Paulhan, de Grenier (et de bien des psychiatres), insisteront sur le caractère de jeu de tout langage, on dirait presque son caractère de nécessaire trahison, où l'homme *ex-prime* justement ce qui est *ex*térieur à son intime essence.

D'autres encore, héritiers d'une certaine tradition classique et baroque, ne prennent pas l'art beaucoup plus au sérieux qu'un décor et professent qu'il est affaire d'adaptations et de « convenances », pour lesquelles la foi véritable n'est certainement pas nécessaire. Nous avons tous lu ou entendu les propos d'amateurs, de critiques, d'artistes, qui trouvent toujours qu'une peinture est assez pieuse si elle est bonne. Dans cette voie, il arrive que l'on retrouve un beau *sérieux* de l'art, mais simplement celui qu'offre l'accomplissement d'une œuvre honnêtement faite. Michel-Ange a laissé de cette conception la formule fameuse : « Toute bonne peinture est noble et dévote par elle-même. » Elle est donc apte à honorer Dieu, sans qu'il y soit besoin de la foi surnaturelle.

P. 4. — Mais l'argument principal naît dans un tout utre climat. Il a été formulé de la façon la plus frapante par le P. Couturier : « Le grand artiste est touours un intuitif. Et cela suffit presque à tout[13]. » « Le énie ne donne pas la foi, mais il y a entre l'inspiration ıystique et celle des héros et des grands artistes une rop profonde analogie pour que le préjugé favorable ne oit pas d'emblée en leur faveur. « Il faut toujours parier our le génie », disait Delacroix. » « Tout artiste vrai st un *inspiré*. Déjà, par nature, par tempérament, il est réparé, prédisposé aux intuitions spirituelles : pourquoi as à la venue de cet Esprit lui-même qui souffle, après out, où il veut ? Et tu entends sa voix... Mais tu ne sais i où il va ni d'où il vient[15]... »

Le domaine où vaut cet argument, s'il vaut, est plus arge qu'on ne pourrait croire à première vue. Il paraît e faire état que des grands génies artistiques. Mais ils 'en représentent que les cas éminents et privilégiés. Au vrai, dès qu'il y a *génie artistique*, petit ou grand, ès que surgit, si peu que ce soit, cet instinct poétique, u sens plein du mot, il doit y avoir, proportionnellement t selon l'orientation de cet instinct, un pouvoir de pereption et d'expression neuve de certaines réalités de la oi.

II. — Synthèse doctrinale

Telle foi, tel art sacré. D'autres facteurs jouent, l'on 'en peut maintenant douter. Mais le rôle de la foi est rimordial, décisif et il faut l'affirmer sur les deux plans

13. Dans la revue suisse *Werk*, 1949, n° 4, p. 120.
14. *L'Art Sacré*, sept.-oct. 1950, pp. 17-18.

que nous avons vus se distinguer : celui de la nature profonde des choses, où l'œuvre prendra valeur de culte rendu à Dieu dans la mesure de la foi qui la suscitera, et celui de l'expérience, où l'on constate bel et bien, dans les œuvres réalisées, jusqu'aux nuances de la foi dont elles sont nées. Les œuvres apparaissent décidément comme des instruments enregistreurs d'une précision assez étonnante. Tant pis pour les mauvais graphologues de l'art qui ne savent pas les lire. Quiconque entre dans leur jeu n'y décèle point la foi ou son absence, mais bien *telles* et *telles* qualités de la foi, *telles* et *telles* insuffisances [15].

Réflexion théologique et observation des cas multiples s'accordent pour faire préciser trois aspects de cette activité de la foi dans la création des œuvres sacrées :

1° Ce qui importe n'est pas tant ce que vaut cette foi en elle-même dans le cœur humain de l'artiste que son incidence dans ses puissances créatrices. Comment se traduit-elle en images, dans le sensible, et selon les pouvoirs qui émanent des profondeurs subconscientes, voilà le point. Quel est son rapport vital avec ce qu'on peut appeler la « foi artistique » ? Nous entendons par là une certaine conviction d'être fait pour créer, et pour créer dans un certain *sens*, obscur certes, mais impérieux comme une *nécessité* [16] : cet « ordre intérieur » où

15. Si Dieu me prête vie, je ne désespère pas de le montrer quelque jour en des études sur des cas divers, déjà esquissées en conférences et annoncées sous le titre : « Le sens chrétien dans l'art. »

16. Rappelons le texte de Rilke (dans la première des *Lettres à un jeune Poète*) qui suggère le mieux ce qu'est cette « foi artistique » : « Une œuvre d'art est bonne si elle est née d'une nécessité. C'est cette origine même qui en décide : il n'est pas d'autre critère. Et voilà pourquoi, cher monsieur, je ne peux pas vous

Il faut reconnaître, selon Rouault, la seule loi de l'artiste, mais quelle dure loi! Si l'on reste dans l'expérience, l'enracinement de cette « foi artistique » paraît aussi profond que celui de la foi surnaturelle. Il faut pour la valeur de l'œuvre que l'emprise en soit aussi totale. De même que la foi surnaturelle a la gratuité d'un don, la foi artistique est l'acceptation d'un destin. « Nul ne cueille le rameau d'or, disait Poussin, que s'il est guidé par la fatalité. »

Il ne saurait être question d'élucider les rapports de ces puissances. Mais à notre point de vue une chose est sûre : lorsqu'on se demande si un artiste sera dans les dispositions spirituelles requises pour traiter tel thème chrétien, la question revient à celle-ci : ce thème est-il de nature à s'amalgamer pour ainsi dire à sa substance, de telle sorte que l'obligation vitale de créer, l'énigmatique « ordre intérieur », trouvera en ce thème consistance, orientation, efficacité? Formuler de la sorte le problème manifeste le risque que comporte la création artistique lorsqu'elle répond à une commande que cette commande est une invitation à passer dans le domaine

donner d'autre conseil que celui-ci : descendez en vous, scrutez les profondeurs d'où jaillit votre vie. A sa source même, vous trouverez réponse à cette question : Dois-je vraiment créer ? Accueillez-la telle qu'elle retentit en vous-même sans vouloir l'interpréter. Peut-être vous apparaîtra-t-il que vous êtes appelé à devenir un artiste. Alors, chargez-vous de votre destinée et portez-la, faix et grandeur, sans attacher le moindre prix à toute récompense qui pourrait vous venir du dehors. Car celui qui crée doit devenir pour lui-même un univers, trouver tout en lui-même et dans la nature avec laquelle il a lié commerce... Laissez, tranquille et grave, votre croissance suivre sa propre loi. Vous ne pourriez en altérer plus violemment le cours qu'en demandant aux opinions des autres une réponse à des questions auxquelles seul le sentiment le plus intime, au cours de la plus silencieuse de vos nuits, parviendra peut-être à répondre. »

de la foi surnaturelle. Les réalisations ou essais anté rieurs d'un artiste, les affinités qu'il manifeste, permet tent à des témoins perspicaces et à lui-même de présume les possibilités. La préparation qui importe est à trè longue échéance. Il faut que les influences chrétienne travaillent l'artiste en ses profondeurs, cheminent et mû rissent à son insu même, dans les nappes du fluide mys térieux où ses œuvres puiseront.

Est-il besoin de dire que « toutes choses égales d'ai leurs », la foi surnaturelle est à tous égards plus efficac que ses suppléances ? Mais c'est à la condition qu'el s'accomplisse en une *vie* où s'unifient les puissances d l'homme. Si elle souffre des défauts que l'on rappela (P. 1) et même si elle remplit parfaitement son rôl humain, qui est de procurer des concepts correct d'orienter les vouloirs délibérés et de rectifier les affec tions, elle peut parfaitement être surclassée dans l création d'œuvres sacrées par une sorte de sensibilit spirituelle dont se trouvent doués certains « génies créateurs, même incroyants.

2° Ce sont, disions-nous, *telles* et *telles* qualités o insuffisances de la foi qui se marquent dans les œuvre plutôt que sa présence ou son absence pure et simpl Autant dire qu'on ne sait pas si c'est elle-même o quelque suppléance. Ici encore remarquons commen s'accordent réflexion théologique et expérience, commen la première rend raison de la seconde, loin que cett dernière y contredise. En principe, certes, la foi vér table est de nature à rectifier tout dans l'artiste. Ma chacun a déjà fort à faire de s'y conformer dans domaine qui est propre à la foi, celui des jugement puis dans celui des intentions et des sentiments. Quell chances ne faut-il pas pour que son influence s'exer

l'une façon efficace jusqu'en ce monde d'instincts natifs, de tendances, dont l'art reçoit son caractère! Nous nous trouvons de nouveau là dans ces régions où l'on renonce à dogmatiser pour se contenter d'observer et de profiter des occasions.

A supposer que des habitudes chrétiennes ne retranchent pas plus ou moins un croyant de la vie de son temps, si, comme il faut, elles lui donnent au contraire plus d'audace à s'y jeter, puisqu'elles doivent lui assurer de plus justes réactions de salut, alors la vie de la foi doit normalement le « sensibiliser » à tout l'ordre des réalités surnaturelles, en même temps que, selon Dieu, à toutes les choses de la vie présente. En revanche, celui qui, n'ayant pas la foi, ne peut être accordé de tout son être à l'univers chrétien, c'est seulement en certaines directions, dans certains secteurs que la « correspondance » a lieu. Théoriquement, l'artiste chrétien devrait donc être comme un poste qui capte toutes les longueurs d'onde surnaturelles; l'incroyant quelques-unes seulement. Théoriquement! Mais dans la complexité vraiment infinie des natures artistiques, croyants et incroyants paraissent être, en fait, à peu près à la même enseigne. De ce fait la théorie est loin de se trouver déconcertée : tout ce domaine des dons artistiques est d'un ordre trop différent de celui des intérêts majeurs de la foi, qui sont ceux de la vie éternelle. Pour les croyants et pour les incroyants le champ est généralement assez restreint, où c'est selon une sincérité créatrice qu'ils reçoivent part *au sens du Christ,* au *sensus Ecclesiae.*

L'analogie rend compte du pouvoir qu'a l'artiste de trouver des équivalents sensibles aux réalités mystérieuses, ou plutôt de suggérer dans le sensible et par lui quelque chose de ces réalités. En cette tâche, les valeurs

d'ordre sensible et un certain pouvoir de les ouvrir à leur au-delà sont l'essentiel. Pour cela, imperceptible *peut* être la différence entre la foi authentique et des suppléances, des approches, des équivalents de cette foi. Entre la compréhension vive de certaines réalités surnaturelles et la foi à ces réalités, qu'y a-t-il ? Une adhésion spirituelle qui peut ne rien changer à cette compréhension, surtout pas à ses formes sensibles[17]. Tel artiste qui réussit le miracle d'évoquer comme il convient aux croyants les choses de leur foi, est-ce bien la foi qui l'anime ?

Qui osera la lui accorder ou la lui refuser ? Ne prétendons pas à pénétrer le secret des cœurs et n'usurpons point le jugement de Dieu.

3° *Foi surnaturelle* ou *foi de suppléance*, il est d'autant plus difficile de distinguer à laquelle on a affaire dans le domaine artistique que l'une et l'autre est participation à la foi *de l'Église*, et qu'*en ce domaine* cette participation peut avoir lieu selon le même comportement. Du moment qu'il s'agit d'un point de la foi pour lequel il y a chez le croyant ou chez l'incroyant une convenance vitale, l'un et l'autre s'ouvre à l'enseignement de l'Église avec autant de fruit. Pour sûr, le croyant, en cela encore, est normalement privilégié. Sa vie dans l'Église doit lui assurer une information, une compréhension, un équilibre doctrinal, un tact surnaturel dont l'incroyant bénéficiera de façon moins normale.

17. Que les familiers de la théologie de la foi pensent à la différence entre le jugement « de crédibilité » et le jugement « de crédentité » (Gardeil, *La Crédibilité et l'apologétique*) et qu'ils étoffent l'un et l'autre de toutes ses harmoniques de l'ordre artistique.

L. Ouspensky, *L'icône, vision du monde spirituel*, éd. S.E.T.O.R., 1948.

Mais en cela encore, de nos jours, que d'accidents! De cela encore ne jugeons pas dans l'abstrait et en général, mais voyons tout dans la vie même de la conscience artistique. Ce à quoi elle réagit, ce qu'elle s'amalgame de façon à en être fécondée dépend beaucoup plus de la *sensibilité spirituelle*, où est vraiment le nœud du problème, que de la foi proprement dite.

Donc, de toutes les façons, nous voyons les excessives complexités propres à notre temps briser la calme ligne selon laquelle la foi surnaturelle de l'artiste devrait commander la valeur sacrée de son œuvre. Double système de brisures : l'un dans la foi et son pouvoir d'atteindre jusqu'aux puissances créatrices, l'autre dans ces puissances elles-mêmes. C'est toujours selon le rayonnement de la foi surnaturelle dont vit l'Église que les œuvres reçoivent leur valeur sacrée. Mais telles sont ces brisures qu'il peut parfaitement se faire que, chez tel artiste, de simples suppléances de la foi soient plus efficaces que la foi surnaturelle de tel autre artiste. Il peut se faire que les occasions de cette anomalie soient nombreuses, et elles peuvent être plus éclatantes que le cas normal. De telles exceptions confirment à leur façon la règle, car c'est toujours selon les exigences de la foi elle-même que ces suppléances jouent leur rôle.

III. — Mises au point

Il est maintenant facile de rectifier d'un trait bref ce qu'il peut y avoir de trop partial dans les arguments des deux partis antagonistes. Ce sera préciser sur plusieurs points la doctrine.

(*A* C. 1.) L'œuvre d'art sacré ne requiert strictement

le caractère *sacré* de l'artiste que dans la ligne de sa création artistique, dans l'exercice même de son art. L'artiste le plus réellement *sacré* dans le service de l'Église sera celui qui imprimera aux formes de sa création la qualité la plus sacrée.

Aujourd'hui des cas extrêmes se présentent où l'artiste le plus qualifié pour telle tâche d'Église est un marxiste! Des hommes qui font profession de matérialisme peuvent profondément prendre au sérieux cette tâche. Leur cas est beaucoup plus complexe qu'on ne croit, accru par les malentendus de toutes sortes qui vont si loin de notre temps. Au lieu de récuser à priori les fruits qu'ils peuvent donner, il faut convenir d'après ces fruits, qu'il y a en eux quelque sève pour les œuvres sacrées. On doit considérer chacun des cas en lui-même. Il est bien évident que ce sont des cas anormaux; ils seraient scandaleux en régime de véritable chrétienté. Par rapport aux données du monde où nous sommes, ils se justifient.

Notre époque nous contraint décidément à une sorte d'extrême distention lorsque nous tâchons de satisfaire à toutes les exigences. C'est elle qui est paradoxale, aussi nos solutions sont-elles parfois étranges quand elles sont justes. En même temps que nous paraissons d'un libéralisme excessif, nous devons retrouver ce sens traditionnel des arts sacrés que rappelle l'objectant[19]. Ne nous faisons pas d'illusion : organiser un régime de vie « avec le Christ » pour que l'artiste « sacré » corresponde entièrement à son idéal n'est pas seulement économiquement difficile aujourd'hui, mais, l'expérience le prouve, cela comporte des risques quant à l'ouverture et

19. C'est dans la tradition des Églises orientales qu'on en retrouvera le mieux les données majeures. Cf.

à la liberté d'âme de l'artiste. Les quelques expériences qui ont été faites jusqu'ici ont toujours eu pour effet une sclérose de l'art en règles arbitraires, formules de style et procédés. On va à l'encontre du but si l'on ne parvient pas à *transposer selon toutes les données inéluctables de notre temps* la haute tradition dont les échos viennent de l'antiquité, du moyen âge et plus particulièrement de Byzance. Ne cédons pas à la séduction d'une mystique de l'artiste sacré, sous les formes étroites et rigides où les moines du mont Athos l'ont fixée précisément à l'époque de leur décadence.

Entre une œuvre qui procède du plus haut idéal et qui atteste ses ambitions sacrées, mais dont les formes sont indigentes, et une autre dont l'inspiration est plus modeste, mais la qualité certaine, il n'y a pas à hésiter. C'est la seconde qui, dans l'Église, honore Dieu davantage. Encore et toujours, rendons-nous compte que c'est dans la qualité même des formes que se trouve le caractère sacré.

Quant aux autres difficultés (C. 2 à 5), on a dans ce que nous avons dit tout ce qu'il faut pour mettre au point ce qu'elles peuvent faire valoir de juste. N'exagérons pas du reste les accusations d'orgueil et de toutes les noirceurs portées contre l'art contemporain; elles ne peuvent lui être appliquées que moyennant une foule de discernements. Il est assez inquiétant de constater la légèreté et l'orgueil avec lesquels trop de chrétiens les portent. Il serait plus conforme à l'esprit du Christ de reconnaître à temps les admirables ressources spirituelles que présentent les arts contemporains.

On s'inquiète de toutes les choses troubles que les artistes se plairaient à libérer. Il est facile de refuser les

œuvres qui seraient affectées de ces tares, s'ils prétendaient les introduire dans l'Église. Mais au lieu d'exagérer le danger (faible), on ferait mieux de remarquer tout ce qu'il y a dans les œuvres de la piété courante de sensualité trouble, de vaine complaisance, d'abus des valeurs supérieures au profit des plus basses. Il n'est pas besoin d'être psychanalyste pour se rendre compte de ce caractère malsain de toute la production *Kitsch*[19].

Si maintenant on relit les arguments favorables, on s'aperçoit qu'ils valent, moyennant des rectifications que nous avons apportées et qui sont toujours des approfondissements. C'est ainsi que les « suppléances imaginatives » doivent être entendues dans cet ordre de la « foi artistique » dont l'enracinement dans l'âme des créateurs est si profond et qui se ramifie en toutes leurs puissances.

Les intuitions du génie auxquelles le P. Couturier fait confiance (P. 4), répétons qu'elles n'habilitent pas n'importe quel artiste de race à n'importe quelle tâche sacrée. Le P. Couturier est le premier à en tenir compte. Ce serait maintenant une étude suggestive que d'observer comment le chanoine Devémy et lui, responsables de la décoration d'Assy, ont appelé un Bonnard, un Matisse, un Léger, un Lurçat, un Braque à travailler juste dans le secteur qui paraissait être spirituellement ouvert à chacun d'eux; comment ce qu'ils ont créé c'est une des rares églises récentes où l'on soit pris par l'atmosphère religieuse et sacrée; comment un Matisse a éprouvé lui-même, ainsi qu'une nécessité intérieure, le besoin de faire s'épanouir toute son œuvre en une église qu'il

19. F. Demenge, « Le Kitsch dans l'art et la vie chrétienne » (*L'Art Sacré*, nov.-déc. 1950).

réalise entièrement, de l'architecture aux chasubles; comment elle révèle de cette œuvre, rétrospectivement, la signification spirituelle; elle la révèle d'une façon certes inattendue, mais de ce sommet on s'étonne de n'avoir pas aperçu plus tôt une telle signification. Jamais de pareils artistes n'outrepassent le possible. Et ils attestent que ce possible va au delà de ce que l'on supposerait.

Retrouvons nous-mêmes le *sens du possible*. C'est dire : profitons de ce que nos contemporains peuvent nous donner valablement, au lieu de prétendre à ce qui serait théoriquement plus souhaitable, dont ils ne nous donnent guère que des parodies. Signifions en plénitude ce que nous souhaitons, nous avons même plus qu'à maintenir : à retrouver le vœu plénier de l'Église au sujet des arts sacrés. Les puissances créatrices de bien des artistes, croyants ou non, en seront stimulées. Mais ce temps de révolution radicale où nous vivons est un temps de pauvreté[20]. Seules s'y montrent fécondes des valeurs de pauvres. Elles se révèlent plus riches qu'on ne croit. Spirituellement, ces pauvres que sont les « incroyants », parfois lamentablement pauvres, parfois magnifiquement, peuvent restituer à l'Église, en les faisant fructifier pour elle, d'authentiques richesses selon le Christ. Alors il les lui *restituent,* car c'est bien de *sa foi* qu'ils les tiennent. Et l'accent en est souvent si convaincant pour les hommes de l'âge qui commence, parce que, sans le savoir, ce qu'ils pâtissent, en ces régions mystérieuses où les œuvres naissent, c'est de l'Église le *destin profond*.

fr. Pie-Raymond Régamey, O. P.

20. Cf. *L'Art Sacré*, nov. 1950 : « Toujours la pauvreté. »

LA GUERRE PREPARE-T-ELLE LA PAIX ?

Depuis 1900 la guerre a envahi la terre plus totalement que jamais auparavant. Sur toutes les parties anciennement civilisées de notre planète — l'Europe, la Russie d'Europe, le Japon, la Chine — des villes, de dimensions inconnues à notre passé humain, ont été pulvérisées à un tel point que leurs ruines, plus ras de terre, ne semblent pas plus près de nous que celles, plus vieilles cependant, de la Grèce antique et de Rome qui, après deux mille ans, dressées encore comme des cibles, dominent la pierraille et la poussière des immeubles récents.

Depuis le XVIIIe siècle, la population du monde a dépassé tout ce qu'on avait connu, et aucune génération n'a vu tomber à la guerre autant de millions d'hommes que de 1914 à 1950. Plusieurs autres millions ont été anéantis dans les camps de concentration, par des pelotons d'exécution et des électrocutions en masse dans des wagons spécialement installés. Est-ce une consolation qu'il reste beaucoup de villes à détruire, que plus de deux milliards d'êtres humains soient encore à tuer.

I

Difficulté d'une renaissance

Reconnaissons que les cinquante dernières années forment, pour l'avilissement et pour le mal, une de ces périodes dont l'histoire et la Bible offrent assez d'exemples. Ne supposons pas — fussions-nous Américains, Anglais ou Russes — que nous n'ayons pas ici de responsabilité

De précédentes périodes déshéritées ont été suivies ar une renaissance du bien chez l'homme. Mais la durée e ces terribles périodes a varié; et les renaissances ne ont pas régulières ni prévisibles comme les marées.

Rarement les renaissances sont venues aussi rapide- ıent qu'après les guerres napoléoniennes; alors les Eu- opéens, à peine dissipées les fumées de Waterloo, se ırent au travail pour restaurer une communauté occi- entale. Parfois la renaissance attendit plusieurs généra- ıons, comme après les conquêtes d'Alexandre le Grand, uelquefois même plusieurs siècles, comme après la hute de Rome.

Contraindre la cruauté.

Que la guerre soit cause ou qu'elle soit symptôme de auses plus profondes, les périodes de régression frap- ıante ou d'écroulement, dans une communauté civilisée, emblent avoir été marquées invariablement par une ntensification des combats et des tueries, par une baisse le la valeur attribuée à la vie, par une dureté croissante ı l'égard du prochain. Libre de tout remords comme de out souci de rédemption, la cruauté avec ses multiples ıspects changeants, chacun surpassant en laideur le pré- édent, apparaît ouvertement dans plus de foyers et de ieux publics, ou, conséquence du progrès mécanique, oroduit à plus grandes distances plus de dégâts imper- sonnels. De Thucydide à Clarendon, tous les grands his- oriens ont montré dans la guerre générale la banque- oute des efforts humains pour atteindre le bien en soi. La civilisation moderne industrielle n'a pas transformé eur tableau, elle l'a seulement amplifié.

Que la paix soit cause ou qu'elle soit symptôme de auses plus profondes, les renaissances semblent inva- riablement avoir été introduites comme des contraintes imitant la cruauté humaine et la violence, comme des limitations imposées à la guerre par des individus et par des sociétés. Les renaissances dépendent de l'homme.

Comme la nature humaine est pleine d'instincts et de tendances à la violence, les renaissances dépendent du contrôle de l'homme sur lui-même et sur la force qu'il peut maîtriser en lui pour reconnaître et traiter les autres hommes comme son prochain.

Comme la vie d'un individu, quand elle a une grande valeur, est le produit de commencements nouveaux et sans cesse renouvelés; c'est de la même façon que renaquit la civilisation en Europe à la fin du XVe siècle, après la guerre de Cent ans, — à la fin du XVIIe siècle, après les guerres de Religion, — et au début du XIXe siècle après les guerres napoléoniennes.

Action certaine mais insuffisante de la foi chrétienne contre la guerre.

La foi chrétienne a joué un rôle dans toutes ces renaissances, et non le moindre, par la conviction qu'elle a engendrée que finalement non la force, mais l'amour, la vérité, la foi et la justice déterminent notre destin. « Enlevez la justice, écrivit saint Augustin en titre d'un court chapitre de *La Cité de Dieu*, et que sont les royaumes sinon de grandes bandes de brigands ? » Aux premiers siècles après le Christ, ses disciples pensaient souvent que lorsque tous les hommes seraient chrétiens il n'y aurait plus de guerre.

Le monde n'a jamais fait l'expérience de devenir chrétien, mais l'Europe occidentale fit un remarquable effort en ce sens pendant les six ou sept siècles qui ont suivi la chute de Rome, arrivée au début du Ve siècle, époque où saint Augustin écrivait son grand ouvrage. Avec le *Decline and Fall* de Gibbon, beaucoup ont considéré comme un échec cet effort sur lequel saint Augustin avait fixé son regard avec tant d'espoir. Gibbon suggérait que la religion, jointe à l'action des peuples barbares « progressivement mina et finalement détruisit le solide édifice de la grandeur humaine » établi dans l'Empire romain de Trajan et des Antonins.

Le point de vue de Gibbon sur le rôle de la religion e prévaut plus. L'érudition historique voit maintenant ans cette destruction d'un vieil ordre le commencement 'un nouveau. La nouvelle société telle qu'elle fut forıée cinq ou six cents ans plus tard dans le remarquable ccroissement de la population européenne et des richeses économiques depuis le XVe siècle, jusqu'au début u XVIe, de la papauté de Grégoire VII à la mort de)ante, est maintenant regardée comme le fondement sur equel reposait la nouvelle grandeur de l'Europe dont ibbon était conscient en écrivant chaque page de son rand livre. Que nous considérions l'histoire religieuse, conomique ou politique, du début du gothique, de 1050, 1325, apparaît maintenant comme un moment essenıiel d'un long développement conduisant finalement à a nouvelle civilisation mécanique qui domina le monde près l'époque de Gibbon, résultant de la révolution ndustrielle du XIXe siècle.

L'extension de la foi chrétienne, qui culmina dans la uissante papauté médiévale de la fin du XIe, des XIIe t XIIIe siècles, ne réussit pas à mettre un terme à la uerre et la violence. Des mœurs plus douces étaient à eine caractéristiques de l'époque d'Abélard, encore noins de celle de l'hérésie albigeoise. L'Église elleıême s'efforçait de diffuser et de maintenir l'Évangile n demandant aux autorités séculières d'utiliser la force, ıon seulement contre les Mahométans, mais aussi contre l'autres Européens que l'on jugeait avoir perdu la grâce. Cependant la question qui se pose à nous n'est pas de avoir si nos ancêtres européens se livraient à de fréquentes violences, mais si celles-ci furent moins vioentes qu'elles n'auraient été sans le christianisme. La cience positive ne peut fournir de réponse. Mais à la vue les efforts de l'Église pour limiter la guerre parmi les eeuples occidentaux, à la lumière de l'évidence que l'exension du christianisme fut un facteur de la disparition le l'esclavage, à notre connaissance que verser le sang

humain était considéré comme une honte pour un prêtr
et que la conception d'une seule chrétienté favorisa
création d'un sens d'une seule et même communau
parmi tous les Européens médiévaux, les preuves s'a
cumulent contre ceux qui déclarent que l'extension
la foi chrétienne n'avait rien à faire avec les conditio
relativement paisibles qui prévalurent en Europe occ
dentale du XIe jusqu'au XVIIIe siècle. Sans une grand
paix, ni les progrès économiques et intellectuels, ni
développement artistique, ni celui des lois humaines, d
coutumes et des mœurs (qui représentait un effort pou
adapter la loi divine et naturelle à des conditions part
culières) n'auraient été possibles si facilement.

Dans les divisions religieuses, les luttes et les guerre
qui suivirent le XIIIe siècle et qui s'accentuèrent duran
les cent ans qui suivirent la Réforme, la violence fu
fréquemment mobilisée au nom de ce que les homme
croyaient être la foi chrétienne, comme elle l'avait ét
plus tôt encore dans les Croisades. Cependant, après
que les pires horreurs furent passées, avec la fin de l
guerre de Trente ans et avec la guerre civile anglais
au milieu du XVIIe siècle, les hommes et les femme
dans l'Europe entière comme dans les colonies euro
péennes d'outre-mer, de plus en plus nombreuses, com
prirent la vanité et le caractère contradictoire qu'il
avait à tuer au nom d'un message aussi pleinement fond
sur l'amour que les révélations du Christ. Durant le
deux siècles qui suivirent, durant la période séparant l
paix de Westphalie de la révolution de 1848, les Occi
dentaux, spécialement les Français, les Anglais et le
Américains, devinrent plus doux dans leurs mœurs
qu'aucun peuple civilisé connu dans l'histoire. Dans
Robinson Crusoé, le fusil, que les Européens avaien
inventé, devient le gardien de l'ordre et de la justice, e
Gibbon, ainsi que beaucoup de ses contemporains, regar
dèrent comme admis que la nouvelle puissance destruc
trice à la disposition des peuples civilisés d'Europe n

serait pleinement utilisée que contre les barbares. Au sein de la communauté européenne civilisée, que Gibbon et Burke appelaient une « seule grande république », la force ne pouvait jamais être, supposaient-ils, l'arbitre décisif. Les conflits entre les Européens ne pouvaient qu'être « modérés et passagers » à cause d'un système solide de coutumes humaines, de lois et de mœurs qui s'étendait au delà des frontières nationales.

Les guerres napoléoniennes, succédant à la Révolution française avec ses violents excès, portèrent un rude coup à cette croyance. Cependant le renouveau du christianisme, sous l'impulsion laïque de Chateaubriand, et la croyance scrupuleuse en l'efficacité de la morale chrétienne et de la liberté détachée de tout culte, dont Kant et Mill furent respectivement les promoteurs, renouvelèrent et enracinèrent l'espoir que la justice, et non la violence, pourrait être le facteur décisif dans l'histoire humaine.

Nouveau triomphe de la guerre.

Durant le dernier siècle, et particulièrement les cinquante dernières années, le changement le plus frappant parmi les peuples occidentaux a été la tendance croissante des hommes à abandonner cet espoir et à accepter, bien que souvent avec répugnance, l'idée que la force est l'arbitre final dans leurs affaires. La vie de l'esprit est devenue plus partielle. La disposition croissante à nier un caractère rationnel à tout processus de raisonnement qui ne peut être positivement vérifié finit par saper la raison elle-même. Pendant longtemps persista la croyance en l'universalité des résultats scientifiques positifs. Mais depuis quelques dizaines d'années, les savants ont commencé à douter de l'existence des dernières particules de la matière et du caractère définitif d'une conception d'un univers fini. Ces incertitudes s'accompagnèrent d'un refus irrationnel dans certains milieux puissants d'accepter même les résultats objectifs

de la science. Au moment où les hommes commencèren à réaliser que les problèmes importants pour l'humanit sont de savoir quelle science est indifférente ou neutre ils étaient laissés sans moyen rationnel de scruter l'in connu.

Ainsi le rationalisme poussé à l'extrême devint l'alli de la violence despotique, l'ennemi de la raison auss bien que de la foi. Les hommes se privèrent de tout réalité générale solide, excepté de la plus vieille, la plus évidente et la plus matérielle : la force. La force est u attribut spécifiquement humain, mais par leur génie particulier les hommes ont été capables de la multiplier e de l'amplifier, et certains prétendent l'épurer comm aucun animal et aucun autre peuple civilisé n'a été capable de le faire. Avec les nouvelles armes, fruits d quatre siècles de découvertes physiques, nous nous rappelons constamment les uns les autres, dans nos craintes, que la force est le seul langage que nos ennemis comprennent, sans réaliser qu'ainsi nous déclarons que la force devient le seul langage que nous comprenions, à part les conventions que nous avons héritées par coutumes, lois, et mœurs. Comme toutes les parties du monde ont été maintenant projetées par le progrès scientifique et technique en un être unique, nous nous trouvons en contact avec des coutumes, lois et mœurs que nous ne reconnaissons pas comme appartenant au genre des nôtres. Ainsi font les autres quand ils rencontrent nos coutumes, nos lois et nos mœurs. Partie pour cela, partie parce que les fondements rationnels aussi bien que religieux de nos propres coutumes, lois et mœurs ont été sapés, le rempart établi par la civilisation contre un retour de la barbarie est continuellement miné.

Dans ces circonstances, l'opinion fausse que le moyen d'obtenir la paix est de faire la guerre a vu croître sa puissance. Chacune des guerres mondiales qui se succèdent devient plus destructrice et plus totale que la précédente. Les citoyens aux dispositions pacifiques —

dont il y a des centaines de millions — se trouvent en présence du spectacle d'individus, de sectes, d'institutions, de groupes, de races, de nations qui se querellent. Chacun cherche à attraper ce qu'il peut pour lui-même, en se fondant, en dernier ressort, sur rien de plus fécond qu'une loi de la jungle mécanisée et d'une puissance presque infinie. Si ces préjugés injustes et individuels, locaux, raciaux, sociaux, économiques et nationaux l'emportent dans le domaine des idées durant la seconde moitié du siècle, la seule renaissance que la race humaine puisse attendre se produira sous une dictature toute-puissante dépourvue du libre esprit critique qui grandit parmi les peuples chrétiens de l'Europe et rendit possible, d'abord, le petit monde européen d'élégance, de beauté et de conduite raisonnable qui émergea du XVIIe au début du XIXe siècle et aussi le monde beaucoup plus vaste, abondamment peuplé et aux nombreux produits qui l'a supplanté durant le XIXe et le début du XXe siècle. Si l'égoïsme, la crainte et la force l'emportaient dans les cinquante années à venir, deux sortes d'universalité pour la race humaine resteraient seules possibles : l'universalité de la médiocrité, dominée par les possesseurs du sceptre de l'acier, du charbon, du pétrole et de l'énergie atomique; et l'universalité de la tombe.

II

Pour une renaissance de l'universalité

Aussi longtemps donc que les hommes seront équipés avec les armes de production mises à leur disposition par le XXe siècle, une certaine universalité est assurée. Mais les ressources humaines sont-elles si faibles que les hommes soient condamnés par avance à l'alternative d'une universalité si morne ou d'une universalité si rigide ? Comment l'humanité pourrait-elle regarder vers

un destin meilleur, plus en accord avec son génie,
humilité et ses espoirs chrétiens ? La technocratie s
tituée à la recherche de la vérité, la publicité sans s
pule au service des intérêts particuliers de personnes
vées, de groupes, de gouvernements ou de nati
l'autorité politique basée sur des informations d'exp
plutôt que sur la justice, l'activité au service de n
porte qui ou de n'importe quelle cause qui pron
un progrès matériel, une renommée ou un pouvoir
porel : voilà les ennemis cachés de tous les homme
tous lieux, même de ceux qui semblent en profite
delà de toute mesure. N'est-il pas évident que si
devons reprendre ce qu'il y a de meilleur dans n
héritage chrétien nous devrons changer nos buts e
moyens par lesquels nous cherchons à satisfaire
désirs ? Un changement, de quelque nature qu'il soi
inévitable. La seule question est de savoir si ce cha
ment nous conduira plus bas dans la voie de la dé
dation humaine ou s'il inaugurera le lent processu
renaissance qui demandera, de toute façon, des diza
d'années et même des générations.

D'un idéal universel.

La foi, la raison et un certain amour de la beauté
des bases nécessaires au développement des coutu
lois et mœurs vers l'universalité.

On peut commencer par développer chez tous
hommes — quelle que soit leur couleur, race ou nati
lité — le sens de leur humanité commune. Ce n'est
comme Slaves ou Allemands, Juifs ou Arabes, Espag
ou Américains, Hindous ou Musulmans, capitalistes
communistes qu'ils doivent se penser eux-mêmes,
doivent jamais vivre ensemble de leur propre conse
ment et soumis à des lois. La seule revendication val
d'un homme à la considération, dans ce monde surpe
et unique du XXe siècle, est celle d'être humain de
Dieu. Ici l'égalité devrait être absolue. Et cepen

icun État, petit ou grand, partiel ou universel, ne peut ersister si l'égalité temporelle est son but. L'objectif opre de la vie humaine n'est pas de rendre tout le onde semblable, mais de donner à tous les mêmes ossibilités de développer entièrement leurs dons et lents divers. La question se pose sur l'objet et la ature des possibilités. La seule possibilité qui compte st la possibilité de servir le bien. Les civilisations doient être jugées par l'image de la grandeur qu'elles lacent devant les hommes et par les facilités qu'elles ffrent à leurs membres dans leurs efforts pour atteindre ette image de la grandeur.

Pour décider de ce qui est bien et de ce qui est grand, esprit humain exercé, libre des ordres de l'autorité, bre de toute pression de la propagande ou de la misère, st un instrument très imparfait, sujet à des caprices et des altérations. Mais c'est le meilleur instrument que ous possédions. La révélation divine est à coup sûr nfiniment supérieure, mais le message chrétien est que es hommes sont libres d'accepter ou de rejeter la révéation divine. Aussi ne pouvons-nous imposer à l'esprit ui juge de la grandeur et de la bonté que ce jugenent soit catholique romain ou anglo-catholique, ni qu'il oit protestant, bouddhiste, libre-penseur, mahométan, as plus que nous ne pouvons imposer qu'il se soumette la publicité du journal, à l'émission de la radio, ou à a prescription de la machine.

Si la force ou le décret avait été le facteur décisif de a religion pendant les premiers siècles de l'ère chréienne, l'Évangile aurait à peine pu se répandre, car la orce était de l'autre côté. L'histoire fut alors déterninée moins par les bataillons les plus forts que par les espoirs humains les plus sublimes. L'esprit d'un homme est toujours influencé par son milieu, mais c'est la caractéristique des grands artistes et des saints de pouvoir s'élever au-dessus de celui-ci.

De la cité historique à la cité « lointaine ».

Il est aussi avéré que la capacité des esprits des hor mes à juger indépendamment des circonstances temp relles immédiates, à juger objectivement dans le domai du grand et du bien chez l'homme, s'accroît quand considèrent les époques passées plutôt que la leur. L'h toire, qui dans ses plus hauts sommets est un art, e donc au service du bien, même si elle est un servite moins sûr que la beauté, serviteur à son tour moins s que la sainteté.

Par conséquent, lorsque certains d'entre nous, hist riens, se tournent vers le passé avec compétence e espérons-le, avec quelque intelligence, nous sommes pl capables de reconnaître l'aspect de la grandeur q lorsque nous regardons notre entourage immédiat même notre époque. Ce que nous voyons et admiro dans l'artiste grec ou le philosophe, dans le saint chr tien du moyen âge, et plus récemment dans le gra Gandhi, ce n'est pas leur race ou leur nationalité d'o gine, car cette origine a perdu l'importance que no lui attachons aujourd'hui, ce n'est pas leur aspect phy que, car nous n'avons aucune impression directe de leu corps : ce que nous voyons et admirons, c'est la tra que leur présence a laissée sur la terre.

Comme historiens, nous savons qu'il y avait quelq chose d'exclusif dans la nationalité grecque et mêr dans la société de l'Église chrétienne médiévale. Mais y avait au moins une tentative pour fonder cette exclu vité sur ce que les hommes ont toujours reconnu comr suprêmes valeurs humaines. Il n'y avait pas de barriè absolue de race ou de nationalité pour devenir un chr tien ou un grec. Personne n'est exclu des qualités q les connaissances historiques jointes à l'amour huma confèrent à l'idée de Grèce ou de christianisme, excep s'il s'exclut lui-même. Ce sont des qualités universelle Elles se renouvellent dans l'histoire humaine. Qua

ous répétons un vieux dicton : « Chaque homme a deux ays, le sien et la France », c'est à ces qualités univer- elles que nous pensons.

Chaque homme, en fait, a besoin de deux pays, car la ule universalité qui lui soit ouverte est celle d'une cité » lointaine qui existe au delà de son expérience mporelle immédiate et qui peut le guider dans sa vie rrestre en partie parce qu'elle est indépendante des xpériences temporelles, de la pauvreté ou de la richesse ainsi ouverte à tous au même titre. Les vestiges de la vilisation grecque du passé, la nature artiste de la vilisation française telle que nous la voyons aujour- 'hui, un composé du passé et du présent, fait que la rèce pour certains et la France pour d'autres person- ifient une telle cité. Le but d'une cité céleste ne fournit- pas la seule base possible pour une communauté uni- erselle d'hommes libres formée d'un accord volontaire lutôt que par la force ou la mort ? Transposer dans une ertaine mesure la règle bienfaisante de la cité céleste ans les coutumes, lois et mœurs qui guident et gou- ernent les hommes indépendamment de la force, leur end seul possible de vivre ensemble sans se soumettre un absolu despotisme ou se couper réciproquement la orge.

Le XXe siècle à la lumière de l'histoire.

Si nous regardons à la lumière de l'histoire le monde ndustrialisé du début du XXe siècle, nous sommes ame- nés à penser que le progrès industriel effréné rend de lus en plus difficile le progrès vers ce but d'universalité. La science et les machines ont rendu l'humanité capable le disposer des ressources matérielles de la planète d'une façon qui a rendu un gouvernement mondial indispen- sable. En même temps, la science et les machines ont retiré pour eux-mêmes aux individus et aux sociétés la vision et le contrôle qui seuls peuvent rendre le gouver- nement mondial humain et valable.

Dans un âge plus humain que le nôtre, Pasteur obse
vait : « On ne demande pas à une personne malheu
reuse : « Quel est votre pays ou quelle est votre rel
gion ? » On lui dit : « Vous souffrez, c'est tout ce qu
j'ai besoin de savoir; vous m'appartenez et je vous sou
lagerai. » C'est un message simple, mais un guide suf
sant pour toute œuvre de bienfaisance sociale, pou
toutes applications des connaissances scientifiques, e
médecine, chirurgie, industrie, transport ou divertiss
ment. Les résultats pratiques de la science et de l'indu
trie pendant les trois générations qui ont suivi Paste
ont équipé l'humanité de moyens matériels incompar
bles pour réaliser ce message. Mais ils ont presqu
détruit son esprit. La recherche rationnelle a été de plu
en plus dépourvue de tous ces éléments imaginatifs q
peuvent rendre instinctifs la sympathie et l'amour po
un autre être humain. Dans les domaines de l'exp
rience, la plupart des travaux sont devenus telleme
mécanisés que le travail a perdu beaucoup de sa saveu
Vendre simplement pour vendre est devenu la principa
profession au moins aux États-Unis. Le divertisseme
et même l'instruction ont été repris à l'aide de moye
mécanisés — le cinéma, la radio et la télévision —
point que la relation humaine directe entre le spectate
et l'auditeur d'une part, l'acteur et le speaker d'aut
part, a disparu. Le monde souffre de trop de science
de mécanique; trop peu d'art et d'improvisation, tr
de techniciens et trop peu de communion humaine.

L'amour et la charité n'ont jamais été abondants da
le monde. Avec le triomphe de l'industrialisme ils devie
nent plus rares au moment même où leur besoin
plus irrésistiblement grand que jamais. Il semble qu
resterait un espoir en se tournant vers l'art, s'il n'est p
orienté par la science et l'administration, mais gui
par le libre esprit de large recherche, vers l'art da
lequel la foi et l'imagination ont libre cours, vers l'

ui ne s'attache pas dès l'abord à ce qui est positivement ertain, mais au probable et même au possible.

Valeurs de l' « inutile ».

La beauté a été de plus en plus abandonnée dans la ie quotidienne sous prétexte qu'elle est inutile. J'ai ris part récemment à un comité discutant de projets our la construction d'une nouvelle bibliothèque. La eule chose dont personne n'a parlé fut quel aspect elle levait avoir au dedans ni au dehors. Cependant, dans 'arrangement éternel des choses, que le monde moderne ndustrialisé a oublié, n'est-ce pas précisément les choses nutiles qui à la fin sont les seules choses humaines qui comptent ? Pour l'âme humaine ces choses inutiles ne sont-elles pas les seules qui ont une utilité — qui peuvent donner réconfort et félicité ici-bas aussi bien que dans l'autre monde ? Les biens terrestres que presque tout le monde s'active à produire, vendre, acheter et détruire, ne durent pas. Ceux qui croient au ciel ne songent pas qu'il soit possible d'emporter ces biens avec soi quand on s'en va. Mais il a toujours semblé aux artistes chrétiens que la beauté inutile devait avoir une place dans le ciel, que si l'âme est immortelle, il n'est pas inconcevable que les bienheureux emportent avec eux l'image de la beauté qu'ils ont partiellement appris à connaître et à aimer pendant leur séjour terrestre. Pour les sociétés artistes, comme celles dans lesquelles vivaient Michel-Ange et Palestrina et plus tard Poussin et Couperin, l'idée de transporter de la terre dans le ciel la quête de la beauté ne semblait pas déplacée. Quand le roi de France, François Ier, demanda à Michel-Ange en 1544 de travailler à sa Cour, le grand artiste refusa à contre-cœur à cause de son âge. Il dit au roi qu'il l'attendrait au ciel; que là ce serait pour lui une joie de peindre et de sculpter sur l'ordre du roi. Comme c'est le hasard qui fait l'ordre des événements, Michel-Ange survécut longtemps au beaucoup plus jeune François,

et un de mes amis catholique romain à qui je raconta récemment l'histoire exprima sa surprise que Michel Ange ait eu une opinion aussi optimiste des chances d salut du roi. Mais la hiérarchie des valeurs que révèl cette correspondance de Michel-Ange est une de celle que nos ancêtres ont héritées de leurs prédécesseur grecs et chrétiens. C'est seulement pendant les dernier deux cents ans, et particulièrement le dernier siècle, qu cet ordre a été inversé en faveur des choses utiles pos tivement mesurables maintenant seules reconnues comm ayant une valeur.

La poursuite du confort et de la sécurité, aidée d calculs rationnels et de progrès techniques, est légitim si elle est modérée. L'erreur, au XXe siècle, d'un grande partie des habitants du monde, spécialement ceu des pays les plus avancés et les plus favorisés par l succès, est d'admettre que prolonger la vie est un bu suffisant.

La préoccupation du genre humain pour des résultat mesurables laisse une proportion de plus en plus grand de l'humanité sans les ressources concrètes — sou forme de beaux objets — qui aident à susciter le sens d beauté et à réveiller la braise de la foi. En mêm temps cette préoccupation prive les hommes des res sources intérieures immatérielles qui leur sont néces saires s'ils ont à répondre à une offre de beauté et d grâce. Cet attachement aux résultats mesurables, a nom de la sécurité, les prive de la sécurité que fournis sent le style, les bonnes mœurs, les coutumes et le lois. Un gouvernement central fort, en politique ou e religion, n'en peut tenir lieu, quelle que soit la richess des ressources industrielles à sa disposition.

La guerre, tentation d'être semblable à Dieu.

L'invention humaine revêt de nombreuses formes Jusqu'à une époque relativement récente, l'inventio dans les arts et dans la spéculation pure occupait, dan

la culture occidentale, une place supérieure ou au moins égale à l'invention des résultats techniques mesurables, traduisibles en formules d'efficacité mécanique, elle était de plus grande productivité ou de plus longue vie. Mais dès la fin du XVIe siècle, avec le développement de la science expérimentale moderne, on commença à donner une attention spéciale aux sortes d'inventions qui, pour les clercs instruits des traditions de la foi chrétienne, semblaient comporter des dangers spéciaux pour les âmes. L'un des grands évêques anglicans du temps de Shakespeare, Lancelot Andrewes, exposa ce danger dans un sermon qu'il prêcha en 1603, l'année de la mort de la reine Elisabeth. Il donna pour motif à la colère de Dieu, à quoi il attribuait la peste de cette année-là, la préoccupation de l'homme pour une nouvelle faculté d'invention. « Selon l'ordre de Dieu, dit Andrewes, aucun de vous, hommes, ne fera ce qu'il juge bon de ses propres yeux (ou trouve dans son cerveau), mais ce que je commanderai, c'est cela seulement que vous ferez. » « Hélas! poursuivait Andrewes, et ceci donne tout son sens à son commandement, nous persévérons dans la vieille faute d'Adam... en pensant que c'est une bonne affaire d'être malin et de trouver des choses nous-mêmes, de nous rendre auteurs et inventeurs de quelque chose grâce à quoi nous puissions paraître aussi sages que Dieu... »

C'est précisément ce danger de nous égaler aux dieux qui est à la base, non des désordres humains, qui sont sans fin et inhérents à notre lot, mais des désordres humains spéciaux qui menacent la civilisation au XXe siècle. Il y a plusieurs façons pour les êtres humains de se prendre pour des dieux; toutes ces façons proviennent d'un manque d'équilibre, d'un manque de mesure, toutes détruisent le bien dans l'homme. A la fin, la seule façon dont les hommes peuvent faire face au danger, c'est par leur sens des convenances, de la justesse et par-dessus tout de l'amour et de la charité en regard des-

quels les calculs terre à terre rationnels occupent peu de place. Aujourd'hui tous les êtres humains appartiennent à une société mondiale, mais chaque groupe est périlleusement près de réclamer une sécurité et un succès au delà de la mesure humaine. Ce dont les hommes ont besoin, c'est la foi à laquelle leur nature leur donne accès, non la force qu'ils possèdent en partie parce qu'ils y trouvent un substitut de la foi. *Le meilleur moyen de faire la paix est de ne pas faire la guerre.* Celui qui obéit, au mauvais moment, au précepte du Seigneur de marcher sur les eaux se noiera. Qu'il le veuille ou non ce sera un suicide. Celui qui obéit à ce précepte au bon moment renouvelle sa propre vie et aide à renouveler la vie de la société à laquelle il appartient.

JOHN U. NEF.

Mr John Nef, citoyen américain né aux U.S.A., est professeur à l'Université de Chicago. Son influence y est grande non seulement par son enseignement (Histoire économique) et par ses ouvrages (*The Rise of the British Coal Industry, Industry and Government in France and England, 1540-1640, The United States and Civilisation*), mais plus encore sans doute pour être l'un des promoteurs du Comité pour une pensée sociale à l'Université de Chicago (*The Committee on Social Thought of the University, Chicago*) dont il est le secrétaire exécutif. Cette société, inquiète de la perte, en notre temps, de l'ancienne culture commune née de traditions classiques et d'un héritage chrétien, se propose de contribuer selon ses moyens à la mise en commun des récentes découvertes dans les arts et dans les sciences.

Un tel souci peut apporter beaucoup à l'esprit de paix. On aura vu, par ses paroles et par son accent, que tel est le désir de Mr John Nef.

LES MALADIES DIPLOMATIQUES DE NOTRE TEMPS

Un esprit allemand, « mal pensant », a jadis affirmé que la guerre n'est qu'une poursuite de la diplomatie avec d'autres moyens. Actuellement, on a envie de dire que la diplomatie n'est qu'une autre forme de la guerre, si l'on ne préfère pas constater, tout simplement, qu'elle est pratiquement inexistante.

Nous vivons dans un siècle de négation, donc dans un climat contraire au développement du sens diplomatique, qui tend toujours vers un but positif, qu'il soit louable ou critiquable. Or, depuis trente ans, le monde lutte continuellement *contre* quelque chose. Il use ses forces dans la critique et dans la négation de ce qui existe ou a existé. Il est extrêmement simple et commode de dire qu'on ne veut plus de ceci ou de cela, qu'on considère dans le domaine diplomatique la tactique de Talleyrand, de Delcassé ou de Benès comme dépassée par les événements, mais sensiblement plus difficile de remplacer le vieux par du neuf.

Les Américains ont tout simplement pensé à la transplantation de leur méthode politique intérieure dans le domaine international. Avec cette naïveté innocente qui leur est propre, ils ont pourtant oublié de se demander si leur partenaire a l'intention d'accepter leur règle de jeu. Or, ce partenaire est sensiblement resté en arrière, c'est-à-dire qu'après une brève période révolutionnaire il a redécouvert la diplomatie ultra-secrète de la Russie tsariste, tout en la mélangeant avec cette conception également historique de Marx que le capitalisme porte

infailliblement en lui-même le germe de sa destructio
Dans ces conditions, faut-il s'étonner que les diplomat
américains et soviétiques n'arrivent plus à s'entendre ?

D'autre part, il n'y a pas de diplomatie valable sa
imagination. Malheureusement, cette vertu politiq
méconnue n'a guère de place dans une société profond
ment pessimiste. A notre avis, ce pessimisme est u
conséquence logique d'une longue suite de critiqu
négatives, dont les conséquences ont été aggravées p
un manque trop généralisé de foi et d'enthousiasme da
le sens le plus pur du mot. Deux présidents des État
Unis ont essayé de sortir de ce cercle vicieux et
donner à la politique internationale une nouvelle orie
tation. Le premier a été Wilson, avec son idée de
Société des Nations et son principe du droit des peupl
à disposer d'eux-mêmes. Dès le début, ce dernier pri
cipe élémentaire a été violé, notamment par l'esp
même du traité de Versailles et, également dès le débu
le manque d'imagination des politiciens américain
refusant l'adhésion des États-Unis à la Société d
Nations, condamne à mort, à plus ou moins long
échéance, l'institution de Genève.

La deuxième initiative diplomatique d'envergure a é
la Charte de l'Atlantique, proposée par Roosevelt
cours de la deuxième guerre mondiale et solennelleme
signée par Churchill et Staline. Cette merveilleuse Char
de liberté et de justice est restée lettre morte. La respo
sabilité de cette terrible défaillance incombe, en premi
lieu, au président Roosevelt lui-même, qui a sacrifié à
Conférence de Yalta le principe même du droit à
triste marchandage avec Staline. Il n'y a pas de dou
que, jusqu'à la fin de ses jours, Roosevelt a sincèreme
cru pouvoir construire un monde nouveau, bâti sur
justice et exigeant une lutte commune des peuples cont
la misère. Mais il n'a pas compris qu'un tel idéal exi
une fidélité absolue. Dès Yalta, tout a été faussé.

Dans les pages suivantes, nous voudrions essayer 'exposer quelques-unes des causes qui ont conduit le monde dans l'impasse diplomatique actuelle. Bien entendu, il ne saurait s'agir d'une étude complète, mais niquement d'un exposé assez sommaire.

a diplomatie sur la place publique.

Fidèle à ses traditions négatives et à une compréhension trop superficielle des principes démocratiques, notre poque a, tout naturellement, découvert la nocivité de a diplomatie secrète, responsable de deux guerres et de outes les misères des peuples. Au fond, on ne s'est amais sérieusement demandé si une diplomatie moins ecrète eût pu éviter la première ou la deuxième guerre nondiale. Peu importe, il nous fallait, avant tout, une liplomatie démocratique, inspirée dans ses méthodes par le parlementarisme américain ou français, qui a l'habitude de débattre tous les problèmes, même les plus délicats, sur la place publique, ce qui n'est pratiquement possible sans préjudice réel pour la démocratie que dans un pays aussi jeune et aussi vigoureux que les États-Unis.

Avec la diplomatie secrète, on a formellement condamné le vieux système des zones d'influence qui a guidé la diplomatie mondiale dans tous les conflits, du temps des Grecs et des Romains jusqu'au traité de Versailles, en passant par Richelieu, Metternich et Bismark. Bien entendu, la répartition du monde en zones d'influence est une pratique aussi cruelle qu'antihumaine, qui ne tient nullement compte des désirs des peuples, ni même des moindres sentiments humains. L'homme est, pour ainsi dire, dégradé en matière diplomatique ou stratégique. Elle n'est compatible, ni avec les idées de Wilson, ni avec la Charte de l'Atlantique, ni même avec les conceptions de base du communisme marxiste ou leniniste. Il est parfaitement compréhensible que Roosevelt

ait voulu y mettre fin en basant la politique mondiale
ture sur une entente parfaite des grandes puissances av
élimination intégrale de toute zone d'influence. Cette po
tique a conduit à la règle de l'unanimité des cinq Gran
dans le Conseil de Sécurité et au droit de veto qui
le revers de la médaille. Elle a, d'autre part, direc
ment influencé les décisions de Yalta et de Potsdam i
tituant le gouvernement quatriparti de l'Allemag
vaincue et dépourvue de souveraineté, instituant éga
ment pour les vainqueurs des droits de regard dans
politique intérieure des diverses autres nations libér
ou vaincues, notamment l'Autriche, la Pologne, la Ho
grie, la Bulgarie et la Roumanie, sans parler de l'ém
cipation des territoires dépendants qui a toujours
chère aux gouvernants de Washington.

Tout aurait été parfait si l'Union Soviétique av
accepté, autrement qu'en apparence, les nouveaux pr
cipes diplomatiques de ses partenaires et si ces mêm
principes n'avaient été ouvertement violés à Yalta e
Potsdam. Il serait parfaitement injustifié de faire
reproches à Staline et à ses conseillers, qui n'ont jam
abandonné la diplomatie secrète, et ce fut bien la fa
exclusive des Occidentaux de ne pas l'avoir remarq
Les Russes restaient fidèles au système des zones d
fluence, c'est-à-dire aux vieux et immuables objec
impérialistes de tous les tsars, qui rêvaient continue
ment de l'établissement d'une zone de sécurité étro
ment contrôlée en face de l'Occident. Et pendant
la diplomatie soviétique se contentait de l'Oder, la dip
matie américaine lui offrit, contre toute attente, gé
reusement, une ligne à l'ouest de l'Elbe.

En face de l'attitude soviétique, il aurait été poss
et, en même temps, raisonnable d'abandonner des c
ceptions diplomatiques incompatibles avec la réalité
de retourner, bon gré mal gré, aux anciennes métho
trop rapidement et trop imprudemment rejetées. M

eureusement, on a préféré l'hypocrisie au courage.)ès la Conférence de Yalta, tout le système diplomatique ccidental a été inéluctablement faussé à la base. On vait sacrifié la diplomatie secrète et les zones d'in- uence aux principes démocratiques, ce qui était en soi ıarfaitement défendable. Dans ce cas, on aurait dû iéfendre à Yalta et à Potsdam jusqu'à la dernière limite es principes mêmes de la démocratie et de la justice, els qu'ils avaient été très clairement exposés dans la Charte de l'Atlantique.

Or, ces principes ont été foulés aux pieds à Yalta et ı Potsdam. Que penser du droit de la libre disposition les peuples, au moment même où l'annexion illégale des États baltes par l'Union Soviétique est purement et sim- ɔlement confirmée, où, par un trait de plume, les fron- ɔières de la Pologne sont déplacées à l'Est et à l'Ouest de quelques centaines de kilomètres, entraînant un dé- placement monstre et monstrueux d'êtres humains nul- lement respectés par la politique soi-disant démocratique des maîtres du monde ? Que penser des principes de la justice et de la lutte contre la misère, au moment où à Potsdam, en août 1945, les hommes d'État responsables des États-Unis et de la Grande-Bretagne ont, au moins tacitement, approuvé l'expulsion inhumaine de millions d'Allemands de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Hon- grie et de Roumanie ? Cette répétition en sens inverse de la barbarie nazie a peut-être été conforme aux con- ceptions soviétiques de la personne humaine, mais cer- tainement contraire à toute idée de justice et à tout ce qui a été considéré comme les buts idéologiques, philo- sophiques et humains de deux guerres mondiales.

A Yalta, les États-Unis ont fait un pas de plus sur la route de la diplomatie classique. En promettant à Sta- line de laisser entrer les troupes soviétiques les premières à Prague, à Vienne et à Berlin, et en exécutant cette promesse à la lettre en 1945 par un ralentissement abso- lument inutile de l'offensive des troupes occidentales en

Allemagne et en Autriche, en abandonnant d'autre pa
les satellites orientaux de l'Allemagne à une occupatio
militaire soviétique exclusive, tout en réservant l'Itali
avec ses colonies, ainsi que la Grèce, à l'influence occ
dentale, le gouvernement de Washington avait prat
quement reconnu la division du monde en deux grande
sphères d'influence. La seule différence avec la politiqu
d'un Talleyrand et d'un Metternich consiste alors en l
maintien d'une énorme fiction démocratique, dont l
contre-partie coûteuse et dangereuse a été un manqu
absolu de clarté et de précision.

Après Yalta et Potsdam, les États-Unis ont augment
la confusion internationale en s'accrochant à leur fictio
diplomatique et en refusant continuellement de recon
naître la réalité des faits et des situations donnés. A
plusieurs reprises, on aurait pu essayer de donner un
suite logique et raisonnable aux débuts erronés de Yalta
dont les conséquences ne sont plus à annuler, — ca
grâce à la bonté et au manque de clairvoyance de Roose
velt, les Russes sont solidement installés à Berlin,
Prague et même à Vienne, — c'est-à-dire qu'on aura
dû avoir le courage dans les capitales occidentales d'ac
cepter le jeu diplomatique soviétique et de discuter ave
Moscou la division du monde en deux zones d'influence
Il n'est pas sûr que cette méthode aurait eu, en fin d
compte, des résultats satisfaisants en stabilisant la pai
Nous n'avons aucune garantie que les Russes auraien
accepté ou accepteraient une nouvelle ligne de démarca
tion mondiale. Il fallait, néanmoins, tenter cette chance
car il est absolument certain que la fiction de la diplo
matie démocratique n'a rien donné et ne donnera rien
parce qu'elle est absolument unilatérale.

Bien entendu, les adversaires de la division du mond
en deux zones d'influence invoquent d'innombrable
arguments sentimentaux. A leur avis, il serait particu
lièrement injuste et indéfendable d'abandonner d'un

ıanière définitive et formelle les peuples se trouvant errière le rideau de fer à la domination soviétique et de onsacrer la division de l'Allemagne. Il aurait mieux alu y penser à Yalta et à Potsdam. Ce ne sont certaiement pas des fictions diplomatiques qui changeront uelque chose au destin des nations orientales. En réaté, nous n'avons le choix qu'entre la consolidation de ı situation actuelle par une négociation réaliste et généale avec l'Union Soviétique et une nouvelle guerre. Tous ne croyons pas que les défenseurs sentimentaux e l'Europe orientale et de l'unité allemande veuillent ffectivement payer le prix d'une guerre. Dans ce cas, faudrait, enfin, être logique et suivre une nouvelle oute diplomatique.

Dans le même ordre d'idées, il serait salutaire de enoncer à la diplomatie sur la place publique et d'utiıser à nouveau les sentiers battus mais toujours effiaces de la diplomatie secrète. Tout ce qu'on obtient sur a place publique, ce sont des prises de position figées t des déclarations de pure propagande. Le tout est lominé par le faux dieu du prestige qui s'oppose à la noindre concession. Lorsque des négociations ont lieu lerrière des portes fermées et lorsque le grand public ne connaît pas d'avance les opinions des gouvernements participants, un accord est plus facilement réalisable, car les concessions ne seront pas équivalentes à des pertes de prestige. N'est-il pas significatif que la conférence internationale concernant l'initiative d'après-guerre la plus hardie et la plus novatrice, c'est-à-dire le plan Schuman, a soigneusement évité la publicité, justement pour se libérer de cette lourde hypothèque du prestige politique ?

La cohabitation de systèmes opposés.

La possibilité de la cohabitation paisible du commu-

nisme stalinien et du capitalisme américain est souvent mise en doute, même si le maréchal Staline affirme toujours que rien ne s'oppose à la coexistence de deux régimes politiques et économiques opposés. Sans doute, la question est ainsi mal posée.

Les marxistes staliniens ont la conviction absolue de lutter pour la bonne cause ainsi qu'une foi intégrale en leur victoire finale. On sait que, d'après la thèse marxiste, le capitalisme est automatiquement condamné à disparaître, étant dépassé par l'évolution générale de la société. Dans la théorie marxiste, il n'y a donc aucune place pour la cohabitation, exception faite d'une indispensable période transitoire. Dans la pensée de Staline et de ses collaborateurs, le monde occidental ne bénéficie plus que d'un simple délai de grâce, dont le raccourcissement ne vaudra, peut-être, pas une nouvelle guerre, (sous cette réserve que les maîtres du Kremlin ne changent pas leur opinion sur la conjoncture politique internationale). Dans de telles conditions, ils peuvent déclarer avec une sincérité au moins subjective que l'existence d'un régime communiste dans une partie du monde n'exclut pas le capitalisme dans l'autre.

Pour plusieurs raisons, l'argumentation communiste est erronée. Les thèses de Marx sur l'évolution du capitalisme ont été contredites par la réalité. Le changement le plus important a été dans ce domaine le remplacement inattendu du capitalisme libéral par une forme de capitalisme d'État qui est aussi éloigné du véritable socialisme que le régime soviétique lui-même. Dans une certaine mesure — qu'il est difficile de déterminer — l'Amérique vit déjà au delà du capitalisme classique. La répercussion la plus visible de cette transformation de l'économie américaine est probablement la rupture du cycle infernal des crises économiques, largement due à une très forte et très régulière intervention de l'État dans l'activité privée dont la liberté est désormais limitée. Les grandes lignes de la politique économique du

ays sont très nettement tracées par le gouvernement, initiative privée ne pouvant plus jouer qu'à l'intérieur 'un cadre général établi par l'État.

C'est une des maladies diplomatiques de notre époque 'avoir perdu le sens de l'évolution et de penser trop ouvent avec vingt ou trente ans de retard. Ce manque 'imagination et cette faiblesse des diplomates modernes e constatent d'ailleurs des deux côtés du rideau de fer. e monde occidental commet, d'autre part, l'erreur de onsidérer, conformément aux conceptions soviétiques, e communisme stalinien presque exclusivement comme n mouvement à base économique et sociale. Ce n'est ourtant point le cas. Si le communisme soviétique était esté fidèle aux thèses internationalistes et purement conomico-sociales de Marx, il aurait probablement déjà onquis la majeure partie du monde. Pour aucun observateur sérieux il n'est douteux que ce communisme urait eu après la dernière guerre une chance unique de agner à sa cause tous les peuples d'Europe, à cette eule condition de se dégager clairement et sans équiroque de la politique nationale soviétique. Or, le mouvement communiste stalinien n'a pas pu remplir une elle condition parce que son aspect économique et social n'est qu'un simple paravent couvrant le très traditionnel et très vieil impérialisme soviétique.

Cette constatation, qui n'est guère contestable, place la cohabitation des systèmes sur un tout autre plan. Nous nous trouvons en présence de deux impérialismes, qui sont probablement tous les deux très près de leur point de saturation. L'opinion que le capitalisme a besoin d'une expansion politique constante et même de guerres pour écouler une surproduction chronique manque de nos jours totalement de justification parce qu'elle se base sur un capitalisme purement libéral qui n'existe pratiquement plus. La mise en valeur du monde occidental avec ses énormes ressources inexploitées et ses

BERKELEY, CA 94704

considérables besoins insatisfaits assurera pour toute la capacité industrielle disponible et imaginable des débouchés suffisants pendant des dizaines d'années. Dès à présent, le dirigisme gouvernemental américain travaille efficacement à l'expansion intérieure de l'économie.

La situation est un peu plus critique de l'autre côté du rideau de fer, parce que le régime stalinien est essentiellement basé sur la force et doit, par conséquent, sérieusement craindre les influences extérieures émanant d'un monde politiquement libre. Pour l'Union Soviétique, la guerre n'est cependant ni nécessaire ni une solution à ses problèmes. La consolidation de son régime suppose avant tout l'amélioration de la condition de vie des peuples qui y sont assujettis. La défense contre les influences extérieures est assurée par ce nouveau mur de Chine, appelé rideau de fer.

Ces réflexions sur les possibilités de cohabitation de deux systèmes économiques et politiques opposés sont une confirmation de la nécessité indispensable de la division du monde en deux grandes zones d'influence, clairement déterminées d'un commun accord. Bien entendu, rien ne sera fait dans ce domaine sans une sincère volonté d'entente et sans l'abandon de l'attitude intransigeante actuelle qui ne mène absolument à rien. Aucun veto soviétique ou américain ne pourra changer quoi que ce soit à une situation de fait, basée sur la puissance militaire de l'un ou de l'autre bloc. La diplomatie consistait toujours à trouver des compromis honnêtement acceptables pour toutes les parties en cause. Si les États-Unis avaient continué après la guerre à faire appel à la diplomatie, au lieu de défendre — avec relativement peu de succès — leur prestige sur la place publique, ils auraient, par exemple, pu éviter l'impasse chinoise. Il a été presque ridicule de jouer avec désespoir la carte Tchang Kaï-Chek, tout en la sachant perdue d'avance, dans le seul désir d'empêcher aussi longtemps que possible la prise de contact avec Mao Tse-Toung. Ce n'est

ertainement pas ainsi qu'on assure le triomphe ou seu-
ment la survie du monde occidental. Bien entendu, il
e saurait nullement être question d'une nouvelle édition
e la politique de Munich. On a néanmoins le droit de
e demander si l'intransigeance têtue n'est pas aussi
angereuse que le chemin des concessions.

a cohésion intérieure.

A l'Occident, il faudrait enfin savoir ce qu'on veut.
a souveraineté nationale et l'indépendance envers les
tats-Unis peuvent être de belles choses, aussi long-
emps qu'elles ne facilitent pas au delà des espoirs du
Kremlin le jeu soviétique. La transplantation de l'idée
ntérieure française de la Troisième Force sur le terrain
nternational a été une grave erreur.

Le communisme stalinien n'a jamais reconnu une
Troisième Force. Avec une netteté remarquable et une
ranchise extraordinaire, il a, au contraire, condamné
l'une façon identique les conservateurs et les socialistes
dits de droite aussi bien que les capitalistes américains
et les dirigistes non communistes européens. On a par
ailleurs eu bien tort d'oublier les leçons du passé, notam-
ment la lutte acharnée et logique des communistes alle-
mands contre la social-démocratie, le socialisme ayant
été considéré comme un danger plus grand pour la poli-
tique soviétique que le fascisme, qui, selon les convictions
profondes des maîtres du Kremlin, aurait dû céder sa
place après son écroulement au communisme. L'évolu-
tion différente des années d'après guerre n'a pas fait
changer de tactique les communistes. Ils mènent le
combat sur un seul et unique front, c'est-à-dire contre
tous ceux qui ne partagent pas leur foi.

La Troisième Force internationale susceptible de tenir
la balance entre l'Amérique et la Russie est donc une
aussi belle que vaine illusion. Les deux grandes puis-
sances en présence cherchent soit la victoire, soit dans

la meilleure des éventualités leur propre équilibre réciproque et ne savent plus quoi faire d'un intermédiaire à la fois arrogant et légèrement ridicule. Il ne reste aux Européens qu'à accepter cette réalité et à défendre les libertés qui leur sont chères contre une menace qui vient incontestablement de l'Est. Cette défense se fera sans doute avec les Américains, mais sans qu'il y ait à renoncer à contrôler une politique dont on a dénoncé ici de dangereuses incohérences.

Ces phrases ne veulent nullement condamner le mouvement européen. L'unité de notre continent est indispensable pour l'équilibre intérieur du bloc occidental. La création d'une Union Atlantique intégrale semble, à l'heure actuelle, inconcevable. Étant donné la différence du niveau économique des États-Unis et de l'Europe, elle aboutirait à une colonisation pure et simple qui n'est nullement désirée par les États-Unis. L'unité de l'Europe est la condition indispensable à l'assainissement économique du vieux Continent. Nous estimons, par ailleurs, qu'à l'intérieur du bloc occidental, la domination américaine n'est ni recommandable ni fatale. Pour l'empêcher, il faudra, avant tout, que l'Europe forme un tout, susceptible de parler un langage commun. Et si le rapport des forces et la conjoncture internationale empêchent l'Europe, même politiquement unie, de jouer un rôle médiateur, nous aurions tort de renoncer à nos possibilités conciliatrices. La collaboration franche et sincère avec les États-Unis, dont la contre-partie sera probablement une limitation sensible de la traditionnelle souveraineté nationale, ne s'oppose point à une très grande indépendance d'esprit politique et ne nous oblige pas d'accepter sans discussion les conceptions diplomatiques d'outre-Atlantique.

Avant de terminer, nous voudrions souligner l'aspect social de la cohésion occidentale. La grande tragédie du monde occidental moderne est de défendre contre des courants progressistes sincères — même s'ils sont

ploités sans scrupules par le communisme soviétique des régimes tristement corrompus dont la seule raison être est leur anticommunisme stérile. La responsabilité néricaine y est particulièrement grande, sans qu'il it possible d'absoudre les gouvernements européens ii, trop souvent, restent passifs en face de l'injustice ociale de leurs propres classes possédantes. Les peuples défendent leurs libertés que si, à leur avis, elles ilent la peine d'être défendues. Dans l'histoire plusieurs is millénaire de notre société, les masses ont toujours éféré la dictature à une démocratie de la misère et de injustice, même si elles ont regretté peu de temps après perte d'une liberté dont elles ignoraient la véritable aleur.

On connaît suffisamment bien le triste exemple de chang Kaï-Chek et de Syngman Rhee. Pour compléter tableau, nous voudrions ajouter quelques mots sur Perse.

Dans un village perse, pas loin de la frontière soviéque, on compte soixante-trois enfants vivants et quatreingt-deux décédés dans un délai de deux ans. Vingt-six amilles ne disposent que d'une seule chambre, six de eux chambres et seulement une de trois. Le revenu oyen de chaque famille correspond approximativement cinquante mille francs par an. Dans tout le pays, les abitants ne peuvent consommer en moyenne que deux nille calories par jour, soit même pas les trois quarts lu minimum indispensable. Croit-on réellement pouoir lutter dans ces conditions efficacement et sur un ied d'égalité contre l'Union Soviétique ? Le monde occilental n'aurait-il pas beaucoup plus besoin d'un idéal et l'une foi que de divisions ?

ALFRED FRISCH.

RECIT DE MA CONVERSION

SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE (Loiret),
le 29 juin 1939, saints Pierre et Paul.

Cher monsieur l'abbé et bien bon ami,

Voici donc enfin ce récit que vous m'avez si souvent demandé et que je suis impardonnable de n'avoir pas écrit plus tôt. Encore n'aurais-je pas vaincu ma paresse sans l'aide d'un ami de monsieur votre père, M. Paul Frizot, son condisciple de la chapelle et son ami de musique à Saint-Joseph et ailleurs à Orléans. Ce cher M. Paul Frizot veut bien quelquefois écrire sous ma dictée : c'est son écriture que vous tenez. Il demande en échange du service qu'il me rend, qu'il vous rend aussi, cher ami que j'ai par négligence trop négligé, une copie dactylographiée de nos dix pages, si toutefois vous jugez bon de les copier.

J'ai peur en effet que vous ne soyez très déçu par l'allure trop calme et sans doute diffuse et sèche du véridique récit ci-inclus. N'ayez pas peur de le modifier, d'y ajouter des réflexions édifiantes, de supprimer ce qui vous semble « vulgaire » ou malséant. Je n'ai aucun amour-propre d'auteur.

Voyez surtout ici un essai de vous être agréable et une preuve de la respectueuse et fervente amitié de

MAX-JACOB.

Récit de Max Jacob
juillet 1939

Vous me demandez, monsieur l'abbé, de vous parler ma conversion. Ce sera bien difficile. Si je vous parle s apparitions dont la bonté du Seigneur s'est servi ur m'amener à lui, je vais faire devant les amis aux-els vous avez promis des pages figure de petit saint, qui serait bien gênant. Ce serait aussi une réputation en usurpée que celle-là. La conversion est quelque ose, le dépouillement du vieil homme est un travail nutieux et bien long. Enfin vous me permettez de rder l'anonymat, et voici ma modestie, ou plutôt la rité à l'abri.

Je disais donc « petit saint », et le fait est que, aussi-t que l'on parle de visions, on pense ou à la sainteté à la folie. Les visions, j'en ai l'expérience person-elle, et les expériences d'autrui sont *relativement* fré-ientes. Je vous raconterai tout à l'heure la première ont le Seigneur m'a gratifié. Je ne pus m'empêcher en parler dans mon milieu, sous le coup de l'émotion. r j'ai reçu à cette époque et plus tard des confidences en surprenantes. Une dame me raconta, en riant, l'elle avait eu une vision étant à sa toilette, et qu'ayant illi s'évanouir elle avait sonné la bonne pour qu'on ppelât le médecin. Un monsieur, prince étrange, me t qu'étant enfant son frère et lui avaient eu, au même stant, une vision différente. Ce prince, devenu quin-uagénaire, en avait été assez frappé pour en avoir tenu tous les détails. « Si je vous expliquais, lui dis-je ujourd'hui, comment votre vision fut un avertissement

de Dieu ? » Le prince me décrivit ces deux apparitions, celle de son frère et la sienne, et, grâce à certaines connaissances que j'ai de la symbolique, je pus lui en montrer la signification. C'était la peinture même, il le reconnut volontiers, de leurs caractères à tous deux, tel qu'il devait le révéler, et de leurs biographies à tous deux. « Il y a donc, lui dis-je, invisible quelque part, une Intelligence qui connaissait le prince et son frère au point de connaître minutieusement ce qui devait leur arriver. Je dis Intelligence prévoyante et la volonté de venir ensuite à ces deux enfants. » Le prince réfléchit longuement et me dit : « Vous avez converti mon esprit, vous n'avez pas converti mon cœur. » Espérons, lui répondis-je, que le cœur ne se fera pas trop tirer l'oreille.

A la même époque (1909) un jeune peintre vint me confier, tout bouleversé, qu'il avait vu un triangle de feu sur son mur en s'éveillant. Une autre fois, il vit, lui cachant le plafond de sa chambre, une ville entière pleine de mouvement, avec des attelages, des marchands. Les murs de cette ville étaient faits de pierres précieuses. Le jeune peintre, qui est devenu célèbre, s'appelle Ortis de Sarate. Il croit, depuis ces jours, au surnaturel, bien que ne pratiquant pas les devoirs de la religion.

Tous ces événements sont assez anciens, ils datent d'une trentaine d'années. J'eus d'autres confidences du même genre, je n'en ai plus le souvenir. Notez seulement qu'aucun de ceux qui furent si libéralement gratifiés par le Seigneur n'étaient suspects de folie. Pour ce qui est de la sainteté, c'est affaire entre eux et Dieu, mais elle ne me parut pas très visible. Je conclus qu'on peut avoir des visions les plus sincères et n'être ni un saint ni un fou. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront Dieu. »

Me voici tout à mon aise pour vous parler du grand nement qui décida de ma vie terrestre et de l'autre.

Rien ne pouvait faire prévoir dans ma vie un fait stique quelconque. J'étais né dans une famille juive. puis la mort de mes grands-parents, il n'y était plus nais question de Dieu ni d'aucune allure religieuse. y pratiquait les règles de la morale naturelle avec nviction et rigueur. Mais il n'était pas question d'en porter les principes au Seigneur. On y respectait plus e tout la science, les honneurs, les titres, la fortune. dois dire pourtant que certains membres de ma famille étaient fait remarquer par d'extraordinaires vertus, j'ai souvent pensé qu'une de mes grand'mères, dont souvenir est encore présent dans mon pays natal, et ui passait pour laver les pieds des pauvres, avait prié our moi et obtenu du ciel les grâces que j'ai reçues une manière si surprenante. Bien entendu, cette idée m'est venue que longtemps après la vision dont je ais parler. J'avais été élevé dans un lycée laïque à une poque des plus laïques, celle qui précède la séparation l'Église et de l'État; et s'il est vrai que j'ai eu, à ouze ou treize ans, pour professeur de quatrième le ernier prêtre de l'Université, M. l'abbé Hamelin, je ois dire qu'il n'a jamais profité du grand amour que ous avions pour lui pour nous influencer religieusement. Mon professeur de philosophie, M. Louis Dugas, qui vait pour moi des attentions et qui me poussa avec succès aux honneurs du concours général, n'insista pas avantage sur le côté religieux de la métaphysique.

Notons pourtant que j'étais élevé dans le coin le plus atholique de France : le cœur de notre maison n'était guère séparé de la cathédrale, à toute heure j'en aper-

BERKELEY, CA 94709

cevais les flèches gothiques toutes dorées dans le soir par les crépuscules, toutes blanches de lune la nuit. A toute heure, j'entendais les cloches, et mes frères et sœurs et moi nous savions distinguer les sonneries des mariages ou des baptêmes, de l'angelus, des annonces de fêtes ou des différentes classes d'enterrements. Je dois dire aussi que les fêtes de l'Église m'étaient une certaine joie : j'adorais les processions qui, dans cette Bretagne, sont particulièrement suivies et somptueuses. Bien souvent encore aujourd'hui je revois en pensée les dimanches de la Fête-Dieu : une ville entière, tendue de draps blancs couverts de fleurs, les pavés jonchés de roses et de pétales, les toilettes neuves inaugurées triomphalement en ce jour de printemps, l'activité discrète autour des reposoirs au coin des rues, mes petits amis en costume de communiants, leurs mères gantées et pieusement affairées. Nous habitions sur le parcours de la procession. Nous avions un balcon de six fenêtres au premier étage : ce jour-là il était plein de monde. Que pouvait signifier, pour un enfant juif athée, ce dais doré et blanc solennellement empanaché, accompagné de messieurs en habit noir, à l'air si ému (des messieurs que je connaissais très bien) ? Que pouvait signifier, pour cet enfant, cette chape d'or entrevue vaguement sous le dais comme quelque chose de mystérieusement sacrée ? Il m'est bien difficile de le préciser aujourd'hui après cinquante années, mais je suis bien sûr d'avoir envié ceux qui tombaient à genoux, ceux qui jetaient des fleurs sous les pieds des prêtres, d'avoir envié les enfants qui chantaient sous les mains ordonnatrices des Sœurs des écoles. Je suis certain aussi d'avoir admiré plus que tout le monde la longue procession qui, au bord de la rivière, sortie de la cathédrale, allait, sous de longues allées d'arbres,

oindre une petite église romane de faubourg, au pied ne montagne de verdure. Ces impressions sont-elles rdre seulement poétique? L'émotion que j'éprouvais entrant dans la cathédrale quand nous devions assis- à un mariage ou à un enterrement, ou encore quand s'agissait de la faire admirer par quelque ami ou ent voyageur, cette émotion était-elle de l'ordre artis- ue? Un jour je dus monter dans les orgues pour y oindre mon professeur de musique, M. Émile Tho- is, qui était organiste. Ce fut un événement dans ma . Mon père me fit observer tranquillement que ma ice n'était pas là : j'en fus peiné.

J'ai relaté le côté laïque de mon éducation, je devais ssi à la vérité de rapporter des émotions, peut-être igieuses, de mon enfance. Je ne crois pas qu'elles aient la moindre influence sur ma conversion. Tout au plus is-je dire que, catholique appliqué aujourd'hui, j'aime r le souvenir rattacher mon présent à mon passé. De ême j'aime à me rappeler ces merveilleux cantiques etons, d'une musique si particulière, que je chantais fant avec tant de joie, sans en comprendre peut-être ferveur mystique. Aujourd'hui ils m'apparaissent mme une aurore boréale dans la nuit qui a précédé ma e chrétienne; mais, je le répète, rien ne me préparait coup de foudre qui brûla d'un coup mon passé en ptembre 1909 et fit naître en moi un homme nouveau.

Après une journée de paisible travail à la Bibliothèque ationale, rue Richelieu à Paris, je rentrais chez moi, ma rosse serviette de maroquin pleine de notes et de ma- uscrits. J'étais habillé comme on l'était à cette époque, avais un chapeau haut de forme et une redingote. omme il faisait très chaud, je me réjouissais à l'idée de e mettre à mon aise. Après avoir enlevé mon chapeau,

je m'apprêtais, en bon bourgeois, à mettre mes pantoufles quand je poussai un cri. Il y avait sur mon mur un Hôte. Je tombai à genoux, mes yeux s'emplirent de larmes soudaines. Un ineffable bien-être descendit sur moi, je restai immobile, sans comprendre. En une minute je vivais un siècle. Il me sembla que tout m'était révélé. J'eus instantanément la notion que je n'avais jamais été qu'un animal, que je devenais un homme. Un animal timide. Un homme libre. Instantanément aussi, dès que mes yeux eurent rencontré l'Être ineffable, je me sentis déshabillé de ma chair humaine, et deux mots seulement m'emplissaient : *mourir, naître.* Le Personnage de mon mur était un homme d'une élégance dont rien sur terre ne peut donner l'idée. Il était immobile dans une campagne, il était vêtu d'une longue robe de soie jaune clair, ornée de parements bleu clair. Je le vis d'abord de dos, sa belle chevelure tombait sur ses nobles épaules. Il tourna légèrement la tête et je vis une partie de son front, la pointe de son sourcil et sa bouche. La campagne dans laquelle il se trouvait était un paysage très agrandi que j'avais dessiné quelques mois auparavant et qui représentait le bord d'un canal.

A partir de cette sublime minute, et après la disparition de l'image sacrée, j'entends à mes oreilles une foule de voix et de paroles très nettes, très claires, très sensées, et qui me tinrent éveillé toute la soirée et toute la nuit sans que je sentisse d'autres besoins que celui de la solitude.

Je ne sortis de ma chambre, qui était au rez-de-chaussée, que pour en fermer les volets, comme si j'avais craint que les coups d'œil des voisins ne me prissent le secret de mon bonheur. Je restai agenouillé devant la grande tenture rouge qui se trouvait au-dessus de mon

et sur laquelle s'était réalisée la divine Image. Je me ıtais transporté, je sentais sous son front se dérouler e suite ininterrompue de formes, de couleurs, de ènes que je ne comprenais pas, et qui furent plus tard vélées comme prophétiques. Cet afflux d'images dura longues années et reparaît encore aujourd'hui dans rtaines périodes d'état de grâce, bien que moins tumulleux. Je me souviens que ce soir-là je vis, entre autres, x moines dont chacun me ressemblait et qui en porient un septième visiblement mort. Je vis aussi une mme, dont les bras et les jambes étaient entourés de rpents et qui portait un croissant dans les cheveux. ais à quoi bon parler de ces images? Ne faudrait-il ıs mentionner celles que j'accueille encore parfois en s soixante années de mon âge?

Ce n'est que plus tard que j'ai pu analyser tels et tels inuscules incidents par lesquels on m'annonçait, me emble-t-il, le matin même la grande rencontre : le matin ıême de ce jour de septembre 1909, un ouvrier s'était résenté à la porte de mon obscure petite chambre, au ond d'une cour, et m'avait dit cette phrase qui m'avait emblé assez étrange : « Le propriétaire trouve que vous 'avez pas assez de lumière. Il veut vous donner de la ımière et m'envoie pour ouvrir le toit. » Et, de fait, monte sur le zinc de la toiture et y pratique un itrage. Après son départ, un autre ouvrier frappa à ıa porte et dit : « Le propriétaire trouve que vous 'avez pas d'air. Je viens mettre un carreau mobile à otre fenêtre. » Ces paroles m'avaient frappé, car depuis quelques semaines je ressentais vivement toutes les paroles et tous les bruits, donnant à chaque propos une mportance superstitieuse. Cet état continua après l'apparition, mais au lieu de se traduire par de l'inquiétude,

il ne faisait qu'augmenter une sérénité toute nouvelle e une calme joie.

Le lendemain, je me rendis à l'église de mon quartier l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, place des Abbesses, j demandai la sacristie, je demandai un prêtre, je lu contai ce qui m'était arrivé, lui disant que j'avais vu l bon Dieu. Il me regarda avec un sourire sceptique, m promit de parler de ma visite à son curé et de m'écrire Depuis ce temps-là j'ai rencontré ce prêtre, je lui a parlé de cette visite à la sacristie en septembre 1909. l m'a répondu qu'il m'avait pris pour un de ces journa listes mystificateurs dont la sainte Église avait alor beaucoup à souffrir. Je lui dis que je le comprenais fo bien, mais qu'à cette époque j'avais été surpris et pro fondément déçu. J'avais un grand désir de montrer m gratitude au Seigneur. J'allais chaque jour dans le églises aux heures des offices. Un sentiment de pudeu m'empêcha de renouveler ma tentative pour obtenir l baptême. Je me bornais à fréquenter le Sacré-Cœur d Montmartre, m'adressant à Dieu, jouissant des image intérieures dont il continuait à me consoler. Je fréquen tais aussi, comme par le passé, la Bibliothèque nationale J'essayais d'y trouver des livres de symbolique, pou qu'ils m'aident à comprendre la signification de l'appa rition que j'avais eue. Je fis la connaissance d'un philo sophe nommé C., auquel je racontai ce qui m'éta arrivé. « Oh! me dit-il, je ne puis vous être d'aucu secours au point de vue religieux, mais je vais vous pre senter à Mme X., qui a des relations pieuses et vou aidera à trouver le baptême. » La dame, dans le vest bule de la Bibliothèque, m'examine de la tête aux pieds à l'aide de son face-à-main, et conclut son examen pa ces mots : « Je n'aurais pas cru. » Évidemment, je ne lu

.raissais pas digne du grand honneur qui m'était fait. le m'envoya pourtant à sa jeune fille, c'était une char- ante et délicieuse chrétienne, pleine de simplicité, de ·âce et de beauté. Il faisait très froid. Nous allumâmes ı feu à nous deux, en riant. Elle me dit que je devais 'e saint François de Sales, et que l'*Introduction à la ie dévote* m'était indispensable pour connaître la vie l'attitude du chrétien. « Hélas! me dit-elle, je n'en ai ı'un exemplaire, et j'y tiens beaucoup. Prenez-le tout : même, je vous le donne... si, si je le veux. » J'ai ardé aussi longtemps que j'ai pu cet exemplaire. Je l'ai sé, je puis le dire, jusqu'à ce que ses pages s'effacent, : déchirent, s'envolent. J'ai bien souvent racheté ce vre. Je l'ai bien souvent donné en souvenir du don que avais reçu moi-même. Les bonnes actions ont cette aleur, elles tendent à exciter des imitateurs, elles sont omme les cercles de l'eau, qui s'élargissent et se réper- utent. Il en est de même des mauvaises actions. Nous e prêtons jamais assez d'attention à la valeur de nos ·ctes et de nos paroles. C'est là vraiment une des leçons amassées dans les soixante années de ma vie.

Je ne revis plus les dames X. Par le don du livre de aint François de Sales, Mlle X. m'a vraiment ouvert es portes du catéchisme. Bénie soit-elle. J'avais appris l'elle qu'on ne voit jamais le Seigneur, ni son Fils, que 'avais seulement vu mon ange gardien. D'autres philo- ophes dirent la même chose. On insiste même sur le ait que la vision que j'avais eue n'était pas nécessaire- nent christique, qu'il n'était par conséquent pas néces- saire que je reçoive le baptême, que rien ne m'empêchait de fréquenter la synagogue, etc.

Ma vie, comme si l'intervention du ciel voulait la changer, fut modifiée au point de vue matériel dès le

jour de mon apparition. De même que j'avais reçu cette visite d'ouvriers apportant chez moi l'air et la lumière, j'ai reçu aussi, dans ma grande pauvreté financière, la visite d'un éditeur qui m'apprit qu'il s'intéressait à mes travaux. Certes, le pain quotidien dont il est parlé dans le *Pater* n'est pas un vain mot. Le Seigneur connaît nos besoins si matériels qu'ils soient. « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu, le reste vous sera donné par surcroît. » Certes, je continuai à suivre les offices au Sacré-Cœur de Montmartre, mon église d'élection, que je regarde encore aujourd'hui comme le pays natal de ma foi. Certes, mes visions intérieures continuaient d'absorber mon esprit, mais de petits succès étaient venus distraire ma solitude morale. Je me résignais à n'être pas baptisé, je m'en consolais en lisant l'Ancien et le Nouveau Testament. Les lumières que j'avais acquises en symbolique, alors que j'étudiais cette science pour essayer de comprendre le sens de ma vision, donnait à cette étude un remarquable intérêt. La guerre arriva.

Un jour, dans un café, dans un groupe, comme on parlait de la renaissance de l'esprit religieux, je dis : « Il y a bien des années que je désire le baptême. » Un monsieur que je ne connaissais pas prit la parole et dit : « Rien de plus facile. Je vais vous donner un mot pour le cardinal Amette, dont je suis l'ami. — Oh! lui répondis-je, je n'ai pas besoin de tant de grandeur. Le moindre prêtre a le droit de me baptiser. Le baptême est tout ce que je demande. — Qu'à cela ne tienne, dit le monsieur inconnu. Il y a ici, dans le voisinage, le couvent de Sion dont la spécialité est la conversion des Juifs. Le supérieur, le P. Schaffner, est mon ami, il vous recevra très bien. » Le lendemain, j'étais rue Notre-Dame-des-Champs, au couvent de Sion. Je remis une lettre au

'. Schaffner qui me dit : « C'est vous qui êtes M. Vigou-
el ? — Mais non, lui dis-je, mon Père, je suis M. X.
– C'est dommage, c'est M. Vigourel qu'on me recom-
nande », et il me tourna le dos après un léger salut. Il
aut croire que ma mine, en traversant la cour du cou-
ent fut bien expressive, car le cher homme ouvrit une
enêtre et me rappela : « Voyons, me dit-il, qui êtes-
ous et que voulez-vous de moi ? » Je lui racontai ma
ie, et quelques larmes venues à point nommé l'intéres-
èrent assez pour qu'il me dît : « Vous paraissez repen-
ant. Revenez demain, on commencera votre instruc-
ion. »

Cette instruction fut interminable. Un des Pères habi-
ué aux missions déclara qu'il fallait l'acte de baptême
le mon parrain. Pour plusieurs raisons cet acte de bap-
ême était introuvable. Une autre fois la chapelle du
ouvent où on devait me baptiser était en réparations.
Enfin il me semblait que la sainte Église ne voulait déci-
lément pas de moi. J'eus alors, le 17 décembre, une
econde apparition importante, qui me montra que le
ciel ne m'abandonnait pas. Je me trouvais dans un ciné-
matographe. L'écran se couvrit d'une sorte de taie sur
laquelle parut un Personnage ressemblant fort à celui
de 1909, et qui tenait dans son manteau des enfants. Il
faut croire que l'affection que j'ai toujours eue pour les
petits ne paraissait pas vaine à Celui qui me donnait de
nouvelles preuves de sa protection. Je fus baptisé le
18 février 1915, au couvent de Sion; je fis ma première
communion le lendemain et, dès lors, je pus apprécier
combien vaines sont les tentatives de mener une vie
chrétienne sans l'aide des sacrements. Je jugeais sévè-
rement la vie que j'avais menée depuis 1900, j'essayai
de mener au milieu du monde une existence chrétienne,

mais cela me parut si difficile que, six ans après, je me retirai dans une paroisse de campagne, là même où j'écris ces lignes. J'y ai appris la vie paroissiale, si importante pour qui n'est pas né pour les âpres mérites des solitudes monastiques : les prières en commun, les échanges de menus services, exercent la charité, font connaître la vie humaine; ses circonstances, ses devoirs, ses plaisirs permis. On ne saurait trop engager les chrétiens à donner de l'importance à la vie paroissiale.

L'art d'écrire

Deux lettres inédites de Max Jacob. Il presse d'abord à écrire un ami qui n'y songeait pas. Et après lecture des essais de celui-ci, il lui envoie son « diagnostic ». Et voilà avec gravité mais sans sérieux tout un art d'écrire.

Bravo pour la littérature : tu me sembles exactement fait pour cette carrière. Applique-toi au style concret, aux histoires bien concrètes, pas de psychologie en discours mais que ton heureuse psychologie se fasse sentir : 1° dans des dialogues auxquels tu réfléchiras beaucoup sur le plan humain, et 2° dans les gestes, les démarches et les faits des gens devant les événements. Écris sur la guerre étant dans la guerre, ainsi tu intéresseras après la guerre. Écris en médecin (sans jamais un seul mot technique), ne cherche pas à être homme de lettres. La seule manière d'être excellent homme de lettres, c'est de l'être le moins possible (exemple Pascal, Montaigne, le cardinal de Retz, Rabelais, Saint-Simon et tutti quanti). *Les hommes de lettres, tous serviteurs de la mode, passent avec elle, même Voltaire. J.-J. Rousseau, même Victor Hugo, même Flaubert. Balzac ne passe pas à cause de côté* Annales historiques *de ses livres.*

Écris sur ce que tu sais « sans science »,
On ne parle bien qu'avec l'abondance du cœur.

Ceci est mon ordonnance, mon diagnostic.

Très aimé R...

J'essaie de voir clair en moi et dans tes manuscrits. A première vue, il n'y a rien de remarquable en soi, rien qui aille un changement de projets, de vie.

Tu racontes une chose qui t'est arrivée : je connaissais cette histoire — si je ne l'avais pas connue, je n'y aurais rien compris; j'en conclus que tu n'as pas le don du récit. Si tu avais le don du récit, tu aurais compris que tout l'intérêt du récit était dans les poupées et non dans le monsieur (je me trompe peut-être : je crois que Mme la Directrice serait meilleur juge). Et puis tu ne participes pas, tu es impassible, ce n'est pas prenant, c'est du compte rendu; je ne te crois pas doué pour le récit.

Mais méfie-toi de moi *: je suis mauvais critique.*

— Même défaut dans Charité. *Tu t'en tires en disant : « La douleur est là. » Elle y est peut-être, mais je ne la sens pas du tout, je l'avoue. Tu ne t'adresses pas à l'imagination, ni au cœur, et pas beaucoup à l'esprit.*

— Le troisième papier est une analyse. Peut-être est-ce le meilleur. C'est une bonne analyse. Ça manque de « titre »... Si tu avais mis un titre... L'homme moral, *par exemple, ou* L'homme aimé... *Il n'y a pas d'*intention d'effet, *laquelle est tout.*

Le grand défaut de tout cela, c'est la pauvreté du vocabulaire et la froideur. Il semble que tu n'es pas doué sur cette « analyse »... J'aurais préféré que tu inventes des circonstances propres à mettre en relief ces caractéristiques psychologiques par une suite de récits, de dialogues, de monologues : c'était cela qui eût été bien et cela que tu aurais trouvé naturellement *si tu avais été doué. De même dans l'histoire de l'accouchement, j'aurais dû* voir *la malade, voir les gens qui trinquent. Non, ce n'est pas cela de l'art, c'est de la froide abstraction. C'est très intelligent, mais ce n'est pas l'intelligence spéciale nécessaire à l'écrivain :* le sens de l'écrivain. *C'est de la vérité et l'art est une* exagération.

Bien entendu, tu es « naturel », mais tout naturel doit être refait, éloigné de soi, recréé, ou tout au moins très surveillé.

Il y a un art du style. Cela s'apprend comme la médecine. Une fois qu'on l'a appris, il faut le désapprendre. Cette

deuxième « vie » est la plus importante. Désapprendre à écrire, c'est apprendre à sentir minutieusement, à sentir tout et à attendre le mot formidablement juste qui va établir l'union entre le lecteur et toi. Ce que j'appelle le vocabulaire est cela.

Un jeune poète de dix-sept ans m'écrivait à propos de l'émotion : « Un cadre vide m'émeut plus qu'une jeune mère qui allaite son petit. » Je ne discute pas, je transcris. Ce jeune poète est doué! tu n'aurais jamais eu cette idée. Il est beaucoup moins intelligent que toi, bien sûr, mais ce qu'il a d'esprit est la poésie, voire la littérature.

Maintenant que je t'ai dit ce que je crois vrai, envoie tes manuscrits à la directrice qui s'y connaît mieux que moi. Envoie-lui aussi ce jugement pour qu'elle le corrige ou qu'elle l'approuve.

M. J.

Nous avons reçu du P. Loew, de Marseille, la lettre suivante :

Très chers amis,

Je lis toujours avec intérêt *La Vie Intellectuelle*, mais avec souvent beaucoup de retard.

Dans votre numéro de janvier 1951, je vois l'article qui vous a été communiqué par le Centre d'Informations Catholiques, où vous parlez de notre Équipe de Marseille. Vraiment, ces informations ne sont pas fameuses :

Nous ne sommes pas à Marseille une équipe de Dominicains, mais une équipe de prêtres de diverses origines, sans que ce soit là une affaire d'un Ordre ayant la prééminence sur qui que ce soit. — L'Équipe n'est pas dirigée par moi. — Nous n'avons pas quatre paroisses.

Comme c'est tout ce qui est dit dans ce petit entrefilet, vous voyez que chaque affirmation n'est pas exacte.

Je sais que notre Équipe n'a pas été consultée du tout dans cette enquête au sujet des Missions.

Ceci n'enlève rien de ma sympathie pour l'effort poursuivi de *La Vie Intellectuelle* ni de l'intérêt que j'y porte. « Les Signes des Temps » me semblent une excellente formule.

fr. M. R. Loew.

ES SIGNES DU TEMPS

Jne décision française au Vietnam?

Ainsi la France a consenti à condamner l'*agresseur* chinois et à suivre la voie tracée par Washington. Qu'elle ait, pour sa part, aux côtés de la Grande-Bretagne, contribué à atténuer certaines positions américaines en ce qui concerne, par exemple, le recours aux sanctions, elle n'en possède pas moins sa propre responsabilité dans la rupture des négociations que le gouvernement de New-Delhi, par de laborieux et patients efforts, avait réussi à entamer avec Pékin.

Éliminant une réponse facile — leit-motiv de toute la presse américaine, comme en France de la presse gouvernementale — consistant à dire qu'il ne faut en aucun cas rompre la coalition atlantique, nous devons nous demander si cet acte de diplomatie française sert bien la politique à suivre vis-à-vis du Vietnam. Car c'est tout de même bien là que continue à s'inscrire, sur le continent asiatique, la responsabilité majeure du pays.

Il y a la réponse de M. Letourneau, ministre chargé des relations avec les États associés : ne pas encourager l'agression en Indochine afin de ne pas la favoriser ailleurs. Il est déjà malheureux, pour un responsable français, de toujours parler d'agression en terre vietnamienne, mais il faut surtout comprendre que le ministre reprend à son compte le point de vue américain : pour éviter l'extension du conflit, avoir des positions fermes; n'en point démordre, et finalement amener l'adversaire à les accepter. Encore faudrait-il que ces positions soient fermes, effectivement fermes. Or, semble-t-il vraiment qu'il en soit ainsi et en Corée et au Vietnam ? On écarte toute négociation, mais c'est pour réarmer, pour réarmer le pays même qui renonçait pour l'éternité à toute action guerrière (Japon), pour appeler toujours plus de matériel et davantage de renforts.

Fait qu'attestent de nombreux témoignages, — même non officiels, — un certain optimisme est revenu en Indochine depuis la stabilisation du front opérée sous la houlette du général de Lattre de Tassigny. Sur le plan militaire, le nouveau haut-commissaire a en effet réalisé tout ce qui pouvait être fait : pour enrayer l'offensive vietminh de janvier, il a concentré sur le front tonkinois toutes les réserves stratégiques dont il pouvait disposer, opération audacieuse mais dangereuse qui découvrait par le fait même les autres régions, et dont on ne saurait assurer qu'elle suffirait à empêcher toute nouvelle offensive, mais dont on peut assurer qu'elle ne suffirait pas à enrayer une offensive qui se ferait avec le concours de « volontaires » chinois ou même simplement grâce aux unités vietminh entraînées au delà de la frontière chinoise... C'est pourquoi dans le même temps, le haut-commissaire, dans un rapport adressé à la fois à Paris et à Washington, lançait un appel pressant pour l'envoi de renforts importants et de matériel en quantité accrue.

C'est là sans doute l'argument principal. Ce matériel si nécessaire ne peut venir que des États-Unis; celui que la Grande-Bretagne a accepté de livrer ne peut être que symbolique. Aussi le consentement donné à Washington par M. Pleven à la condamnation de la Chine comme *agresseur* a-t-il eu pour réciproque la promesse que les livraisons de matériel à l'Indochine recevraient un rang *prioritaire*. Est-ce si nouveau? Il nous semble bien, qu'il y a moins d'un an, lors du passage à Paris de M. Dean Acheson, on parlait déjà d'une telle priorité! Pour substantiel qu'ait été le commencement d'exécution de cette promesse, il faut donc croire qu'il est loin d'avoir été suffisant.

Si le matériel est affaire, en gros, de livraison américaine, il reste que l'envoi de renforts est toujours affaire française. Le général de Lattre a demandé de nouveaux contingents, et il semble qu'il en soit déjà parti, mais la presse nous entretient des problèmes que cela pose : on nous apprend par exemple que les unités de la métropole risquent de se trouver démunies de cadres et donc d'instructeurs; on prévoit qu'en conséquence, on devra étudier l'envoi d'une certaine fraction du contingent appelé sous les drapeaux; sans doute, précise-t-on, les jeunes gens ne seraient utilisés qu'à l'ar-

ière, puisqu'il ne s'agirait que de pourvoir à leur formation militaire. Mais qui peut assurer qu'en face des nécessités locales, on s'en tiendrait toujours aux dispositions premières; ne verrait-on, par exemple, s'augmenter singulièrement le nombre des « volontaires » ... français ceux-là? Et le problème demeure toujours du risque de découvrir le système de sécurité européen au profit assez illusoire du front nord-vietnamien...

La question, d'ailleurs, ne doit pas être posée à ce seul point de vue : il convient encore d'examiner les choses en fonction de la Chine dont on craint une nouvelle « agression » au Nord-Vietnam. Pour les Américains, et nos ministres, on ne peut négocier en état d'infériorité, — c'est malséant de la part d'une puissance occidentale en face d'une nation asiatique. Il faut donc recouvrer une supériorité militaire qui confèrera toutes les supériorités diplomatiques. Supposons, si l'on veut, cette assertion valable pour les Américains en Corée. Mais pour la France en Indochine? Si les Chinois veulent intervenir, ils interviendront *avant* que cette supériorité ait été réellement et durablement acquise, et les prétextes ne leur manqueront pas : l'envoi de certaines fractions du contingent en constituerait un, aussi bien que n'importe quel survol de l'espace aérien chinois...

M. Pleven aurait, il est vrai, recueilli une autre promesse bien consolante. Washington ne songe pas à l'heure actuelle et dans la situation présente à envoyer des unités américaines seconder l'armée franco-vietnamienne : mais, en revanche, en cas d'intervention chinoise, l'armée américaine volerait au secours de l'Indochine afin, là encore, de s'opposer à l'*agression*. Conséquence de l'affirmation sollennelle du président Truman suivant laquelle les Etats-Unis ne toléreront, en aucun point du globe, d'agression contre un peuple libre et souverain.

Maigre consolation pourtant, lorsqu'on lit les reportages de Charles Favrel nous décrivant, dans *Le Monde*, les résultats de la croisade des Nations Unies en Corée, croisade assorties à la technique de la terre-brûlée « qui laisse le pays exsangue, le peuple affamé, terrorisé, anéanti, ruiné ». Est-ce ce que nous voulons pour l'Indochine? Sans doute les meilleurs augures nous assurent-ils que la Corée consti-

tue un champ d'expérience et que le sort du peuple coréen sera peut-être le nôtre demain, en Europe même. Est-ce une raison pour entraîner un pays, à l'égard duquel nous proclamons trop souvent, quoique, sans doute, avec mauvaise conscience, nos devoirs, nos obligations, nos responsabilités, dans la voie de l'anéantissement?

Le premier devoir est assurément de voir clair et non de s'aveugler sur les apparences d'un jour. Je ne sais quelles impressions Graham Greene rapportera de son périple asiatique, mais on n'a guère envie de sourire à la complaisance des journaux de Saïgon rapportant les paroles prononcées par le romancier au cours d'un cocktail offert en son honneur : « L'ambiance de Saïgon est telle qu'il est difficile de croire qu'on se bat au Vietnam... Les Anglais considèrent la guerre comme anormale. Les Français, eux, la considèrent comme un mal faisant naturellement partie de l'existence dont elle est un des maux inévitables. » Passons sur une estimation psychologique qui s'applique peut-être trop bien à certains résidents de Saïgon qui ne trouvent pas que des désavantages à l'état de guerre. Mais tous les Français considèrent-ils comme inévitable de se trouver entraînés dans un ensemble d'événements, de déterminations politiques étrangères, de se trouver engagés dans une impasse?

L'impasse subsiste, et pour certains, l'inévitable serait de s'y engager davantage afin de faire échec à l'agression. Les choses seraient telles que nulle initiative ne resterait plus à la France, non seulement en Asie, mais au Vietnam même. C'est vrai, au Vietnam, dans la mesure où ayant accepté d'entrer dans l'impasse, nous nous y enferrons. C'est vrai, sur le plan asiatique en général, dans la mesure où notre position en Indochine paraît relever, malgré tous les traités et conventions, un désir d'effectuer une reconquête ou de maintenir des intérêts.

Sortir de l'impasse est certes malaisé. Le choix est limité. Il ne peut s'agir de se livrer du jour au lendemain à une retraite générale qui aboutirait au massacre, non seulement des Européens mais d'un bon nombre de Vietnamiens. Il ne servirait à rien de congédier soudainement S. M. Bao-Daï comme on le ferait d'un serviteur insuffisant.

La France s'est engagée à reconnaître la souveraineté de tat vietnamien. Il convient d'aller jusqu'au bout, d'en er toutes les conséquences. Il faut déclarer formellement e l'on renonce formellement à toute limitation de la per- nalité nationale et internationale du Vietnam. Pour ré- blir la confiance, et pour permettre simplement que l'on bie aux engagements exprimés, des promesses ne suffi- nt d'ailleurs plus : il faut des actes.

Selon certaines informations, il semblerait que le nou- au haut-commissaire l'ait parfaitement compris. Le gé- ral de Lattre aurait donné des instructions formelles pour e le passation des services aux agents vietnamiens soit ellement effectué et sur un rythme accéléré. Ce serait ssi sur son intervention que Bao-Daï aurait commandé la rmation d'un nouveau gouvernement d'où serait éliminés s profiteurs du précédent. Ces mesures de salubrité accom- gnant le rétablissement momentané de la situation mili- ire auraient contribué, nous l'avons dit, à relever un peu moral du pays. Est-ce suffisant? Si quelques attentistes sont « ralliés », l'abstention assez générale des techni- ens vietnamiens de certaines spécialités rend la passation certains services d'autant plus précaire que ces techni- ens sont encore en nombre très limité. Si l'on a effectué transfert pour les Douanes et les P. T. T., un départe- ent comme celui des Affaires économiques reste encore ous direction française : d'où la difficulté pour le prési- ent Huu de trouver un titulaire pour le poste ministériel e ce domaine.

Il s'agit pourtant de rétablir la confiance du pays tout ntier, et le problème demeure toujours que l'Etat vietna- nien soit en mesure d'y répondre, ou plutôt de la susciter. Or, cela est impossible tant que dure l'état de guerre qui ait que deux gouvernements s'affrontent ou que même eux armées vietnamiennes s'entre-tuent. C'est là, en der- nier ressort, le fond du problème sinon le seul problème. Et 'est une faible solution que de prétendre le résoudre en renforçant cet état.

Est-il vrai, comme on l'a prétendu, que le général de Lattre et ses collaborateurs estimeraient le moment venu de sonder les dispositions d'Ho-Chi-Minh et de ses ministres? Il faudrait peut-être alors que Paris et Saïgon accordassent

leurs violons : première duplicité que donne la politique française. Or, sur un tel point, l'accord entre Haut-Commissariat et Ministère chargé des relations avec les Etats Associés semble loin d'être réalisé.

De plus, s'il faut se garder de la tendance trop facile qui consiste à voir l'ensemble des problèmes d'Asie ou du monde en se gardant de rechercher une solution particulière sur le plan indochinois, il n'en demeure pas moins que cette confiance dont nous parlions, ne pourrait être rétablie, sur le plan vietnamien, que si les positions françaises à l'O.N.U. et, notamment vis-à-vis de la Chine, moins alignées sur celles des Etats-Unis, se révélaient plus compréhensives. Cette compréhension devrait se concrétiser surtout autour des problèmes de Formose et d'entrée dans la Chine à l'O.N.U. Car nous demeurons convaincus que, si la France doit adopter en Indochine une politique franche et résolue, le règlement du conflit et le rétablissement de la paix au Vietnam ne peut se réaliser sur la seule initiative française. Le recours à l'O.N.U. n'est pas devenu une chimère, pour peu qu'il ne soit pas une démission en faveur des thèses américaines, mais, au contraire, qu'il se double d'un appel au concours des Etats neutres vis-à-vis desquels nous avons parfois tendance à manifester peu de compréhension.

Pierre-Albin MARTEL.

Amérique, quand tu nous tiens...

Le problème des relations atlantiques a été mal posé en France : il a été, en effet, uniquement évoqué à l'occasion de pactes de caractère militaire. Conseiller au général Eisenhower de rester chez lui est une vue aussi simpliste des rapports franco-américains, que réduire ceux-ci à des livraisons d'armement. En conséquence, le neutralisme a été souvent conçu du seul point de vue militaire, sans penser que la question pouvait se poser également au point de vue économique. Or il se trouve,

s la nouvelle atmosphère d'échanges internationaux, le neutralisme économique est devenu beaucoup plus oile qu'avant le 20 juin 1950.

our déblayer les idées inutiles, il faut d'abord pré- r que la contrepartie de l'aide Marshall n'est pas un eau fait à la France : c'est, au contraire, une hypo- que sur ce cadeau qu'est l'aide Marshall elle-même. e nous puissions avoir un commerce extérieur déséi- ibré soulage évidemment notre Trésor, mais d'une ntité faible environ 100 à 150 milliards de fr. relati- ent aux besoins de celui-ci. L'équilibre effectif des ptes de l'État n'est pas prévu à 100 milliards près et irculation augmente par an de deux cents à trois ts milliards. En outre, ce bienfait résulte automati- ment de l'aide et non des dispositions comptables qui raduisent sur le plan de la Trésorerie. Si les Ameri- ns bloquaient la contrepartie, il n'y aurait qu'à inven- une nouvelle astuce comptable pour nourrir la planche illets, par exemple, d'usurper pour le Trésor le nom Fonds de stabilisation des Changes, comme cela a fait cet été. De ce côté, pas de difficultés : on ne res- te que des limites qu'on s'est volontairement et gra- tement imposées.

Beaucoup plus réelles sont les exigences du commerce rieur lui-même, dont le ralentissement paralyserait tre économie. C'est un fait fondamental que la vie nomique française dépend des importations réalisa- s. On s'en est bien aperçu sous l'occupation, alors e nous étions coupés de nos ressources naturelles. Si mérique est indépendante, c'est parce qu'elle peut se ourer sur son sol la presque totalité des ressources cessaires à son industrie, et il faut voir avec quelle ousie elle surveille les quelques rares produits dont e ne dispose pas. La Russie, de son côté, ne dépend e d'elle-même, grâce à ces colonies continentales que nt les Républiques soviétiques asiatiques. L'Angle- rre, elle, ne remplit cette condition que si elle est mai-

tresse des mers; alors la zone sterling peut être indépendante. L'abandon de l'aide Marshall, insignifiant en soi, a été l'occasion d'une prise de conscience de cette indépendance.

Quant à la France, hélas! elle ne peut vivre ni sur elle-même dans son territoire métropolitain, ni même se replier sur ce que l'on a coutume d'appeler la zone franc, mais qui n'a aucunement la force et la variété de la zone sterling. C'est pourquoi nous dépendons du monde extérieur et les bateaux porteurs de coton, de pétrole et de caoutchouc nous apprennent que la division du travail chantée par Sully Prudhomme est encore nécessaire pour les petites nations ou même pour les petits empires.

A ce moment de l'exposé intervient un fait que l'on néglige souvent : l'appartenance à une communauté, en l'occurrence le droit de participer aux marchés mondiaux, semble être un droit naturel, alors qu'il ne résulte, en réalité, que d'un contrat en due forme ou tacitement conclu. Et c'est là où le neutralisme économique trouve ses limites : c'est en entrant dans un jeu que nous pouvons réaliser nos échanges.

Nous ne risquons pas, certes, si notre politique économique est trop indépendante, de nous voir signifier le rejet brutal des marchés internationaux. Les Alliés combattent trop au nom de la liberté pour ne pas en respecter les formes, mais il leur suffit de mettre des bâtons dans les roues ou, plus exactement, dans les hélices de nos cargos : l'égoïsme de l'Angleterre s'est manifesté cette année dans son refus d'organiser le marché mondial des matières premières et nous en voyons tout de suite pour nous les premières conséquences : arrêt de la reprise qui s'amorçait, menace de hausse des prix et d'une inflation consécutive.

Donc, nous devons être participants d'une coalition économique, qu'on le veuille ou non. L'Union Soviétique nous fait quelquefois des avances, mais elles n'ont jamais été que symboliques, comme celle des bateaux de

qui ont assisté il y a deux ans à la soudure plutôt spectateurs. En outre, en pleine reconstruction, la publique soviétique ressentirait particulièrement les vations à notre bénéfice et, en conséquence, nous les ait payer très cher. Quoi qu'il en soit, les difficultés transport, les faibles quantités disponibles ne permet- ıt pas de considérer sérieusement l'entreprise. Nous nmes à l'extrémité du monde soviétique, alors que us sommes au centre du monde atlantique.

Alors, il faut bien entrer dans le jeu anglo-saxon. rtes, les Américains ne lient pas d'une manière rigou- ıse l'accord économique à l'alliance politique : ainsi Suisse, par exemple, est aidée économiquement par ımérique, sans alliance militaire. Mais il faut tenir mpte de la sentimentalité de l'opinion publique amé- :aine. Nous ne sommes pas devant une option possible, us sommes déjà engagés et il faudrait revenir en rière. La position qu'elle tolérerait pour la Suisse il t peu probable que l'opinion publique américaine l'ad- ette pour la France. En d'autres termes, il semble en, qu'en droit, sinon en fait, l'accord économique ec les États-Unis soit dans une dépendance assez ande de notre alliance militaire. Le représentant du uai d'Orsay à l'O.N.U. peut bien prendre des initia- ves indépendantes sur les sanctions envers la Chine, le ésident du Conseil, chargé des responsabilités écono- iques ignorées de la section politique du Quai d'Orsay, ıt naturellement amené à rester beaucoup plus dans la gne de Washington.

Resterait l'alliance anglaise. Certes, depuis un an, insensibilité collective des Anglais aux malheurs de urs voisins est particulièrement grande. Par contre, ır le terrain individuel, le climat peut être plus facile- ıent trouvé. Quoi qu'il en soit, des propositions très fficieuses ont été faites pour l'entrée de la France dans ı zone sterling, reprenant sur le plan économique la ationalité commune que Churchill avait offerte à Paul

Reynaud. On se doute bien que les colonies anglaises n doivent pas perdre à une telle alliance, et on pourra avec juste raison en dénoncer certains inconvénient C'est toutefois une carte à jouer dans un jeu qui n'a pa beaucoup d'atouts; mais elle est difficile à utiliser pou se libérer de la tutelle américaine.

Nous ne sommes pas réduits à l'état de valets d l'Amérique, ni de « natives » britanniques et nous pou vons encore jouer un rôle; c'est heureux, car nos concep tions stratégiques sont loin d'être celles du Pentagone il suffit de songer au sort de Séoul. Mais notre économi ne nous permet que de faire partie d'une équipe et nou interdit de jouer au cavalier seul. Il nous faut trouve un compromis et non bouder. C'est bien dommage pou un pays d'individualistes, mais c'est ainsi.

JACQUES DUMONTIER.

Communauté atlantique et Pacte atlantique.

Pour y voir clair dans le problème des relations franco américaines, ne faut-il pas d'abord distinguer deux ques tions : celle des modalités et des conséquences du Pact de sécurité de l'Atlantique du Nord et du Pacte d'assis tance militaire qui le complète, celle de l'existence d'un communauté atlantique ? Peut-on vraiment contester ce liens avec les pays riverains du même océan, existant d fait pour notre pays adossé à la mer ? On pourrait mêm soutenir qu'elle a plus de force que la communauté euro péenne que l'on essaie de construire et qui, limitée l'Europe occidentale, paraît bien n'avoir de valeur, pou nous-mêmes, qu'à l'intérieur d'un ensemble plus vaste comme élément de son équilibre. C'est sans doute u malheur que cette idée atlantique ne se soit présenté à la masse de nos compatriotes que dans une conjonctur

érieure de caractère militaire et dans une conjoncture
érieure qu'il faut bien appeler de réaction sociale.
Sans doute faudrait-il éclaircir d'abord, préciser cer-
ns faits économiques. La vie économique de la France
dépend-elle pas largement de ses possibilités de com-
rce maritime; la seule expérience de l'occupation
ait dû imposer à l'opinion française un examen
ieux de cette question. L'existence, l'importance de
territoires d'outre-mer joue-t-elle d'autre part un
e suffisant dans les conceptions de politique extérieure
nos compatriotes? Peut-on négliger le fait d'une
ervention décisive d'outre-Atlantique dans deux guer-
mondiales qui nous mettaient aux prises avec un
vahisseur continental? Même s'il n'y avait point de
cte militaire, il y aurait un problème des relations
antiques, d'une communauté de fait, aussi réelle, plus
ante même, sans cet acte diplomatique solennel. Les
vaux de l'Assemblée de Strasbourg ne montrent-ils
s que l'Europe est largement une abstraction, j'en-
ds l'Europe occidentale sans l'Angleterre. Jusqu'à
uvel ordre, cette Europe nous promet seulement un
e-à-tête avec l'Allemagne. A s'isoler ainsi de la
ande-Bretagne qui, en dehors même de tout pacte,
naît sa solidarité avec les États-Unis, on se prépare
accepter une politique dominée par l'Allemagne. Une
le politique offrirait-elle à la France une marge d'in-
pendance plus grande et des risques moindres que celle
e nous pouvons mener au sein d'un système beaucoup
us vaste?

Il aurait sans doute mieux valu ne pas établir un pacte
litaire, mais on l'a établi. Politiquement, ne pas
voir fait ou le rompre maintenant sont deux attitudes
n différentes. On peut estimer qu'à l'heure présente
problèmes pratiques qui, pour les non-communistes,
pellent la décision et l'effort politiques sont simple-
nt ceux-ci :

1) A quelles conditions notre politique peut-elle repren-

dre à l'intérieur de la communauté de fait des puissanc atlantiques le maximum d'indépendance compatible av le fait de cette communauté ? La politique anglai devrait être étudiée de ce point de vue.

2) Comment faire pour que la présente conjonctu internationale ne s'accompagne pas, à l'intérieur, d'u politique de réaction sociale doublée de graves erreu économiques ?

R. CHEYRON.

Psychologie américaine et politique internationale.

Le nationalisme profond qui anime la masse américai face au bloc soviétique est un mélange de supériorité et d'i sécurité. Le sentiment de supériorité est parfaitement exp cable chez un peuple qui, non content de mettre sur pied puissance économique la plus forte du monde avec ce q constituait un désert il y a moins de deux siècles, vient prendre part victorieusement à deux guerres mondiales. R marquons que le type de civilisation qu'il a édifié présent malgré toutes les critiques qui lui sont portées, le méri de fournir le standard de vie le plus élevé du globe au habitants des U.S.A., tout en les faisant bénéficier de pr tiques constitutionnelles et sociales démocratiques qui so tiennent la comparaison avec d'autres (en particulier l nôtres). Toutefois, la conscience que cette *way of life* con titue un idéal parfait du genre « civilisation chrétienne applicable partout et toujours[1] risque de constituer l'en bryon d'un impérialisme chez l'Américain moyen. « aidera » les autres à se créer ce genre de civilisation, ceux qui s'y refuseront seront considérés comme des êtr dangereux, sinon anormaux. D'autant que l'étranger res bien souvent un magnifique champ d'expansion pour u

1. Nous ne saurions trop apprécier l'attitude du *Catholic Work* N. Y. qui fait entendre la voix des pauvres et qui rappelle sa arrêt aux citoyens américains que leur civilisation n'est pas parfait

nomie en progrès comme l'économie américaine; les nmes d'affaires ne sauraient le négliger. De plus, tous x qui essayent de secouer leurs misères, leurs princes ou rs dictateurs, risquent de compromettre la facilité de vie procure cette *way of life*. Le plan Marshall, le quaeme point, l'aide à l'Inde affamée, la répression des rébelns diverses finit par coûter cher au contribuable américin. Il en vient à penser que, pour se débarrasser de tous maux du monde, le plus simple et le moins douloureux procédés est encore la bombe H. Il se rend d'ailleurs compte du cortège de misères, et des risques du genre offensive pour le Noël chez soi », parce que la guerre est tée, jusqu'ici, une chose très lointaine.

L'opinion américaine ressent aussi douloureusement son gueil blessé quand elle voit des peuples comme la Chine user son mode de vie et de gouvernement et ne pas raître s'en porter plus mal. Non, certes, que l'Américain haite la guerre. Peu d'hommes au monde sont aussi cifiques. Mais le diable tentait déjà le Seigneur dans le sert d'une tentation d'orgueil...

Cette supériorité est doublée d'un sentiment d'insécurité. Amérique se sent menacée. D'abord par la Russie soviéue. Inutile d'insister. Elle se sent menacée aussi d'abann par ses propres alliés. Au fond, l'Américain est très férent du reste du monde. Débarrassé d'un certain nome de maux physiques ou sociaux, il ne peut comprendre s soucis des masses chinoises, hindoues ou même euroennes qui cherchent encore une poignée de riz. L'incomehension des réactions d'autrui conduit vite à une méance. Les titres des journaux, mêmes socialistes, sont ocateurs : « *Apathy on the Rhine* », « *Has the west the ill to win?* » (*New Republic*, 8, 22 janvier 1951). Peut-être s pays ont-ils d'abord la volonté de manger ?

Le succès relatif de la proposition Hoover et la volonté défense nationale à outrance sont encore favorisés par ne instabilité intérieure inhérente à tout pays neuf, et dont s « riots » de Chicago ou de Detroit sont des signes.

Nous en venons, par là, aux complexes sociaux qui conibuent à accroître cette sensibilité américaine aux événeients d'Extrême-Orient. Pour l'homme d'affaires amériain, il existe une confusion mentale entre bolchevisme,

socialisme, syndicalisme, d'un côté, capitalisme, profit libre-entreprise, de l'autre. Les craintes nationalistes d l'ensemble de la population sont une occasion excellente d consolider le complexe social actuel des U.S.A. Il suffit d lire la grande presse où sont orchestrées la propagande con tre la Russie et le parti communiste et la nécessité d'un politique au moins défensive, pour comprendre que l'op nion soit alertée à tout nouveau geste d'un membre du blo soviétique. Il en résulte d'ailleurs une atmosphère presqu comique de tension interne, et l'accusation de communism portée, à tort ou à raison, contre un citoyen gênant peu avoir de graves conséquences pour lui.

Ajoutons enfin que la règle selon laquelle le président de U.S.A. a besoin de l'assentiment du Congrès pour déclare la guerre, si elle contribue à freiner des décisions hâtives oblige le gouvernement à préparer l'opinion pour que, l jour venu, le Congrès accepte la guerre sans se mettre à dc le corps électoral. Cette préparation psychologique est un arme très dangereuse qui risque de rendre fatal ce que, d bonne foi, chacun cherche à éviter : le conflit armé.

Quoi qu'il en soit, cette névrose de l'opinion n'est pas sar conséquence sur la politique extérieure des U.S.A. La mé fiance vis-à-vis des Alliés se manifeste de façon brutale L'Inde, ayant fait mine de refuser la politique de sévérité l'égard de la Chine, s'est vu refuser par la commissio sénatoriale aux affaires extérieures les deux millions d tonnes de blé indispensables pour lutter contre la famine Dans le conflit coréen, les Américains ne doutent pas u instant de leur bon droit dans toute l'affaire. La Chine *do* en conséquence être qualifiée d'agresseur. De savoir si l'a vance sur le Yalu du général Mac Arthur, en raison surtou de la personnalité de ce dernier, était une menace grav pour la Chine, si la détention des centrales électriques pa les U.S.A. pouvait priver la Mandchourie de toute so industrie lourde, vitale pour la Chine, si la Corée n'éta pas une base stratégique importante avant d'être un pays libérer, ne se pose pas. L'orgueil des U.S.A., frappé par l gifle des petits Chinois, veut de l'O.N.U. une confirmatio morale du bien-fondé de la guerre qui devient une « drôl de guerre » de Corée.

Ici l'affaire intéresse l'ensemble du bloc Atlantique invit

voter. Le président Truman se doit d'être plus « taftiste » e Taft dans la mesure où il veut conserver la confiance public. Peut-être même compte-t-il sur ses alliés pour einer ses ardeurs apparentes contre la Chine. La Grande-retagne a répondu en tout cas à ses prévisions, puisqu'elle déclaré que la condamnation de la Chine ne devrait pas re suivie de sanctions, au risque de se mettre à dos une rtie des U.S.A. La France ne fait malheureusement que ivre... une fois de plus.

Ces apaisements peureux risquent toutefois de nous main-nir dans une situation inextricable. Car nous sommes en-gés, en Indochine, sinon avec la Chine, du moins aux ontières de celle-ci, et contre ses amis. Le vote au moins ésagréable pour la Chine de notre représentant à l'O.N.U. sque de compliquer encore notre position. Nous sommes, ertes, contents de ne pas nous brouiller avec les U.S.A., ais ces susceptibilités sentimentales sont-elles à mettre en alance avec une étude objective et des décisions nettes sur conflit d'Extrême-Orient ? Oui ou non, la Chine est-elle gresseur ? Oui ou non, l'O.N.U. peut-elle voter des motions e condamnation sans sanctions et sans risquer le sort de la éfunte S.D.N. ? Tant il est vrai qu'à ne pas s'attaquer irectement au *Heart of the Matter* et à faire du sentiment n risque d'être, comme le héros du roman, conduit au sui-ide.

PIERRE BAUCHET.

a diplomatie du Moyen-Orient devant la Chine com-muniste.

La condamnation de la Chine communiste, intervenue le 30 janvier dernier aux Nations Unies, rappelle l'attention sur le Moyen-Orient. On a remarqué une proposition des douze puissances asiatiques et arabes dont l'initiative était due aux Indes. Elle fut considérée comme une tentative de compromis entre l'U.R.S.S. et les États-Unis sur la ques-tion de la responsabilité chinoise en Corée. En effet, elle

recommandait la tenue d'une conférence avec le gouvernement de Pékin pour le règlement de tous les problèmes d'Extrême-Orient. Ainsi se trouvait mis en danger le projet américain de condamner sans délai le Chinois agresseur. L'hésitation parmi les délégations fut d'autant plus grande que le texte soumis prévoyait des sanctions qui étaient restées au second plan au cours de la campagne de presse préparatoire. A cette occasion, M. Malik, délégué du Liban, intervint à la fois pour montrer que les deux points de vue ne se contredisaient pas, qu'on pouvait condamner puis négocier, et pour présenter un amendement à la résolution américaine, aussitôt accepté par M. Austin, autorisant le comité des sanctions à ajourner la présentation de son rapport si une détente se produisait dans la situation internationale. Dans ces conditions, la proposition des Douze fut rejetée et celle des États-Unis adoptée, les voix du Moyen-Orient se divisant dans les deux scrutins. Deux faits ressortent fortement des circonstances qui accompagnèrent la condamnation de la Chine de Pékin : il existe une position commune du Moyen-Orient, et elle est importante; cette position comporte des nuances sensibles qui peuvent amener rupture. Il semble que la diplomatie américaine ait été perméable à cet enseignement, qui était peut-être pour elle une révélation, alors que commence le 13 février la conférence américano-turque de Stamboul et d'Ankara.

Comment définir et expliquer la position commune ? Elle se concrétise dans le pacte de sécurité collective signé en février dernier par les États membres de la Ligue arabe. L'Irak, resté à l'écart jusqu'ici, s'est joint au groupe. Seule la Jordanie a refusé d'adhérer au nouveau pacte, estimant que le mécanisme de l'aide entre les pays arabes ne devrait jouer qu'en cas d'attaque extérieure. On peut en déduire qu'au cas d'agression sur l'un quelconque des sept pays membres, la Jordanie, avec les autres, se trouverait présente pour la défense.

Dans le sens étroit et traditionnel de l'expression, la question d'Orient est le problème des rapports de l'Europe et de l'Asie. Dans un sens plus actuel et élargi, c'est le problème des rapports entre l'Occident et l'Orient. N'oublions pas que, dans les anciennes dépendances de l'Empire ottoman, l'U.R.S.S. apparaît plus qu'ailleurs la phase tardive de la

ilture orientale, l'héritière de Byzance. C'est précisément t élargissement qui provoqua les dissensions qui, à la fois, nt permis au projet américain de passer et ont affaibli la ajorité recueillie. Au cours du vote final, pour ne citer que s pays arabes, l'Égypte, l'Arabie Séoudite, la Syrie, le emen se sont abstenus.

On voit l'importance de la rivalité si ancienne entre les nasties séoudites et hachémites. Cette dernière, qui règne n Irak et en Jordanie, est maintenue fermement dans le an occidental par la main britannique à laquelle elle s'est vrée. De l'autre côté, nous trouvons d'abord la Syrie, par ainte de ces hachémites qui agitent la menace de la grande yrie, conçue au profit d'Abdallah. Il est paradoxal mais rai que le mouvement grand syrien ne parte plus de Damas ers les anciennes possessions de Mésopotamie et de Palesne, mais du sud au nord, de Amman vers la capitale de la yrie. Dans la même équipe nous rencontrons l'Égypte. Elle ussi redoute la formation de la grande Syrie, non tellement parce qu'elle serait hachémite (l'Égypte dépend d'une utre dynastie encore), mais parce qu'elle représenterait la onstitution d'une grande puissance qui balancerait la sienne ropre. Et puis, les hachémites étant anglais, que ne feraitn pas pour jeter dans l'embarras une Grande-Bretagne ont l'alliance paraît plus pesante chaque jour? Le même entiment met dans le même parti tous les extrémistes du panarabisme et du panislamisme, tel l'ex-mufti de Jérusaem réfugié à Gaza, qui reprochent aux hachémites leur nanque d'indépendance à l'égard d'Albion. L'Arabie Séoulite trouve sa place marquée auprès d'eux à bien des titres. Entre ces deux tendances, se tient le petit Liban. Des senations diverses l'agitent. Il a bien peur de ces hachémites, le leur grande Syrie, et surtout de leur Croissant Fertile qui 'engloberait et noierait les chrétiens libanais dans la mer musulmane. Ne se sentant pas très arabe, il n'est pas mécontent de le passer pour plus qu'il n'est et de militer auprès des Séoudites intransigeants. Mais, et c'est l'autre aspect de son malaise, n'est-il pas en fait assez proche de la démocratie, n'a-t-il pas des sympathies naturelles pour cet Occident apparu si souvent protecteur de la Chrétienté, et dont les blés, depuis la fermeture de la frontière avec la Syrie, sont si désirables pour assurer la soudure? De plus,

il est sensible, secrètement, aux charmes du jeune État d'Israël, comme lui minoritaire, comme lui occidental, et qui chaque jour l'affirme davantage. Le résultat de ces contradictoires rend le Liban ami des compromis, comme nous en avons eu l'exemple récent à propos de la condamnation de Pékin. D'autant qu'une crise politique latente, depuis les élections de 1948, au cours desquelles le parti chrétien ne recueillit pas le nombre de sièges sur lequel il pouvait compter, renforcée par la récente crise économique, vient d'éclater. Un gouvernement provisoire expédie les affaires courantes jusqu'aux élections qui auront lieu en avril.

Parler d'Israël m'amène à évoquer l'autre aspect de la question, l'autre motif à dissensions entre les pays arabes. Dans l'ensemble, ils ont peu de sympathie pour cet État d'Israël qui vient de les défaire et avec lequel aucun, d'ailleurs, n'a encore signé la paix. Ils éprouvent peu d'attrait aussi pour la Turquie, qui étend sur eux l'ombre détestée de l'Empire ottoman. Or, Israël et Turquie tendent depuis longtemps à se rapprocher. On prétend que ces deux pays songent à constituer ensemble un bastion défensif, qui aurait une position prééminente dans l'Est méditerranéen. De plus, ces États ont pris, l'un et l'autre, complètement parti pour l'Occident. La Turquie, parce qu'elle se sent la première visée et qu'elle est obligée de faire appel aux armements américains. Les récentes déclarations de l'amiral Carney, au cours des manœuvres anglo-américaines en Méditerranée, le confirment. Il y a longtemps déjà que la Turquie proclamait cette position pro-occidentale, entrant au Conseil de l'Europe et étant candidate au Pacte Atlantique. Quant à Israël, s'il est dans le même clan, c'est parce qu'il est en Asie un morceau d'Occident. Non pas à titre colonial, comme qui dirait le Cap, où les Blancs dominent et utilisent la main-d'œuvre indigène, mais complètement. puisqu'il a recréé un prolétariat juif qui seul, ou presque, travaille dans les champs et les ateliers. Comme disait Koestler, Israël vaut toutes les garnisons britanniques. Le phénomène est si accentué qu'il provoque quelques frictions à l'intérieur même du pays, où les Juifs séphardis, orientaux, éprouvent parfois des difficultés à s'adapter. Comment Israël pourrait-il hésiter, d'ailleurs, alors que dans ces régions la consigne stalinienne est de fraterni-

à cent pour cent avec les Arabes, attitude qu'il lui est
ıt de même difficile d'envisager pour l'instant ? La majo-
é socialiste modérée de la Chambre, à qui le parti reli-
eux a retiré le 15 février son appui, d'où crise gouverne-
entale, confirmait ces dispositions dans un pays où le plus
and compte est tenu de l'opinion publique. Il serait dé-
al, pour terminer, de ne pas signaler que l'immigration
rmanente entraîne un déséquilibre économique, dû peut-
e aussi à la difficulté des échanges extérieurs, qui rend
cessaire l'injection dans l'économie de trois cent trente
llions de dollars par an pendant trois ans. Pour y pour-
ir, une grande campagne se poursuit aux États-Unis,
clamant des prêts gouvernementaux et des investissements
ivés. Quels que soient ses sentiments d'indépendance,
squ'il s'agit d'une question de vie ou de mort, il serait
rprenant qu'Israël allât contre ses intérêts bien compris,
ıi concordent si parfaitement avec ses aspirations. Après
ut, il ne lui est guère facile pour l'instant de prendre
ntact avec les États arabes, où l'on rencontre peu d'exem-
es de véritable autonomie politique. Pour toutes ces rai-
ns, Israël fut le premier, au Moyen-Orient, à se rallier à
ıction entreprise par les Nations Unies en Corée.

On comprend, dans ces conditions, qu'il soit difficile,
ènible, pour les Séoudites, les Égyptiens et leurs clients,
présentant l'élément le plus anti-israélien au Moyen-
rient, de s'engager complètement dans le camp Atlanti-
ue, où ils voient côte à côte l'ancien Empire ottoman et le
une État d'Israël. La même répulsion se retrouve, bien
ıtendu, chez les hachémites. Mais on leur en fait passer
goût, d'autant plus facilement que Abdallah fut autrefois
ice-président de la Chambre ottomane et que du temps de
on émirat il accueillit des colonies sionistes en Transjor-
anie. Aussi n'est-il pas rétif à la tendance britannique,
ouvenir mélancolique du Négeb, de se rapprocher d'Israël.

JACQUES NANTET.

a répartition qui vient.

Successivement les U.S.A. et l'Angleterre — ce qui

prouve qu'il s'agit de prendre conscience des faits et non de positions idéologiques — viennent de prendre des mesures d'économies strictement dirigées. Il est bon de rappeler que la guerre chaude, tiède ou froide, et même le simple état de « danger de guerre » implique d'une façon inexorable le dirigisme économique, le blocage des prix et des salaires, la répartition autoritaire des matières premières, les restrictions à la liberté de la consommation et la constitution de stocks. Rappelons, pour ne citer que cet exemple, qu'en matière de stocks il y a plus de deux ans que le gouvernement suisse a pris publiquement les premières mesures.

Et la France ?

En France, tout le monde sait bien qu'il faudra en arriver là, même M. Petsche l'a laissé entrevoir dans une interview récemment donnée au monde.

Le problème technique, sur lequel nous sommes incompétent, est de savoir quelles mesures sont à prendre et quand il faut les prendre; mais, en ce qui concerne ce second point, il paraît hors de doute qu'il faudra les prendre avant octobre.

Or, que voit-on ? La totalité des partis politiques, de la droite, dont c'est le rôle, à un discours dominical de M. Gazier, S.F.I.O., militant syndical d'origine, dont on conçoit mal qu'il se soit égaré jusque-là, tiennent absolument à faire leur campagne électorale sur le libéralisme économique, d'où cette conséquence : des élections le plus vite possible. Après avoir fait voter les gens contre le rationnement, on aura cinq ans devant soi pour le réglementer et l'établir. Ce qui nous paraît le plus nettement en filigrane derrière la crise politique actuelle.

Il y a un an à peine, dans un grand mouvement d'enthousiasme, le gouvernement et l'opinion, le parlement liquidaient le ministère du Ravitaillement dans des conditions telles que l'État y perdait quelques milliers de créances sur des margoulins qui ont dû trouver à ce moment-là que l'argent qu'ils avaient donné à la Presse pour obtenir cette suppression avait été un bon placement.

Il y a un an, la loi sur les conventions collectives établissait la libre discussion des salaires, et déjà le ministre du Travail vient de la supprimer dans le personnel qui dépend le plus directement de lui, le personnel de la Sécurité sociale (et probablement à juste titre).

On peut se demander pourquoi des hommes politiques ussi divers, voyant presque clairement les conséquences u'il faut tirer d'une situation qu'ils n'analysent pas touours aussi mal qu'on le croirait, se réfugient dans une olution aussi folle et aussi illogique.

Nous pensons que c'est dû à la combinaison de deux facurs que d'ailleurs nous ne séparons que pour mettre un eu de clarté dans notre analyse car, dans les faits, ces acteurs sont imbriqués.

Le premier, c'est la peur de l'électeur. Le Français n'est eut-être pas aussi intelligent qu'il le croit, mais il est cerainement moins idiot que ne le pensent les partis politiques ui, depuis des temps immémoriaux, ne sont d'accord que our lui cacher la vérité et le traiter en enfant mineur.

Nous ne croyons nullement démontré qu'il soit impossible e faire comprendre au Français, surtout avec les exemples nternationaux, historiques, qu'on a dans la main, que sa eule sauvegarde est dans le retour à une direction réelle de 'économie, ceci d'autant plus facilement que la situation gricole ne paraît pas imposer le rationnement dans le donaine le plus sensible, celui des denrées alimentaires de consommation tout à fait courante.

Le second facteur, c'est l'invraisemblable lâcheté avec laquelle a été traité vis-à-vis du public français le problème les restrictions de la guerre dont nous sortons : lâcheté et en même temps incohérence intellectuelle. Nous appelons ncohérence intellectuelle la confusion savamment voulue et entretenue que l'on a faite entre le dirigisme et une expérience improvisée dans des conditions dramatiques de dirigisme dans la pénurie et la guerre. Nous appelons lâcheté le fait d'avoir fait croire au Français qu'il avait souffert des restrictions à cause des prélèvements allemands et de l'incapacité des fonctionnaires et des ministres du Ravitaillement, et que la liberté économique de 1940 à 1947 aurait été sans inconvénient.

Il est inadmissible de penser que le seul ministre du Ravitaillement qui prit une décision catastrophique en supprimant la carte de pain prématurément fut Christian Pineau, et que seuls restent impopulaires dans l'opinion publique les autres qui probablement manquèrent de génie, mais jamais à un point pareil de conscience.

Il est invraisemblable que personne n'ait encore souligné la responsabilité des gouvernements de 1939, appuyés sur l'égoïsme des représentants et des élus des populations agricoles qui ne permirent pas que soient prises avant la défaite des mesures de précautions qui, de toute façon, étaient indispensables. Il est anormal que dans la lutte entre les fonctionnaires sans pouvoirs suffisants des services économiques et du ravitaillement d'une part, et d'autre part l'égoïsme et le mercantilisme des producteurs et intermédiaires de marché noir qui firent des fortunes scandaleuses sur le dos de l'ensemble des Français, l'opinion publique et la presse aient toujours pris parti pour les seconds contre les premiers, mais il est évident que cette lâcheté se paie maintenant et qu'elle gêne un peu pour dire la vérité au public.

Quant à s'enfuir dans des élections précipitées, c'est peut-être ce qu'il reste à faire à une Chambre qui n'a plus confiance en elle-même et qui n'a même plus l'espoir qu'un événement quelconque lui permette, en octobre, de se lancer dans la bataille électorale dans de meilleures conditions. Mais il est bon de prendre conscience du fait que ces élections précipitées sont, pour ce qui fut la troisième force, à la fois un aveu d'impuissance et une capitulation en rase campagne.

Ce qu'on appelle actuellement la troisième force est née de la notion, ou du mythe au sens sorélien du terme, de la lutte sur deux fronts : le R.P.F. et le communisme. Il est amusant de penser que la lutte sur deux fronts ait pu être lancée comme un slogan alors que cette image renvoie à des souvenirs militaires extrêmement peu réjouissants. Pour un chef militaire en effet, la lutte sur deux fronts c'est ce qu'il faut éviter. C'est la défaite à peu près certaine; d'autant que, pour reprendre la phrase fameuse d'un orateur socialiste, il fallait lutter aussi sur un troisième front, celui qu'il appelait le front de la misère. Pour traduire cela en phrase moins imagée, il fallait que la troisième force, par surcroît, eût une politique économique et sociale et fasse au moins semblant d'avoir une politique internationale.

En fait, aucun des partis de la troisième force ne s'intéressait réellement ni à la lutte sur deux fronts ni à la lutte sur le troisième, ce qui les intéressait c'était la lutte aux

ontières de leur propre parti contre leurs partenaires de la oisième force.

Mais aucun parti français n'est assez solide pour lutter à fois dans cinq ou six domaines différents contre quatre ı cinq adversaires différents. Les discussions sur la réforme ectorale ont bien montré que les vrais débats étaient à ntérieur des partis de la troisième force et que, dans tte lutte, chacun d'eux était tout prêt à s'appuyer sur ıne ou plusieurs des formations politiques restées en ehors de la coalition gouvernementale.

Nous voici assez proches de l'échéance, et quelle que soit subtilité de M. Giacobbi, nous nous sentons prêts pour ne fois à faire une prophétie : c'est qu'il n'arrivera pas à ouver un système éliminant une des deux oppositions sans nposer l'arrivée au gouvernement, dès après les élections, e l'autre opposition.

HENRI MULLER.

ettre à un homme

e beaucoup d'ironie et de peu de foi.

Cher ami,

Je ne suis pas philosophe. C'est un trait dont je n'ai ni ı me réjouir ni à désespérer. On est ce qu'on peut. Je te le épète parce que tu feins de croire qu'il n'y a de mauvais hrétiens que par mauvaise philosophie. Vous autres chré-iens, — m'as-tu dis, — cette affaire de la mort de Dieu, le olus grand bateau du siècle, vous a rendu service. Outre ju'elle vous a fait de la publicité gratuite, elle vous a piqué, réveillé, donné de l'énergie. Mais la fable a assez duré : vous allez finir par croire que c'est arrivé...

Tu as ajouté quelque chose comme : Vous en crèverez, de a mort de Dieu. Et Dieu se portera d'autant mieux qu'il n'y aura plus de chrétiens. Enfin seul!

Alors j'ai relu le P. de Lubac[1]. C'est une lecture de base.

1. H. de Lubac, *Le drame de l'humanisme athée* (Spes. Éd. revue et corrigée).

Je ne crois pas qu'il soit possible de se passer de ce livre alors même qu'on le considère autrement que comme capa ble de remplacer plusieurs bibliothèques. Mais nous pouvon le lire d'un œil beaucoup plus exercé aujourd'hui que na guère. Les perspectives ont changé. La galerie des assassin de Dieu dressée par le P. de Lubac, il est certain qu'elle perdu en soi son caractère grandiose. Outre que l'habitud est prise, pour l'homme moderne, d'assister à ces spectacle d'arrachement total (mort de la philosophie chez Engels mort de l'art chez Hegel, mort de la science chez Brune tière, mort de l'homme chez Malraux [2]), outre que de tel cris de guerre deviennent une rhétorique (ainsi Montherlan et son « Christ poignardé ») et que la notion de mort est plusieurs volets, nous sommes beaucoup moins effrayés pa les philosophies s'ouvrant sur des décrets totalitaires. Il y a eu partout un vieillissement des structures de l'esprit, un fléchissement des forces créatrices, d'où cet affolement du XIXe siècle bien pressé de lier le destin de la pensée à un athéisme entendu comme seule énergie capable de rétabli l'équilibre, de donner un port d'attache aux systèmes à la dérive. La mort de Dieu décidée par Nietzsche, Feuerbach Marx, Strauss et une dizaine d'autres n'est jamais qu'un paravent tactique derrière lequel se fait une substitution d'attributs dont bénéficient tel homme en particulier l'homme en général ou bien le genre humain, et qui laisse au moins la faculté au philosophe de solidifier son architecture fluante, d'arrimer son échafaudage.

Le vrai athéisme, l'athéisme triomphant est du XXe siècle Mais nous n'avons plus alors à subir dans notre esprit n dans notre vie le poids du décret philosophique de la mort de Dieu. L'athéisme n'est plus une région enfermée dans ses barrières; il n'est plus un ennemi à combattre comme l'on combat un autre que soi, à l'extérieur de soi; il n'est plus l'Autre, il n'est plus ailleurs. Il est moins autour de nous qu'en nous. Nous l'absorbons mais nous le digérons En un sens, nous en vivons. Il était une ligne de démarcation, il est une septicémie. Tant que les philosophes le posèrent en termes d'explosion, il n'était qu'un postulat, car

2. Un livre vient de paraître, *Mort de la littérature*, par Raymond Dumay (Julliard).

acun d'eux eût dû avouer, comme Marx : « Nous ne som-
s pas encore assez avancés pour passer de la théorie à la
atique. » Cet athéisme de définition n'était mortel pour
sonne, il ne l'était pas plus lorsqu'il s'exprima par la
te en volonté de revendication. En réalité, l'athéisme réel
mmence avec Dostoïevski parce qu'il est alors un athéisme
illustration, entendre, mis en pratique par un homme sans
tre interposition qu'un personnage de roman. Il se conti-
e dans l'œuvre des poètes, par qui l'assassinat de Dieu
une action réelle où s'engage l'individu et par quoi s'en-
ge le pari d'un destin[3].

Là est l'évolution essentielle. Pour Dostoïevski, la mort
Dieu n'est pas une décision à haute altitude, c'est un
ame incarné; plus tard, ce sont les poètes qui se chargent
cette mort; aujourd'hui, il arrive que la mort divine est
pposée réelle par le monde. Ainsi, s'il n'est pas surprenant
e le jeu de tuer Dieu ait tant duré dès l'instant qu'il
plique la résurrection immédiate d'un pouvoir égal à celui
Dieu et, selon les règles mêmes, l'attribution de ce pou-
ir au meneur de jeu, le vrai problème réside dans le fait
e l'on se trouve désormais devant un monde qu'il faut
en vivre, mais qui a réussi à se passer de Dieu.

Tel est le changement de perspective auquel obéit le livre
P. de Lubac : il peut servir de basé statique d'étude, non
plan d'action. Il découvre l'arrière-pays d'une province
umaine où le nom de Dieu a été effacé du tableau noir de
pensée, mais par ceux-là mêmes qui venaient de l'y ins-
ire. « Mort de Dieu » n'a plus de sens. Ou, plutôt, c'est
le trait le plus grossier de ce temps, je veux dire celui
uquel se heurteraient les aveugles eux-mêmes et qui
'exige pas de réflexion soutenue. S'il y a hypnose sur ce
ythe jadis étincelant, il faut qu'elle cesse comme s'éteint
n néon sous la vraie lumière. Il est question d'une accom-
odation, non de la pensée, mais de l'intelligence chré-
enne, dès l'instant où il est clair que la mythologie ne
eut plus dégager une ligne d'action. Dieu ne meurt plus
hilosophiquement, il meurt sociologiquement, il est absent
e l'existence sociale parce que les hommes ne savent plus

3. Il faut lire à ce sujet *La mystique du surhomme*, de Michel
Carrouges (Gallimard).

le retenir prisonnier du tissu de leurs actes communs. Nous ne pouvons qu'adapter l'intelligence chrétienne dans la nécessité où nous sommes de devoir mesurer à chaque moment la force de qui refuse que Dieu soit vivant. Il ne viendrait à l'idée de personne de parler d'adaptation de la foi alors qu'il ne peut s'agir que d'adapter son langage. Dans (et non pas devant) un non-christianisme se manifestant par saturation, les chrétiens ont à vivre leur christianisme, moins à le pousser devant eux comme un bouclier ou un sabre d'abordage qu'à le faire pousser en eux. Nous nous trouvons dans une civilisation à reconquérir, tel est à peu près le sens du livre du P. Dubarle[4], et la direction de l'effort n'est pas vers une naturalisation de la religion, mais vers « le retentissement jusqu'au plus profond des choses humaines du message évangélique »; il n'est pas de superposer le christianisme à l'athéisme, il est d'annoncer Jésus « à temps et à contre-temps ». La pensée d'Emmanuel Mounier n'est pas éloignée[5] de pareille idée qui va sans nul doute à la rencontre d'un nouveau type de penseur chrétien à promouvoir et à mettre en place. Se servir du réveil athée comme d'une provocation au réveil chrétien; délivrer les luttes d'éloquence, de modernisme et de dogmatisme; accepter cette constatation que « dans l'effort d'organisation du monde qui se poursuit depuis deux siècles... le monde chrétien... est dans un retard parfois considérable sur le monde tout court » (E. Mounier); rendre hommage à la vérité d'où qu'elle vienne, on imagine assez bien les grands traits de ce penseur chrétien. On ressent plus encore l'urgence de son apparition.

Voilà, mon ami, ce que je voulais te dire. En gros, les chrétiens ont à distinguer le péché contre l'esprit du péché contre l'homme, s'il est bien clair que leur grande affaire est désormais une affaire de civilisation plus qu'une fable philosophique.

Ici, il faut que je me souvienne de l'un de tes discours

4. *Optimisme devant ce monde,* du P. Dubarle (Éd. Revue des Jeunes).

5. Lire *Esprit,* numéro spécial consacré à Emmanuel Mounier, et, de Mounier lui-même, *Feu la chrétienté* (Éd. du Seuil).

ıvoris. Chrétiens bien inconséquents — as-tu dit, d'ailleurs n éternuant — qui se préoccupent beaucoup de ce que tant e confrères passent au communisme et point du tout de ce u'un bon nombre passent à l'occultisme. Tu m'as cité uelques noms. Des amis communs. De grands gosses ou e jeunes vieillards qui, se disant libérés du Christ, s'en ont du côté de Gurdgieff, de Guénon ou du Zohar, ou bien ncore fréquentent théosophie, ésotérisme et kabbale, por- eurs du Christ comme d'une sorte d'amulette décolorée apable de s'accommoder de n'importe quel vermillon.

Nous avons tous entendu des chrétiens parler d'un « yoga hrétien », d'autres qui procèdent à l'addition Orient-Rome, el Lanza del Vasto, ou qui « christianisent » la pensée ecrète, tel jadis le Sâr Peladan. Nous avons lu Simone Veil écrivant quelque part qu'elle est venue au Christ par a Bhagavad-Gîta. Et beaucoup encore. Il est incontestable ue l'athéisme filtrant répand un climat froid; or l'homme i'aime pas le froid. De sorte qu'au sein même d'une civi- isation établie verticalement à côté de Dieu, le sacré tente le se reconstituer et fleurit en champignons de cave, bien ue ce soit en dehors du christianisme. Ce sacré sans Dieu se propage sous forme de réactions en chaînes parce que le religieux se taylorise là où il fut systématiquement repoussé dans ses germes mêmes. On peut toujours dire que ça con- serve l'homme et l'empêche de fondre dans cette chaleur d'arc électrique du monde contemporain à laquelle il ne peut opposer que la glace d'un athéisme dogmatique. Mais le chrétien n'a pas à ignorer que ce réflexe de conservation a lieu en dehors de Dieu et que, en deçà du besoin presque biologique qu'il révèle, nous assistons à un processus de dégradation du politique en mystique, c'est-à-dire à une récupération — sous couleur de fondation créatrice — d'une religiosité éparse et laissée dans l'esprit comme un goût amer par le dégoût de l'action. Et Dieu sait combien notre époque laisse sur le terrain de dégoûtés de l'action! Ce qui se traduit par une foule de réfugiés à la recherche de hautes consolations. « La survivance de Dieu — dit Robert Kanters[6] — sous l'aspect d'une persistance du sentiment reli- gieux en dehors des religions constituées, d'un appel vers

6. Numéro spécial de *La Table Ronde* consacré à l'occultisme.

le divin dans le cœur humain, a été largement exploitée par les réformateurs politiques... » C'est l'autre face du problème, et d'ailleurs phase future pour nous. Nous en sommes au temps des blasés et des échoués qui oublient leurs misères d'anciens acteurs politiques en se faisant mystifier par les mystiques. Il va de soi que les réformateurs politiques survenant, ils trouveront là un personnel prêt à les suivre, récupérant alors ce qu'ils avaient perdu, tandis que la mystique se dégradera de nouveau en politique, mais à un niveau toujours plus bas. Ces jeux de dégradations successives ont lieu peut-être, si l'observation de Robert Kanters est juste, à l'intérieur du thème fondamental de notre époque et qui « n'est pas celui de la mort de Dieu, mais celui de sa survie ».

Ré-invention de la divinité. Monde dérisoire que celui qui se trouve placé dans l'alternative de mourir de froid ou d'avoir à retrouver dans de très brefs délais le secret du feu. Monde qui devient grand à force de déployer du génie dans sa quête et même dans son dilemme. Il y a un livre qui est l'*Odyssée* de ce monde partagé. Chose curieuse, ou peu surprenante selon les goûts, c'est un livre où la critique littéraire se fait théologie[7], c'est-à-dire passe du couronnement traditionnel à la sacralisation des « sept sages de la civilisation double : Sade, Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé, Jarry, Apollinaire, Roussel ».

C'est Homère et saint Paul à la fois qui parlent : « Et, vers 1870... on verra se manifester... un double et fulgurant phénomène, sans précédent dans l'histoire des civilisations. A Paris, deux jeunes gens... Lautréamont et Rimbaud, font à peu près en même temps — et bien que sans se connaître — un effort violent pour établir les fondements d'une solution nouvelle, qui surpasse en toutes directions tout ce que l'esprit humain tenait encore pour assuré. » Ce n'est pas la première fois que l'on fait de Mallarmé ou de Rimbaud des fondateurs de religion; mais on ne les avait jamais placés si gravement aussi haut, procédant avec leurs paroles comme les saints avec celles du Christ, et ne souffrant pas

7. *Genèse de la pensée moderne,* par Marcel Jean et Arpad Mezei (Corrêa).

'on les considère comme capables d'une moins grande tion que la création même du Réel. Pas de rationnel hors ui qu'inventèrent les sept sages; partant, pas de rationa- me possible à côté de leur poésie et point de science, vala- e au plan de solution totale, extérieurement à l'élabora- n d'un monde où se rassemble toute la réalité. Tout se sserait alors comme si les poètes, s'étant rendus maîtres réel entier, avaient fait le vide dans l'univers, de sorte e Dieu ne serait plus propriétaire que de ce vide, de rte encore que la poésie, étant équivalente au monde, les ophètes de la poésie seraient autant d'incarnations d'une vinité nécessaire et exclusive.

C'est une chose bien étonnante de voir des critiques s'ap- iquer à revendiquer la fonction des saints, et une chose sentielle d'observer une pensée toujours attachée à réveil- r dans l'homme la nostalgie de Dieu. Mais, mon ami, ce 'est décidément pas un problème à dénouer au moyen des ées. Si chaque chrétien se dit missionnaire, ce sera une faire de conversion. Seulement, les dimensions changent : 'est une civilisation qu'il faut convertir, et tu seras toi- ême converti si tu vis un monde en voie de l'être.

GABRIEL VENAISSIN.

Azimuths.

e Pain, la Paix, la Liberté.

Ce slogan me paraît résumer avec le minimum d'artifice es problèmes actuellement soulevés par les revues que je parcours pour le plaisir— veut-on bien me dire — d'une partie des lecteurs de *La Vie Intellectuelle.*

Le Pain. — Sous ce premier mot je crois pouvoir mettre es questions sociales. La revue missionnaire belge, *Église vivante,* dans son récent numéro 4 de 1950, nous offre du savant chanoine Dondeyne un article en quatre parties : Le problème social, mis dans l'Histoire — L'Église, com- munauté des croyants — Portée du problème social pour l'Église — Les tâches de l'Église face au problème social. Partout on trouve des formules vigoureuses, ici ou là des

solutions que certains Français ne verraient pas comme certains Belges; mais, faute de place, je n'emprunterai qu'à la quatrième partie quelques paragraphes, pages 425-428. D'abord sur le danger qui guette en ce domaine le théologien et même le bon chrétien.

Le propre du théologien est de voir les choses à la lumière des réalités révélées et éternelles. C'est excellent et même fort fécond pour l'intelligence des choses d'ici-bas, à condition que notre attention reste ouverte aux choses d'ici-bas, que nous ne perdions pas de vue la mobilité des réalités terrestres, le caractère historique de l'existence humaine et de la civilisation. La chose est importante, car si nous nous montrons incapables de saisir et d'épouser la ligne de l'histoire, notre jugement moral sur les problèmes de l'heure sera forcément rigide et sans nuances, valant plutôt pour le passé, mais incapable de mordre sur le présent de manière à influencer l'avenir; ce qui est plus grave encore, ce jugement sera plein d'ambiguïtés, paraissant confondre le religieux et le profane, l'absolu et le relatif : bien loin d'éclairer les consciences, il fera scandale et risquera d'éloigner de l'Église — pour des motifs profanes, d'ordre politique et économique — bien des gens qui, par ailleurs, sont de bonne volonté. Mais il n'y a pas que les incroyants que nous pouvons scandaliser, il y a aussi les chrétiens qui désirent être de leur temps et qui auront l'impression de se trouver dans une situation d'infériorité, d'être-moins libres que les autres, moins bien armés devant les problèmes de la vie moderne, condamnés en quelque sorte à arriver toujours en retard.

Et il ajoute une note fort importante :

En réalité, comme nous le montrons plus loin à propos de la doctrine sociale chrétienne, les chrétiens sont les êtres les plus libres de tous. Dans le christianisme, il n'y a aucune place pour un apriorisme dogmatique en matières sociales et politiques. C'est une doctrine reçue dans l'Église que, selon l'expression de Léon XIII, Dieu a laissé l'organisation économique et politique du monde « à l'industrie humaine et aux institutions des peuples ». Seulement, à entendre certains moralistes, on a parfois l'impression que cette liberté est fort théorique et abstraite. Quand il s'agit de passer d'un régime à un autre, ils se montrent tellement prudents et sévères, exigent que tant de conditions soient préalablement remplies que pratiquement il ne reste *plus grand chose à faire, sinon à améliorer quelque peu le régime établi.* Cette rigidité résulte d'un manque du sens historique et d'une interprétation beaucoup trop statique de l'idée du « bien commun ». Il est évident que l'action économique et politique doit se régler sur le bien commun. Mais ce

on appelle le bien commun, ou la prospérité publique, n'est pas entité figée et immuable. Il est essentiellement une réalité infiment mobile, toujours ouverte sur l'avenir, quelque chose que mme crée et recrée sans cesse au fur et à mesure que noues possibilités ouvrent un nouvel horizon devant lui. Le conservsme n'est rien d'autre que ce manque du sens historique des ses qui fait que, dans l'élaboration de l'éthique sociale, on ne t guère compte du caractère historique du bien commun. On alors que des réformes profondes de structure ne sont légitimes si elles sont vraiment exigées par le bien commun. Seulement, 'arrive que fort rarement qu'elles soient vraiment exigées, quasi *essaires*. La question se pose, en réalité, autrement : il s'agit tôt de savoir si des réformes de structure, alors même qu'elles sont pas absolument nécessaires à la bonne marche du régime oli, ne pourraient pas engendrer dans l'avenir un ordre social illeur, permettant une émancipation plus grande et plus massale l'humanité. Or c'est bien de cela qu'il s'agit, pour le moment. mme nous le disions plus haut, le problème social n'est pas simment une question de juste salaire : la justice est un devoir pour s les temps et tous les régimes; le seigneur féodal devait être te à l'égard des serfs, comme l'entrepreneur d'aujourd'hui doit re dans ses rapports avec ses ouvriers. Ce pourquoi le monde te en ce moment, c'est l'instauration d'un régime économique et ial *nouveau,* plus en harmonie avec les possibilités techniques et turelles de notre temps, en tant qu'il est tendu vers l'avenir.

Et le révérend chanoine, comme on dit là-bas, continue :

Il est impossible de nier que notre attitude (notre façon de juger de parler) en ce qui concerne par exemple la démocratie, les ertés démocratiques, le problème social, la notion de propriété, spect social de la propriété privée, a étrangement évolué au cours dernier siècle, à telle enseigne que parfois nous faisons l'impreson de préconiser aujourd'hui ce que nous rejetions il y a cinquante s. Que nos notions évoluent, que nos doctrines se développent au r et à mesure que l'histoire progresse, personne ne peut nous le procher : cela ne présente rien de grave, c'est essentiellement main et conforme à la recherche de la vérité, mais cela devient ès grave et compromettant pour la religion si, à chaque fois, tout la est présenté comme la doctrine officielle de l'Église, comme la rité éternelle et immuable, comme du révélé descendu tout droit ciel. Ce dogmatisme de mauvais aloi fait un tort immense au ai dogme : il mine la confiance en les vérités éternelles et révées et voile la signification profonde et infiniment féconde du révélé thentique.

Une nouvelle note concerne alors l'idée de lutte sociale et,

comme dit un mien savant ami, tâche à en impatroniser l réalité légitime.

Nous avons tendance à confondre *la lutte sociale* comme réalit historique évidente et *la lutte des classes* au sens marxiste du terme Dans le cadre du marxisme, l'idée de lutte des classes prend un signification éthique que le chrétien ne peut que condamner. C'es la lutte à mort par tous les moyens, posée comme une étape néces saire vers la dictature du prolétariat. Mais, condamner la lutte de classes au sens marxiste ne veut pas dire qu'on puisse définir l fait social d'aujourd'hui sans l'idée de lutte, d'effort pénible, o viennent se heurter des intérêts en partie contradictoires. Créer u ordre économique et social plus humain, capable d'assurer un liberté plus grande à la masse, n'est pas une chose qui va de soi qui pourrait se réaliser sans heurts ni résistances, sans qu'il faill toucher à certains privilèges et diminuer la mesure de liberté qu jusqu'à présent, fut pour certains une liberté sans mesure. D'o l'idée de *combat*. La lutte est une réalité historique, existentielle elle fait partie de l'existence humaine comme intersubjectivité d libertés engagées dans un même monde. Seulement, cette lutte doi être humaine, digne de l'homme. Pour le chrétien, il y a une ma nière chrétienne de lutter. Elle sera une lutte inspirée par le respec de l'homme, animée par l'amour de la justice et influencée par l charité, laquelle a horreur de la violence et du fanatisme, préfèr l'évolution par la légalité à la révolution et la terreur. Confondre l lutte des classes au sens marxiste du terme avec le combat sociz comme réalité historique évidente, ce serait condamner sans nuan ces l'aspiration sociale d'aujourd'hui et finalement identifier le chris tianisme avec le régime économique établi.

La Paix. — Je ne m'y attarderai guère : toutes les revue et journaux en parlent. Je signalerai seulement que l numéro 60 (janvier 1951) de *Masses ouvrières* lui est consa cré, ainsi que le numéro de décembre 1950 de l'*Escholier d Louvain.*

La Liberté. — Georges Hahn, dans le *Bulletin de Litté rature ecclésiastique* de Toulouse (oct.-déc. 1950, pp. 219 235), traite de « faits sociaux et liberté ». Son propos est d chercher à voir

à quel point la science sociologique, d'une part, les technique sociales, d'autre part, paraissent nous suggérer une négation d l'homme ou, au contraire, font pressentir et en quelque sort « cernent » la présence personnelle. Peut-être devinerons-nous, cette occasion, comment, de son côté, une saisie philosophique d

liberté nous ramène, au lieu de leur rester éternellement étrangère, à l'étude scientifique des faits humains.

De son article je ne citerai que quelques phrases :

On parle beaucoup de pression et même d'oppression sociale, prise contre laquelle l'homme ne cesserait de se débattre. On oublie d'ajouter que, par une aspiration profonde de notre être, *nous demandons à être absorbés par le groupe*. Trop souvent, la défense de la personne humaine n'exprime que la préférence pour certaines formes d'existence collective ou tout simplement la protestation contre une dépersonnalisation encore insuffisante. Tout un ensemble de faits sociaux montre d'ailleurs que la socialisation imposée ou involontaire n'y tient pas une place aussi importante que la socialisation recherchée. Surtout les manifestations les plus caractéristiques du collectivisme contemporain, la presse à grand tirage, le cinéma commercial, les rassemblements de foule sont plus des contraintes sociales que des satisfactions communes. On retrouve d'ailleurs l'équivalent dans les sociétés les plus anciennes. Ce n'est un simple développement de ce goût pour l'existence sociale qui conduit à la frénésie agressive et aux persécutions extermination. En somme, face aux techniques modernes de socialisation mentale, les personnes au lieu de victimes, représentent le plus souvent des consommateurs et même en tant que victimes elles tirent encore un profit psychologique de leur appartenance au groupe... Ce qui rend irrésistibles certaines formes de socialisation mentale, c'est qu'elles sont secrètement recherchées par ceux mêmes qui les subissent avec protestation. La liberté, en effet, est source de solitude, d'insécurité et de douleur. Aussi se manifeste-t-il en nous un désir sincère d'inexistence, complice de tout ce qui voudrait tire absorber notre personne par un réel qui la dépasse.

De son côté, le chanoine Leclercq publie dans le *Bulletin de l'Institut de recherches économiques et sociales* Louvain) un Essai sur deux aspects de l'intégration sociale :) intégration et formation d'une conscience nationale. —) intégration sociale et tolérance. Ce second paragraphe fait apparaître que

es sociétés qui pratiquent l'intolérance la plus vive sont souvent n même temps des sociétés où la vie religieuse est fort déficiente. La notion du droit à la liberté qui s'est développée dans le monde contemporain tient avant tout à ce que la société est devenue moins homogène dans une série de domaines, notamment dans le domaine religieux où les sociétés anciennes étaient extrêmement renfermées

sur elles-mêmes. La fréquentation pacifique d'hommes professan d'autres convictions que les siennes et même l'obligation de colla borer avec eux dans une action sociale commune, amène, no nécessairement à un relativisme doctrinal qui nierait toute vérité mais à une tolérance qui découle de l'évidente honnêteté des tenant d'autres opinions. Quelque convaincu qu'on soit de la vérité d'un doctrine, on en arrive alors à comprendre que la reconnaissance d cette vérité exige un ensemble de conditions qui ne sont pas réa lisées pour tous et qu'un homme peut être digne d'estime bien qu' ne reconnaisse pas ce qu'on estime soi-même la vérité. La toléranc ne commence qu'avec l'estime de celui qui pense autrement.

Or cette estime est une marque de ce qu'on peut appeler le milie « ouvert »... Le développement de l'ouverture d'esprit s'accompagn d'une indifférence de plus en plus marquée à l'égard des usage sociaux qui diffèrent de peuple à peuple et même de région région. La tolérance religieuse s'inscrit dans ce cadre. Commer estimerait-on celui qui ne partage pas sa religion, lorsqu'on n'es time même pas celui qui salue ou qui mange autrement qu'on n le fait dans son milieu ?

La liberté religieuse demande donc un climat de respect d'autru et on ne peut respecter que celui qu'on estime.

Et après avoir montré que le développement de l'indiffé rence religieuse a joué un rôle dans le développement de l tolérance, il termine :

Autrefois on parlait beaucoup du droit de la vérité. On se ren compte aujourd'hui que la vérité n'a pas de droits parce que l vérité est une notion abstraite et que seules les personnes son sujettes de droit. Parler de droit de la vérité est équivoque; il es plus exact de parler de droit de l'homme à la vérité.

Le droit de l'homme à la vérité comporte d'abord et essentielle ment le droit d'adhérer à ce qu'il croit la vérité et de vivre confor mément à sa foi; ensuite, le droit que l'organisation sociale n prenne aucune mesure pour le détourner de la recherche de l vérité, — ce qui arrive quand des avantages matériels sont accordé à ceux qui professent une doctrine au détriment d'une autre, — ensuite encore le droit que l'organisation sociale réprime la falsifi cation de la vérité, par exemple la divulgation de fausses nouvelles et les calomnies à l'égard de certains, individus ou groupes.

La foi étant essentiellement personnelle, étant attitude de l'esprit il n'y a foi que dans la pleine sincérité, et l'intérêt bien compri de toutes les sociétés spirituelles est de n'avoir que des adhérent pleinement sincères. Sans aborder ici les développements plus am ples que la question mérite, on peut dire que l'atmosphère de sin cérité est liée à celle de la libre discussion et que ceux qui veulen protéger leurs croyances en évitant qu'on les confronte avec d'au

·es ne font pas preuve d'assurance dans le bien-fondé de leurs pinions.

Bien plus, quand des valeurs spirituelles sont protégées par la olice, elles se flétrissent rapidement. Les exemples historiques sont nombreux que l'expression de ce principe semble banale; et pour-ıant il a encore besoin d'être répété.

Ces textes du chanoine Leclercq me rappelaient les arti-les récents, du *Semeur,* très virulents « après l'année ainte », et de *Foi et Vie,* très iréniques, sur le dialogue ntre protestants et catholiques. Dans cette dernière revue, e pasteur Ch. Hauter et Pierre Burgelin ont écrit des pages emarquables sur les attitudes pré-dogmatiques et psycholo-giques qui caractérisent, à leurs yeux de réformés, les atholiques et les protestants. La distinction au plan théo-ogique du principe épiscopal catholique et du principe scrip-uraire protestant rejoint ce que, sur le plan des institu-ions, j'avais cru devoir souligner ici en janvier.

Les dernières lignes du chanoine Leclercq évoquent aussi :elles d'un article du P. Hamer dans *Irenikon,* 1950, n° 4, ›p. 387-405 :

Nous partageons donc l'avis de Karl Barth qui estime qu une Église multitudiniste n'est pas une fin en soi et qu'il faut hardi-nent lui préférer une Église confessante. Plus il y aura de baptê-nes et plus il y aura de chrétiens nominaux, enregistrés comme :els; plus ces derniers seront nombreux et plus l'Église apparaîtra comme une force dans le monde contemporain. Une attitude de ce genre peut donner pendant un certain temps un avantage de pres-ige mais en fait elle ne fait qu'entretenir une dangereuse illusion. Une telle Église ne représente plus le Christ.

« Où est-il donc écrit que les chrétiens ne peuvent pas constituer une minorité ? » L'idéal de l'Église doit être celui d'une commu-nauté tout entière basée sur la foi. Sans doute le but de l'Église est d'envahir et de pénétrer toute la société et ainsi d'atteindre la mul-titude. Tant néanmoins que cet idéal ne sera pas réalisé il restera toujours périlleux pour l'Église de marquer du caractère du Christ ceux qui ne vivront vraisemblablement pas en chrétiens.

Cette option décidée en faveur d'une notion confessante de l'Église ne peut cependant pas nous faire oublier qu'elle ne légitime en rien une réforme de la *théologie* baptismale : c'est dans le domaine de la *prudence* pastorale qu'il incombe d'agir.

Mais pour revenir à la controverse, on lira dans *Esprit et*

Vie (décembre 1950) une auto-analyse du spirituel anglicai Baxter (1615-1691) extrêmement suggestive.

Deux réalités « œcuméniques » se trouvent égalemen évoquées dans la chronique d'*Irenikon*.

A l'occasion de l'installation de Mgr Roman, nouvel évêque d Tallinn (Esthonie), le patriarche Alexis de Moscou a, dans son allo cution, souligné « deux phénomènes qui inquiètent les évêques e sont nuisibles à l'Église ». Il s'agit de « la tendance qui se mani feste chez de nombreux laïques d'accaparer dans l'Église une auto rité qui n'est pas de leur ressort » et de « la prétention de certain de s'ériger, sans y être appelés, en juges de leurs pasteurs spiri tuels ». Ces laïques, dit le Patriarche, tentent de soumettre à leu influence tout le fonctionnement de la paroisse et quand le pasteu intervient, ils lui répondent par des menaces, des calomnies et de vexations de toute sorte. « Un évêque ne saurait tolérer pareil désordres au sein de l'Église et son devoir lui ordonne d'expulse du temple ces éléments insidieux qui, ne pouvant satisfaire leu soif d'intrigues dans la vie civile, tentent de le faire au sein et à l'abri de l'Église. » Il convient également de se tenir en gard contre plusieurs qui, tout en se croyant pleins de zèle pour l'Égliso se montrent enclins à médire de leurs chefs spirituels et à les juge pour des fautes ou négligences tantôt réelles, tantôt inventées d toutes pièces.

Mais, pour finir par où j'ai commencé, j'extrairai d *Commonweal* (janvier 1951, p. 379) une citation d'un écri posthume de Berdïaev :

Actuellement, les peuples, les masses sont attirés par l'esclavage C'est ce que Dostoïewsky entendait pas la tentation du Gran Inquisiteur. Les peuples renoncent à la liberté de conscience, d pensée, de jugement, et reçoivent le pain (ce mot étant pris au sen symbolique)... Et cette tentation est favorisée par le fait que dan le Vieux-Monde qui se proclamait libre, la liberté était souven falsifiée, n'était souvent que le privilège de certaines classes; n'étai souvent que formelle et non réelle. La tentation durera tant qu ce troublant problème du pain — pain au sens symbolique — n'aur pas été résolu; en d'autres termes, tant que la question sociale dan le monde n'aura pas été résolue *avec* la liberté, et non pas *contre* la liberté, et *sans* la liberté...

A.-Z. SERRAND.

'ortrait.

HERMAN MELVILLE ET LE PARADIS

Tous les petits garçons qui jouent aux corsaires dans es greniers et dans les jardins finissent par trouver le résor. Ils vont jusqu'à l'enterrer eux-mêmes, pour plus le sûreté. Mais ils recommencent. Le trésor ne vaut ien, c'est la recherche du trésor qui vaut, et la peur de ne jamais le rejoindre bouleverse la certitude de l'avoir placé au pied du laurier rose ou au fond d'une caisse où moisissent les vêtements du grand-oncle. L'instant de la découverte n'est jamais magique, il n'est qu'une clause le style quand il ne laisse pas dans la bouche un goût amer de déception et d'angoisse.

Herman Melville n'a jamais été autre chose qu'un petit garçon, depuis le jour où il le fut réellement, culottes courtes, fouineur de greniers et enterreur de trésors, jusqu'au jour de sa mort. C'était, de plus, un Américain et en outre un écrivain. D'où la difficulté de rester ce petit garçon qu'il ne pouvait guère ne pas être, d'où la fureur qu'il mettait à ne jamais cesser de se ressembler.

Entre 1840 et la guerre civile, l'Amérique était devenue un grand pays, une nation prospère détendue d'une part dans sa jeune force et travaillée par ailleurs dans son âme. Entre la pression du puritanisme et celle de la formation nationale, il se faisait une fermentation, il se

créait une énorme mauvaise conscience. Edgar Poe, Hawthorne et Melville témoignent de cela; leur œuvre est celle d'évadés, de fuyards, de meurtris, d'Américains sortant de l'Amérique plutôt que d'avoir à vivre son manque d'âme dans son trop de corps. C'est le destin des pays qui poussent trop vite, ils ont le temps de se faire des muscles, pas celui de se bâtir une âme. Melville eut peur de la réalité américaine, peur du monde, peur de lui jeté dans ce monde et incapable de l'expliquer comme de lui faire comprendre son tourment. Il écrit un livre pour placer quelque part son angoisse, c'est Pierre[1]. *Une pierre dans un puits. Silence complet. Une œuvre hors de la vie américaine, totalement incompréhensible.*

Ensuite, Melville, toujours pour jeter le mal de l'univers hors de lui, écrivit d'autres livres. Petit à petit, il les écrivait non plus par exorcisme, mais pour se défendre, pour s'enterrer vif au centre d'une forteresse d'idéalisations lourdes comme le plomb et aussi haute qu'est vaste la mer. Melville est une sorte de noyé. A dix-sept ans, il abandonne sa maison, il s'enfuit, il voyage, il cherche d'île en île le trésor de réconciliation dont il sait qu'il est à jamais introuvable. Il voyage en direction d'une paix qui n'existe plus pour lui et sa seule paix est de faire voyager son orage, de dépayser sa peur en se cognant la tête contre les horizons.

Melville n'est pas lu en Amérique. Nous l'avons découvert en France il y a peu d'années[2] *et ce voyageur en poursuite, falsifiant la réalité pour mieux en trouver le fond, lancé vers un point qui n'est nulle part, mais dissous dans l'espace du ciel et de la mer, nous attire parce qu'il nous semble le frère d'autres poursuiveurs, bien*

1. *Pierre ou les ambiguïtés*, traduction P. Leyris. Gallimard, 1939.

2. *Typee*, traduit en 1926 (Gallimard), *Moby Dick*, traduit en 1928 (Gedalge) n'eurent d'abord aucun succès.

u'ils fussent immobiles, tels que Rimbaud, Lautréa-mont, Baudelaire. Nous aimons beaucoup Melville[3]. On *ient de publier l'un de ses gros, lourds, énormes livres – vastes comme la mer qu'ils semblent boire à lentes orgées, comme une obsession qui vous tuera si on ne ui prête sa propre vie — infinissable. C'est* Mardi[4]. *ncore une histoire de marin qui fuit et qui prétend hercher quelque chose : une île, une femme, une vie, ne mort; encore une histoire de marin qui trompe sa uim de certitude et d'apaisement en avalant beaucoup 'espace, beaucoup d'aventures, beaucoup de malheurs. ' abandonne son navire sous un prétexte auquel nous e croyons pas; il trouve Yillah, fille inconnue et mysté-ieuse, d'une réalité à laquelle nous ne croyons pas non lus; il perd Yillah et part à sa recherche, toujours uyant, sans rien trouver que son besoin de fuir; il trouve ussi cet archipel appelé Mardi et qui existe si peu qu'il e lui est pas possible d'y poser longtemps le pied. Il en st toujours ainsi dans ce qu'écrit Melville. Tel le capi-aine Achab de* Moby Dick, *poussé sur les mers par sa antise et qui remplit sa vie de la poursuite de la baleine lanche, monstre irréel et indéchiffrables, nourri de peur t d'angoisse, irréel mais capable d'engloutir les marins ui le chassent. C'est que, lorsque le faux terme de la ourse est atteint, il est nécessaire de s'arrêter bien que a course n'ait pas de cesse possible; voilà pourquoi Mel-ville invente une fin. Il n'est pourtant ni guéri ni sou-agé, il permet toutefois au réel de reprendre un moment a priorité sur l'irréel; c'est un pur mensonge, mais le ivre se ferme.*

Moby Dick *comme* Mardi, *ce sont des livres lisibles l'autre manière. Un garçon de quinze ans pourra s'en*

3. *Moby Dick,* traduction de Lucien-Jacques, Joan Smith et Jean Giono (Gallimard, 1941), *Le Campanile,* traduction de P. Leyris (Fontaine, 1945), *Les Iles enchantées* et *Bartleby l'écrivain,* traduction P. Leyris (Gallimard, 1945).

4. *Mardi,* traduction de Charles Cestre (Robert Marin).

délecter, car ce sont des contes et des aventures, en deçà des phantasmes et des fulgurations qui les nourrissent. De plus, ils sont écrits comme des reportages par un journaliste bavard qui n'en finit plus de raconter. Là est peut-être le signe d'une grandeur très malaisément mesurables. Tous ceux qui ont le pouvoir de se venger du réel en l'effaçant derrière les inventions de leur âme, en sont venus un jour à se moquer de ce réel honni, à s'en moquer en lui prouvant qu'il pouvait être copié, refait sur-le-champ et reproduit plus lui-même que lui. Melville reporter, c'est exactement Mallarmé faisant l'éloge de l'Académie française[5]*; Rimbaud donneur bourgeois de bons conseils matrimoniaux*[6]*; c'est Roussel amoureux des chansons de rues; Lautréamont faisant de* Maldoror *une parodie du roman populaire et écrivant des maximes de bien-pensant; ou encore Sade achevant* Justine *sur ces mots : « Puissiez-vous vous convaincre... que le véritable bonheur n'est que dans le sein de la vertu, et que si Dieu permet qu'elle soit persécutée sur la terre, c'est pour lui préparer dans le ciel une plus flatteuse récompense. » Énorme ironie, énorme parodie. Ce peut être aussi — c'est très certainement — la giffe retentissante de l'échec. Le paradis n'est pas ici.*

GABRIEL VENAISSIN.

5. *Sauvegarde,* in *Divagations.*

6. « Isabelle a bien tort de ne pas se marier si quelqu'un de sérieux et d'instruit se présente, quelqu'un avec un avenir. » (Correspondance.)

RTS ET LIVRES

'art dans le monde d'aujourd'hui.

J. Cassou : *Situation de l'Art Moderne* (Éditions de Mi-
iit).

Le caractère essentiel de notre civilisation est universelle-
ent reconnu pour être le machinisme. Ceci s'entend non
articulièrement du développement du travail mécanique,
ıais d'une façon beaucoup plus générale de l'évolution
ıentale qui parallèlement se réalise chez l'homme de notre
mps. Cet aspect du problème « moderne » de l'homme,
eorges Friedmann veut en faire le tour dans une collec-
on : « L'Homme et la Machine » (Éditions de Minuit). Il
st significatif qu'un des premiers volumes de cette série
'attache à la chose artistique.

Non pas que *Situation de l'Art moderne* soit consacré par
on auteur, Jean Cassou, à une analyse tainienne de l'art
ctuel : bien au contraire, sans nier l'influence directe de
ambiance sur la création artistique, mais pour éviter quel-
ue monstrueux contresens, l'éminent conservateur en chef
u Musée d'Art moderne pose tout d'abord l'accent sur le
aractère spécifique de l'activité artistique, dégagé de ses
omposantes sociales et idéologiques : c'est le caractère per-
onnel (plutôt qu'individuel) de cette création, c'est la singu-
arité d'un artiste. Certes, les théories de Taine restent vala-
les, qui déterminent dans l'œuvre d'art l'action de la *race*,
u *moment* (historique et géographique), des *institutions*;
'analyse marxiste telle que M. Henri Lefebvre l'a présentée
Arts de France, n°s 19-20, 1948), c'est-à-dire opposant à
'*aliénation*, qui est un caractère des produits du travail, la
ıotion d'*enrichissement*, spécifique de la production artisti-
que, est plus complète et plus vraie, car elle prend une posi-
ion humaniste très large et pose au point de départ de sa
lialectique ce caractère spécifique de la création artistique.

Pour répondre à tous ceux qui considèrent l'art moderne
comme un monstre surgi du néant, Jean Cassou reprend la
comparaison de Pascal : il suppose un créateur unique
« considéré dans le temps comme capable de toutes les
chances et de tous les pouvoirs du cerveau humain », et

met ainsi en lumière « la nature véritablement organique de cette histoire des arts ». « Le développement des formes et des styles a ses raisons propres et constitue une généalogie particulière. » Or, à notre époque, « l'art a pris conscience de sa nature originale et essentielle ». « La création artistique a pris un aspect héroïque. »

Cet art, qui entend être pur, a subi la loi de ce temps; il vise à donner naissance à des *objets,* à faire, « à produire plutôt qu'à reproduire ». Mais si éloigné de la réalité qu'il paraisse parfois, celle-ci reste toujours présente par l'intermédiaire du créateur. Et lorsqu'il est rejeté par le public, c'est faussement au nom de cette réalité, mais justement par suite de l'attachement à une esthétique passée, car « on ne peut comparer une image qu'à une image ». C'est que nous assistons à la création d'un langage encore incompris de la masse. Si ce langage était systématique, composé de signes plastiques nés de la contemplation du monde extérieur, des idéogrammes en quelque sorte, le public l'adopterait assez vite. Mais à ce signe *centripète* s'oppose le signe *centrifuge* résultant d'une pulsion intérieure, le seul vraiment humain, le seul aussi que refuse le public d'idées bourgeoises. Dans tous les cas, le signe a tué l'objet et s'organise dans l'œuvre suivant sa propre logique.

La grandeur d'une civilisation réside dans la monumentalité, c'est-à-dire dans les chefs-d'œuvre qu'elle lègue à la postérité. C'est donc un jugement sur le passé : et c'est à partir de là que les détracteurs du présent condamnent ce qui sera le monumental reconnu demain. Dans cette perspective, l'artiste créateur est rejeté par la société : il transgresse les règles esthétiques du passé sur lesquelles elle s'appuie, il intègre dans son œuvre un temps qui n'est pas celui du commun; à son tour il rejette cette société qui lui refuse compréhension, avec laquelle il est en désaccord total — ainsi s'expliquerait la désaffection vis-à-vis du portrait chez les maîtres d'avant-garde. Le destin de l'artiste est tragique, et le problème n'est pas : qu'y a-t-il du monde social dans l'art moderne, mais : comment rapprocher l'art moderne et le monde social moderne que sépare un tel abîme ? L'auteur voit un remède dans la restauration sociale du métier d'artiste et la réhabilitation de l'artisanat. Comme le notait Henri Focillon : « N'est-il pas admirable de voir debout

mi nous, dans l'âge mécanique, ce survivant acharné des es de la main ? » C'est, répond Cassou, que « l'art, en sa inition extrême, essentielle, se manifeste comme l'expres- n suprême de l'homme. De l'homme nu et seul, absolu- nt réduit à lui-même... par delà sa fonction sociale, il fonction humaine ». Sur cette remarque, le problème se olace à nouveau : il ne s'agit plus d'adapter l'art à la vie iale moderne, mais l'homme social d'aujourd'hui à l'art derne. Rendre au travailleur sa qualité spécifique omme, voilà le rôle des possibles loisirs artistiques; et ce st pas un mythe : plus nombreux chaque jour sont les vriers ou employés qui s'adonnent aux arts plastiques. Des ofessionnels, des maîtres ? certes, non; mais des hommes prennent conscience de leur réalité devant les exigences ificatrices de la création artistique. Comment d'ailleurs oliquer autrement la floraison des « naïfs », ou « primi- s », ou « maîtres populaires de la réalité », et l'intérêt 'ils suscitent ? La peinture *è cosa mentale*. Ne sont-ils pas frères des cubistes intellectuels et théoriciens ? La syn- se de toutes ces formes d'art enfin réunies donnera l'art ilibré de demain, intégré avec l'artiste au complexe so- l.

L'auteur ensuite insiste sur le rôle du cinéma, cet art à fois si réaliste et si proche des arts plastiques, cette riche nthèse de tous les autres arts, si favorablement accueilli r le public, sur lequel il peut avoir les effets les plus heu- ux. Puis il reprend l'idée de Malraux du musée vivant, du usée personnel par la reproduction des œuvres d'art. Il aligne que notre univers technicien et industriel est lente- nt et profondément pénétré par les formes de l'art mo- rne, qui, rejeté par l'esprit bourgeois, le conquiert par mbiance dans son style de vie.

L'élargissement du public ainsi réalisé doit à son tour dé- rminer un changement dans la courbe de l'art moderne. lorsque l'équilibre est atteint, « on dit alors que l'art et société ont, d'un commun accord, atteint à un style ». elle est la conclusion de cette étude, extrêmement péné- ntè et riche d'aperçus féconds, qui pose le problème de rt moderne sur le plan le plus large, et à l'interrogation goissée répond par une parole d'espoir.

ROBERT VRINAT.

Bulletin biblique.

On assiste aujourd'hui dans le domaine biblique à une production accrue, et beaucoup de volumes sont accessibles non seulement à quelques spécialistes, mais encore sont adaptés au grand public chrétien. Parmi les signes du renouveau biblique nous voudrions en souligner quelques uns, les plus importants : I. La multiplication des traductions, l'essai de renouvellement de la doctrine par un retour aux sources, une authentique théologie biblique; — II. L'intérêt instant pour l'histoire du Peuple de Dieu et du Seigneur; — III. L'abondance des commentaires, et enfin des questions générales d'interprétation posées maintenant devant tous. Le premier bulletin sera consacré aux traductions et à la théologie biblique

Chemin faisant, nous signalerons non point toutes, car leur masse est immense, mais quelques-unes des parutions qui semblent devoir retenir l'attention. Ce seront surtout des ouvrages catholiques de langue française, sans négliger cependant des travaux étrangers soit par leur langue, soit par leur confession.

I. — *Les traductions.*

Ce fut longtemps en France le règne d'une seule traduction intégrale de la Bible, celle du chanoine Crampon [1]. Ce monopole succédera bientôt une pléthore. La Bible de Jérusalem [2] continue régulièrement à paraître par fascicules contenant un ou plusieurs livres bibliques. Tout permet d'espérer qu'elle sera terminée à la fin de l'année prochaine. Ce moment, soit par l'établissement du texte fait pour chaque traduction, soit par la traduction elle-même, les introductions et les notes, elle sera sans aucun doute la meilleure que nous aurons en langue française. Parmi les derniers volumes parus, mention spéciale doit être faite du Livre des Psaumes, traduit par le P. Tournay et M. Schwab, qui ont su garder à ces vieux chants leur vigueur primitive,

1. Société Saint-Jean-l'Évangéliste. Desclée et Cie.
2. Paris, Ed. du Cerf. Cf. *La Vie Intellectuelle*, août 1950, p. 23

Job dont la traduction due au P. Larcher est d'une fidé- et d'une élégance remarquables.

'abbaye de Maredsous[3] a publié elle aussi une Bible. Elle se ingue par son format commode et son impression très claire. donne des introductions aux livres; et si la traduction est par- un peu lâche, l'ensemble est bon.

près avoir donné, il y a quelques années, une traduction des tres de saint Paul[4], M. le chanoine Osty a publié successive- it une traduction des Évangiles synoptiques, puis un Nouveau tament complet. Les Évangiles synoptiques[5] sont présentés de on simple mais bien informée; les notes rejetées en fin de volume ortent beaucoup de précisions utiles. La traduction est remar- ble, à la fois serrée et littéraire. Il en est de même pour le *uveau Testament*[6], mais il n'y a là que traduction sans aucune oduction et les notes sont brèves. C'est certainement une des illeures traductions que nous possédions.

De son côté, Daniel-Rops, parallèlement à ses volumes si connus, ge une collection de « Textes pour l'Histoire Sacrée ». Trois umes sont parus à ce jour[7].

M. Lepin, qui avait déjà publié une traduction des Évangiles, en ne une des Actes des Apôtres, des Épîtres et de l'Apocalypse[8]. aque livre est précédé d'une courte introduction. La traduction veut « littérale, s'efforçant de rendre exactement la simplicité et saveur du texte original ». En fait, elle est exacte, mais manque peu de souplesse. Mais pourquoi présenter les Livres saints sur si mauvais papier, avec des marges si restreintes ?

Il faudrait ajouter plusieurs évangiles parus séparément. Enfin volume, dû au regretté M. Chaine et à M. René Grousset, de cadémie française, avec le concours de spécialistes, présente :

3. Éditions de Maredsous.
4. E. Osty, *Les Épîtres de saint Paul, traduction nouvelle avec troduction et notes*, Paris, Éd. Siloé, 1945, 395 pp.
5. *Les Évangiles synoptiques, Ib.*, in-8, 314 pp.
6. *Le Nouveau Testament, traduction nouvelle, Ib.*, 1949, 565 pp.
7. Textes pour l'Histoire Sacrée choisis et présentés par Daniel- ops.
I. *La Bible, livre d'histoire*, trad. et notes par R. Tamisier, aris, Arthème Fayard, 1950, 612 pp., 750 fr.
II. *Évangile, Vie et Message du Christ*, trad. et notes par Amiot, *Ib.*, 1949, 496 pp., 500 fr.
III. *Gestes et Textes des Apôtres*, trad. et notes par F. Amiot, ., 1950, 600 pp., 750 fr.
8. M. Lepin : *Actes des Apôtres, Épîtres, Apocalypse*, Saint- tienne, Éd. Dumas, 448 pp., 1949.

La Littérature religieuse : Bible, Coran, Religions de l'Inde et de la Chine [9].

II. — *Théologie biblique.*

Avoir les textes, pouvoir les lire est bien, encore faut-il être à même de les interpréter. Pour cela l'éclairage historique est certes précieux, et de nombreux ouvrages l'apportent. Mais parmi toutes les tendances actuelles, que ce soit dans l'Église, que ce soit à l'extérieur, domine la préoccupation de la signification doctrinale du message contenu dans les Livres saints. C'est d'abord et avant tout leur signification religieuse que l'on veut comprendre, avec la conviction que le contact avec la parole même de Dieu doit rendre plus vivante, plus pénétrante, plus aiguë, la signification des mystères de la foi chrétienne.

D'où le besoin de plus en plus ressenti, à la fois des laïcs et des clercs, d'une Théologie de l'Ancien Testament et d'une Théologie du Nouveau. Or, dans l'état actuel des travaux catholiques de langue française, nous sommes encore démunis de ces travaux d'ensemble. La *Théologie du Nouveau Testament* du P. Lemonnyer était sommaire et déjà est ancienne (1928). Rien n'est venu la remplacer. Quant à l'Ancien Testament, nous n'avons aucun travail d'ensemble.

Par contre, les études de détail ne manquent pas. La collection « Lectio divina » a présenté pour l'Ancien Testament deux ouvrages de valeur. Dans un court volume, M. Gelin a dressé un tableau des « Idées maîtresses de l'Ancien Testament [10] ». Il y étudie successivement : la révélation de Dieu, le dessein divin dans l'humanité, enfin le salut personnel. Ces thèmes centraux, jusque-là difficilement abordables, sont par lui, sous une forme concise et d'une très grande clarté, accessibles à tous. De son côté, le P. A.-M. Dubarle [11] introduit à une partie fort importante de l'Ancien Testament : la littérature sapientiale, insistant sur la doctrine et sur l'attitude spirituelle. Il serait à souhaiter que

9. Paris, Armand Colin, 1949, 844 pp. avec 119 illustr., 1400 fr. Cf. *La Vie Intellectuelle*, août 1950, p. 242.

10. Paris, Éd. du Cerf, 1950, p. 88.

11. *Les Sages d'Israël*, Paris, Éd. du Cerf, 1946, 259 pp.

tte collection continuât à publier de semblables études de éologie scripturaire, par exemple sur la doctrine du péché de la mort, sur la rétribution, sur l'élection, sur le mesanisme, etc.

Dans un livre tout récent, le P. Jacques Guillet[12] vise à ire saisir intérieurement quelques grands thèmes de l'Aen Testament : Exode, grâce, justice et vérité, péché, mnation, espérance, souffle de Yahweh. Ce n'est point xposé systématique; mais, à partir d'études sémantiques, - qui sous leur forme simple recèlent de nombreuses reherches, — un essai pour suivre à travers les textes le éveloppement de la révélation biblique.

Les problèmes des origines de l'humanité sont toujours d'actuaté. Dans un petit volume, destiné au grand public, M. Rénié fait n exposé prudent et sage des premiers chapitres de la Genèse[13]. e P. Denis, traite la même question dans un volume des « Études eligieuses[14] », mais avec un recours restreint à l'exégèse; il consière le problème des origines sous un aspect plus large où philoophie et sciences interviennent aussi.

Dans un ouvrage très technique, M. le chanoine Coppens[15], rofesseur à Louvain, étudié, au sujet des premiers chapitres de Genèse le sens de l'expression « connaître le bien et le mal et le éché du premier couple ». L'expression a selon lui sens cumulatif : os premiers parents ont voulu connaître à la fois le bien et le mal, n définitive pécher. Malgré des nuances importantes apportées à es thèses anciennes, l'auteur croit aussi reconnaître une faute de ature sexuelle. Interprétation qui cadre difficilement avec les textes t qui est rejetée par presque tous les auteurs.

Du même ordre technique est l'étude de B. N. Wambacq sur *L'Épithète divine Jahvé Seba'ôt*[16], consacrée à l'étude de cette ppellation « Dieu des Armées ». Que signifie-t-elle ? L'auteur pense

12. Jacques Guillet : *Thèmes bibliques. Études sur l'expression et e développement de la révélation*, Paris, Aubier, Collect. « Théologie », 1951, 284 pp., 495 fr.

13. J. Rénié : *Les Origines de l'Humanité d'après la Bible, Mythe ou Histoire ?* Lyon, Em. Vitte, 1950, 158 pp.

14. P. Denis, O. P. : *Les origines du monde et de l'humanité*, Liége, « La Pensée catholique », 1950.

15. *La connaissance du Bien et du Mal et le Péché du paradis*, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 156 pp.

16. B. N. Wambacq, O. P. : *L'Épithète divine Jahvé Seba'ôt*. Étude philologique, historique et exégétique, Bruges-Paris, Desclée le Brouwer, 1947, XVI-308 pp.

qu'au temps de Samuel et de David, Sebaot aurait désigné simplement les Israélites, et Jahvé Sebaot : Dieu qui protège efficacement son peuple. Il n'admet pas d'évolution postérieure; ce qui apparaît fort difficile.

Mais c'est surtout le Nouveau Testament qui retient l'attention des auteurs catholiques. Saint Paul, en particulier, est l'objet de nombreuses études. Le P. Bonsirven a voulu présenter *L'Évangile de Paul* [17]. C'est une vue complète de la pensée paulinienne, mais où certains thèmes ne semblent pas avoir reçu le développement qu'ils méritent. W. Goossens [18], dans une petite plaquette a traité de l'Église corps du Christ. Ce n'est point travail nouveau, mais exposé clair d'une doctrine connue.

M. Cerfaux a donné une nouvelle édition de son ouvrage assez technique sur *La Théologie de l'Église suivant saint Paul* [19]. D'importantes additions concernent une thèse chère à l'auteur, qui lui fait, dans les grandes épîtres, rejeter le sens collectif de l'expression « corps » du Christ. Malgré cette insistance et la fragilité de cette idée particulière, l'ouvrage est indispensable et ouvre de nombreux horizons.

Dans un livre dense, très technique et bien construit, Dom Jacques Dupont a étudié la connaissance religieuse dans les Épîtres de saint Paul, et tout particulièrement la Gnose [20]. Il montre comment Paul reste sous l'influence de la plus pure tradition judaïque et comment en ce domaine il n'est (pas plus qu'en d'autres) nécessaire de faire appel à l'hellénisme. (Nous retrouverons cette façon de comprendre Paul dans le volume de W. D. Davies dont nous parlerons plus loin.) La masse de renseignements précis contenue en cet ouvrage est aussi précieuse que considérable.

Bien souvent par un retour à saint Paul, à la claire conscience qu'il avait de l'essentiel, les grands actes sauveurs

17. Paris, Aubier. Coll. « Théologie », 1948, 364 pp.
18. Paris, Gabalda, « Études bibliques », 1949, 110 pp.
19. Paris, Éd. du Cerf, 1948, pp. 48-336.
20. *Gnosis. La connaissance religieuse dans les Épîtres de saint Paul,* Louvain, Nauwelaerts; Paris, Gabalda, 1949, 604 pp., 475 fr — On doit aussi à Dom Dupont un excellent ouvrage : *Les problèmes du Livre des Actes d'après les travaux récents;* Publications universitaires de Louvain, 1950, 126 pp. C'est un exposé systématique des travaux publiés sur les Actes des Apôtres entre 1940 et 1950. Il y a là une mine de renseignements parfaitement classés. Ce travail correspond à celui de Ph.-H. Menoud : *L'Évangile de Jean d'après les recherches récentes* (2e éd., Neuchâtel, Delachaux-Niestlé, 1947), qui lui aussi est de remarquable qualité et constitue un guide précieux dans les études johanniques récentes.

u Christ reprennent leur normale première place et dans la iété chrétienne et dans la recherche. C'est ainsi que nous vons à un an de distance deux volumes catholiques fran- ais, le premier très technique, le second plus abordable, sur a Résurrection, point central du message apostolique, axe ussi de la pensée de Paul.

M. Joseph Schmitt a publié : *Jésus ressuscité dans la pré- lication apostolique. Étude de théologie biblique*[21]. Ayant onscience du caractère fragmentaire des récits évangéliques ur le jour de Pâques et de leur difficulté d'interprétation, il st remonté plus haut : aux témoignages les plus primitifs le la prédication apostolique, dans les Actes des Apôtres et es Épîtres. Une première partie étudie : les sources, les lonnées des Actes et des Épîtres. Une seconde : le message ascal, son contenu historique et doctrinal. Dans les sources rennent normalement place : le message des Actes, celui le I Cor., xv, 3 *b*-5, les professions de foi baptismales, les rières primitives. Le fait pascal a tenu la première place lans la prédication apostolique et les professions de foi. L'enquête est passionnante. Dans la seconde partie, l'auteur aborde bien des aspects. Signalons, au chapitre IV, l'étude des différents titres donnés au Seigneur dans la catéchèse apostolique, et qui fait revivre avec prudence et audace la prise de conscience progressive dans l'Église apostolique de la divinité absolue du Christ. Le chapitre V traite du Christ ressuscité principe de vie spirituelle, du baptême en particulier qui est participation à la mort et à la résurrection de Jésus. C'est un beau livre et qui manquait jusqu'ici.

L'autre ouvrage est du P. Durrwell : *La Résurrection de Jésus-Christ. Étude biblique*[22]. L'auteur montre d'abord la place organique de la Résurrection du Christ dans le dogme chrétien; puis il rapproche et coordonne les textes d'une façon un peu lente mais très riche. Ce livre offre, en outre, l'avantage de mettre en place les grandes perspectives bibliques, dans un plan très clair applicable aux autres grands thèmes du message ou kérygma apostolique.

L'Ascension du Seigneur a fait l'objet d'un remarquable article technique du P. Benoit dans la *Revue biblique*[23].

21. Paris, Gabalda, 1949, XL-248 pp.
22. Le Puy, X. Mappus, 397 pp., 650 fr.
23. *Revue biblique*, LVI (1949), pp. 161-203.

Tous les aspects sont abordés depuis l'étude des textes relatant le mystère, les hypothèses critiques, jusqu'au moment de l'Ascension et à son mode. Il serait à souhaiter que cette étude soit rendue plus accessible que dans cette savante revue.

Nous assistons donc actuellement à un grand mouvement qui sans négliger la critique historique ou la critique littéraire, mais s'en servant, est de plus en plus tendu vers la découverte intérieure de la doctrine des Livres sacrés. C'est vraiment l'époque de la « Théologie biblique ». Les ouvrages sont nombreux et très nombreux les articles de revue (que nous ne pouvons signaler) où s'affirme cette tendance.

En dehors du catholicisme, ce mouvement est considérable. Certes, il y a toujours eu des « Théologies de l'Ancien Testament » ou du Nouveau.

Le *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament* [24], commencé sous la direction de G. Kittel a repris. Les premiers volumes ont été réimprimés. De nouveaux fascicules ont paru sous la direction de G. Friedrich; et si le rythme de parution est encore assez lent, le tome V avance cependant. C'est l'instrument technique indispensable pour une étude approfondie de la pensée néo-testamentaire.

Des « Théologies » ont paru ces dernières années. Pour l'Ancien Testament celle de Otto Procksch [25] qui vient d'être terminée. Pour le Nouveau : celle de Stauffer [26] et celle de Bultmann [27]. Cette dernière, non encore achevée, joint à une étude minutieuse des textes l'agnosticisme historique cher au célèbre professeur de Marbourg, l'un des leaders de la Méthode d'histoire des formes.

Mais à côté de ces vastes synthèses, de nombreuses études fragmentaires parviennent de tous côtés. En langue française, Delachaux-Niestlé publie quatre collections : les « Cahiers de l'Actualité protestante », la « Série théologique de l'Actualité protestante », les « Manuels et précis de théologie », enfin un commentaire du Nouveau Testament. A cela s'ajoutent des volumes hors série.

24. Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag.

25. *Theologie des Alten Testaments,* quatre livraisons, Gütersloh. C. Bertelmann, Verlag, 1949-1950, 787 pp.

26. Ethelbert Stauffer : *Die Theologie des Neuen Testaments* Stuttgart, W. Kohlhammer, Verlag, 1948, 367 pp. et 111 illustrat

27. R. Bultmann : *Theologie des Neuen Testaments,* 1 lieferung Tübingen, J. C. B. Mohr, 1948, 348 pp.

Un important volume d'hommage [28] a été dédié, à l'occasion de n jubilé, à M. Maurice Goguel, doyen de la Faculté de théologie otestante de Paris. Volume ample, comprenant vingt-sept articles nt il est impossible de signaler toute la richesse. Des auteurs tholiques nombreux : Cerfaux, Benoit, Festugière, Braun, Spicq t collaboré. Notons l'article de J. Jérémias, où l'auteur aboutit cette conclusion : dès avant le christianisme, le judaïsme pales- nien avait eu connaissance d'un Messie souffrant. Ce n'est point èse d'un auteur isolé, déjà Dalman (deuxième manière) et H. Rie- nfeld [29] l'avaient soutenu. Mais J. Jérémias semble apporter des ocuments nouveaux. *Christ et le Temps*, de O. Cullmann, a autre- is été présenté dans cette Revue (mars 1948, p. 22). F. J. Leenhardt publié deux volumes : l'un sur l'Eucharistie, l'autre sur le Bap- me : Celui-ci, *Le Baptême chrétien, son origine, sa signification* [30], t une excellente et parfois fort pénétrante analyse des textes. Il inscrit dans la controverse qui divise certaines Églises protes- ntes au sujet du baptême des enfants. Mais il conclut au pédo- aptisme-malfaçon, bien plus en vertu d'une théorie sacramentelle 1'en vertu des textes eux-mêmes. Dans *Le sacrement de la Sainte ène* [31], l'auteur reconnaît certes la volonté de Jésus d'instituer un te, mais s'insurge contre toute idée de présence réelle. *L'institu- on et l'événement* [32], de J.-L. Leuba, est dans son inspiration une ude d'ecclésiologie. Frappé des tendances « catholique » et « pro- stante » opposées au sein du mouvement œcuménique, il a essayé e retrouver à l'intérieur du Nouveau Testament (dans le Christ, s Apôtres, l'Église) la présence de ces deux éléments : l'institution aussi l'intervention gratuite et inattendue de Dieu = l'événement. ne synthèse vitale rejoindrait les deux. L'étude est fouillée, forte- ıent, trop fortement structurée. L'excès de systématisation semble aire disparaître ce qu'il y a eu d' « événement » dans toute insti- ıtion divine. Surtout il est difficile d'apercevoir s'il est des institu- ons définitives. Le professeur F. Michaëli [33] s'est appliqué à étu- ier avec soin les anthropomorphismes de l'Ancien Testament. elon lui, ils tendent à montrer que le Dieu de la Bible n'est pas ne idée abstraite, mais une personne vivante, préparant ainsi la octrine de l'Incarnation. O. Cullmann est intervenu à son tour ans la controverse baptismale avec *Le baptême des enfants et la*

28. *Aux sources de la tradition chrétienne,* Delachaux-Niestlé, 950, 280 pp.
29. Harald Riesenfeld : *Jésus transfiguré,* Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1947, 370 pp.
30. Neuchâtel-Paris, Delachaux-Niestlé, 1948, 123 pp.
31. *Ib.,* 1946, 75 pp.
32. *Ib.,* 1950, 141 pp.
33. *Ib.,* 1950, 173 pp.

doctrine biblique du Baptême[34]. Le sujet est pris de loin et de façon large. C'est en fait un court traité biblique du baptême, mais où tous les points essentiels sont abordés. Sur la question même du baptême des enfants la pensée est, semble-t-il, assez fluctuante. Il est difficile qu'il en soit autrement devant le silence du Nouveau Testament, et en l'absence du recours à la pratique ecclésiale.

Dans une autre brochure, le même auteur aborde la question de *Noël dans l'Église ancienne*[35]. Il est certain que le 25 décembre « n'est pas une date mais une pensée théologique ». On est étonné du nombre de chrétiens cultivés qui l'ignorent.

Dans l'immense production étrangère nous ne pouvons signaler que quelques ouvrages. — *Nouveau Testament.* De Cambridge vient un volume de W. F. Flemington sur la doctrine du baptême dans le Nouveau Testament[36]. Après une étude sur les bains juifs et le baptême des prosélytes, l'auteur aborde les textes du Nouveau Testament. La méthode est classique : analyse des péricopes puis dégagement de la doctrine. L'ensemble se termine par une intervention rapide dans la controverse à l'intérieur de l'Église anglicane sur les rapports du baptême et de la confirmation. Les idées ne sont point aventureuses et l'érudition est celle, ample et de bon aloi, des scholars britanniques. La même maison a édité le livre de W. D. Davies sur Paul et le rabbinisme judaïque[37]. C'est le premier travail important de cet auteur, mais il est de qualité. Comme Dom Dupont, l'auteur pense que nombre d'éléments de la pensée paulinienne, que l'on a trop souvent et trop rapidement étiquetés comme hellénistiques, appartiennent en fait au judaïsme du Ier siècle. Pour l'établir, il étudie successivement quelques grands thèmes pauliniens : chair et esprit, premier et second Adam, ancien et nouvel Israël; puis justification et sanctification. C'est enfin un essai assez poussé sur les constitutifs de la christologie paulinienne. Signalons en particulier que Davies admet que l'idée d'un Messie souffrant n'était pas étrangère au judaïsme préchrétien. C'est dire la richesse de ce volume,

34. *Ib.*, 1948, 70 pp.
35. Delachaux-Niestlé, 1949, 36 pp.
36. W. F. Flemington : *The New Testament doctrine of Baptism*, London, S.P.C.K., 1948, 152 pp.
37. W. D. Davies : *Paul and the rabbinic Judaism. Some rabbinic elements in Pauline Theology, Ib.*, 1948, 376 pp.

qui peut apporter beaucoup à la compréhension de la pensée de l'Apôtre. Il témoigne d'une autre tendance profonde de l'exégèse contemporaine (en plus de son insistance sur l'aspect doctrinal), qui incline à chercher de plus en plus les sources judaïques de la pensée néo-testamentaire. Pendant les décades nombre d'interprètes ont été égarés par les méthodes d'histoire comparée des religions et souvent par le souci de retrouver en monde grec (ou iranien, ou autre...) les sources de la révélation chrétienne. La réaction a trouvé son expression première dans l'énorme commentaire du Nouveau Testament tiré du Talmud et des Midrasch par Strack-Billerbeck [38]. Des travaux comme ceux de Dom Dupont et de W. D. Davies montrent la richesse de cette voie.

A ce courant se rattache l'étude de Norman B. Johnson [39] sur la prière dans les Apocryphes et les Pseudépigraphes. Collection de matériaux pour l'étude de la prière dans le judaïsme préchrétien. L'auteur a confiné son enquête à peu près uniquement à la prière de demande. Les implications théologiques semblent surtout intéresser l'auteur : la toute-puissance, l'omniscience, l'immanence de Dieu. Il l'a exprimé d'ailleurs dans la seconde partie de son titre. Tout un matériel est ici rassemblé, qui peut éclairer l'interprétation du Nouveau Testament.

L'Ancien Testament est objet lui aussi d'études détaillées. Ainsi H. H. Rowley [40], a qui l'on doit déjà tant de volumes de grande valeur, vient d'étudier la doctrine biblique de l'élection. L'ouvrage du savant professeur de Manchester se signale à la fois par une information extrêmement vaste et par le sens de l'essentiel. Il étudie l'élection d'Israël, ses corollaires, son extension et ses limitations, l'élection de personnes individuelles, l'élection sans alliance, les héritiers de l'élection. Cette doctrine de l'élection est le fondement de celle de l'alliance. L'auteur garde toute sa valeur historique

38. H. Strack und Paul Billerbeck : *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch.* 5 vol., München, C. H. Beck, 1922-1928.

39. *Prayer in the Apocrypha and Pseudepigrapha. A Study in the jewish Concept of God,* Philadelphie, *Journal of Biblical Literature.* Monograph Series, vol. II, IV-77 pp.

40. H. H. Rowley : *The Biblical Doctrine of Election,* Londres, Lutterworth Press, 1950, 184 pp.

à l'élection d'Abraham, qui n'est point simple projection dans le passé de celle de Moïse.

Il y a différence entre elles : en Abraham elle est personnelle; à travers Moïse elle atteint le peuple. L'auteur souligne parfaitement le caractère de cette élection : elle n'est « ni la récompense d'un mérite ni une grâce dont on n'aurait qu'à jouir, mais elle est donnée en vue d'un service ». Ce service est complexe : Israël doit recevoir et conserver la révélation de Dieu, mais en même temps témoigner par son action de la nature, du caractère de ce Dieu. L'ouvrage débouche sur l'élection de l'Église et ses conditions : on est alors sorti du centre du travail. C'est une précieuse contribution à la théologie de l'Ancien Testament qui, en plus de la doctrine de l'élection, éclaire bien d'autres aspects : la nature du Peuple de Dieu, celle de l'Église, la gratuité de l'Agapè divine.

Christopher R. North est revenu à la question si discutée du Serviteur souffrant dans le Deutéro-Isaïe [41]. Comme le titre complet l'indique son ouvrage comprend deux parties. Une première, historique, rappelle les diverses interprétations données au cours de l'histoire : les toutes premières en monde juif, puis en monde chrétien. Depuis le début de la critique, l'auteur marque trois périodes : Duhm et Mowinckel marquent les tournants. L'information est extraordinairement riche. Il est peu d'ouvrages parmi les innombrables publiés sur cette question depuis cinquante ans qui n'ait été au moins consultés. Dans la seconde partie, l'auteur ne propose pas de vues nouvelles mais signale les problèmes critiques qui doivent être résolus avant de pouvoir donner une solution sûre. Dans ses conclusions l'auteur est nettement conservateur. Les ouvrages précédents de Fischer et du P. Van der Ploeg gardent leur valeur; mais nous avons là sans doute la meilleure monographie existant actuellement sur ce sujet.

L'explication des fêtes juives apporte elle aussi à la connaissance de la mentalité religieuse d'Israël; et l'on doit signaler l'étude de Norman H. Snaith sur la fête du Nouvel An, la Hannukah [42]. C'est là volume avant tout de critique. Mis en éveil par les idées de Mowinckel sur une fête annuelle de couronnement de Yahweh, l'auteur pense que l'association du thème royal à la fête du Nouvel

41. *The Suffering Servant in Deutero-Isaiah : an Historical and Critical Study*, Oxford, University Press, 1948, VII-248, pp. 15 s.

42. *The Jewish New Year Festival : its Origin and Development*, Londres, S.P.C.K., VIII-230 pp., 13 s. 6 d.

est tardive. Mais c'est une enquête qui commence avant l'Exil. emin faisant, il est discuté de l'origine du Sabbat, mais ce qui à remarquer c'est la démonstration donnée de l'indépendance solennités hébraïques à l'égard du milieu culturel environnant. Citons enfin l'étude de Stamm sur le problème de la souffrance justes en Babylone et en Israël[43]. C'est étude comparative, ais avec le souci de laisser à chaque religion son unité organique, qui permet de mettre en relief ressemblances et différences. En son du monothéisme moral d'Israël, le problème prend un caracre dramatique qu'il n'a pas en Babylonie. L'auteur distingue trois mes de cette souffrance : 1) souffrance d'un individu ou d'un oupe ayant pour cause le bonheur des méchants; 2) souffrance de tains individus d'élite pour leur mission, souffrance qui a valeur emplaire; 3) souffrance substitutive du juste pour la faute d'auii. La première est étudiée dans Psaumes XXXVII, XLIX, LXXIII, Ecclésiaste et surtout Job; la seconde en Moïse et les prophètes. ant à la troisième, M. Stamm ne pense pas qu'on puisse la ouver en dehors du serviteur de Yahweh. Cependant il ajouterait, charie, XII, 9 seq., où il y a, selon toute vraisemblance, allusion la mise à mort d'un innocent. On aboutit, après une étude extrêement minutieuse, à l'originalité des idées israélites. Et il faut voir gré à l'auteur de ce travail remarquable de s'être attaqué un des points centraux de la pensée juive et plus tard chrétienne.

Ce ne sont là évidemment que quelques sondages dans la oduction actuelle. Mais ils permettent de se rendre compte l'orientation générale. Le caractère essentiellement relieux du message biblique passe maintenant au premier lan. Ce que l'on cherche dans la Bible, c'est une doctrine salut divin; de plus en plus les diverses phases de cette évélation et l'articulation intime de ses parties sont mises relief. Et en même temps apparaît davantage l'indépenance profonde de ce message, soit à l'égard des civilisaons qui ont entouré, encerclé, souvent soumis le minuscule euple témoin, soit à l'égard du monde grec dans lequel Évangile a été répandu par les apôtres.

fr. A. Grail, O. P.

43. J. J. Stamm : *Das Leiden des Unschuldigen in Babylon und sraël*, « *Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testaent* », Zurich, Zwingli Verlag, 1946, 83 pp.

Théâtre

Les parents, dit-on, sont aveugles devant leurs enfan
Que dire des artistes! Comment un dramaturge intellige
peut-il complètement perdre l'intelligence du drame? C'
ce que l'on voit au Théâtre Saint-Georges; on n'ose écri
que *Dieu le savait* est de M. Armand Salacrou.

Nous sommes très loin de ces œuvres où Gabriel Mar
discernait une « cocasserie à arrière-plan métaphysique »
« une vocation de vaudevilliste métaphysicien » (*Singulari*
d'Armand Salacrou, dans *Théâtre,* 3e cahier, pp. 76 et 7
Ici, le vaudeville et la métaphysique se retrouvent, mais ju-
taposés, sans autre rapport que celui du voisinage.

La métaphysique fait, au second acte, l'objet d'un d-
cours sur la prédestination, une prédestination simplifi,
réduite à une espèce de déterminisme universel, de sorte q
l'existence de Dieu est parfaitement superflue. Devant
qui arrive, chacun peut dire : « Dieu le savait », même
Dieu n'existe pas. L'essentiel est que l'on puisse ajoute
donc je suis innocent. Un homme de théâtre n'est nullem
tenu d'être un philosophe, et une idéologie d'Épinal suffis
à Victor Hugo. Mais ici un texte trop exclusivement did-
tique ne peut cacher la pauvreté de la pensée, si poétiqu
que soient la diction et le jeu de M. Jean Vitold.

Quant au vaudeville, la mesure est dans son essen
comme dans le plaisir des sages grecs : il arrive un mome
où le plaisir sans frein devient douleur, où le vaudevi
hypertendu perd toute *vis comica.*

Au Havre, dans une maison abîmée par les bombard-
ments, peu après le départ des Allemands. Au centre, Azi,
dont le mari a été fusillé deux ans plus tôt, son fils et
fille, sa grand'mère âgée de quatre-vingt-seize ans, Dan
Doublet, ami du ménage, un voisin qui est médecin. Vo
le vaudeville : pour occuper la future centenaire, u
annonce dans les journaux offre le vivre et le couvert
nonagénaire bien conservé. Celui qui se présente est just-
ment l'homme qui en 1889 s'est suicidé pour les beaux ye

la vieille dame, ou plutôt dont la mort a consisté en un vage à Madagascar. Il se trouve aussi que ce digne mme jouait, pour le compte des occupants, le rôle de mouton » dans la cellule du mari d'Aziza. Le monde est it, mais il ne faut pas en abuser.

Surtout quand les rencontres cessent d'être cocasses et uent le drame. L'auteur a voulu faire sortir une situation amatique d'une situation vaudevillesque. En principe, aune acrobatie n'est impossible. En fait, ici, le tour n'est s joué.

Daniel aime Aziza d'un amour ancien et silencieux. Ce atin il l'a enfin révélé à celle qui pourrait refaire sa vie ec lui. Ce soir l'ex-mouton révèle à Aziza que, dans sa ison, son mari accusait Daniel de l'avoir envoyé dans une ission de résistance qui était une condamnation à mort.

Comment dénouer? Aziza aimait si profondément son ari que la mort de celui-ci l'a humiliée : la résistance, la atrie... ce sont là des « problèmes d'homme ». « Il n'y vait qu'un problème, me rendre heureuse, je ne lui pardonerai jamais d'être mort torturé : il ne m'aimait pas... » uel beau drame! Hélas! M. Salacrou le gâche. Car voici ue cette même femme a trompé ce mari bien-aimé peu vant sa mort. Pourquoi? L'explication est somptueuse : ziza a failli perdre la vie dans un bombardement, et la joie e la vie retrouvée l'a jetée avec frénésie dans les bras du médecin... Il y a là quelques belles répliques sur les sentiments que l'on croit éprouver et qui sont comme le mirage u cœur; mais ne faisons pas trop vite appel à la psychologie des profondeurs.

Il était nécessaire que l'épouse fidèle cesse de l'être pour ermettre au mari de découvrir la correspondance coupable ans les ruines de la maison bombardée (car, bien entendu, out fut détruit sauf un certain petit meuble...) et pour prooquer la décision de se suicider juste au moment où l'ami Daniel entreprend une mission périlleuse (le hasard, dans ette histoire, est vraiment la providence du dramaturge). La umière se fait quand l'auteur décide d'en finir : son dénouement est bâclé comme le dernier alinéa de la dissertation du candidat surpris par l'heure.

Il convenait de raconter ces choses pour montrer la substitution de l'imagination « fabricatrice » à l'imagination

« créatrice ». L'auteur ne manquait pas d'idées : la guer qui détruit l'amour, la famille, les âmes, le conflit humori tique et dramatique des générations, l'amour offensé p l'héroïsme... Mais aucune ne s'exprime dans une action; elles s'épuisent dans quelques belles formules et se perde dans des intrigues aussi mal dénouées que mal nouées.

Malgré tout le bien que l'on a dit de *La Répétition* *l'Amour puni* de M. Jean Anouilh, malgré tout le bien qu faut dire des trois premiers actes, — plus exactement : la seconde moitié du premier, du second tout entier et de plus grande partie du troisième, — le Théâtre Marigny e le lieu d'une expérience bien intéressante pour la psychol gie de l'imagination.

La Répétition : des amateurs répètent *La Double Inco stance* de Marivaux. Ils sont d'autant plus à leur aise da leurs costumes du XVIIIe siècle que ce sont des libertins l'époque Louis XV curieusement égarés dans notre après guerre... « Nous avons vécu comme on danse, en musiq et avec grâce. » Évidemment, nous sommes dans un mon de fantaisie et de fantaisistes rappelant plus *Le Bal d Voleurs* que la société contemporaine.

L'Amour puni : en jouant le prince épris de Flaminia, comte s'éprend de la pure jeune fille qui lui donne la rép que. L'homme qui dans la vie avait si souvent joué la com die de l'amour, cet homme est pris au jeu en la jouant s la scène. Mais nous sommes dans le monde de M. Jea Anouilh, celui de son *Antigone,* qui ne supporte aucun se timent pur, où toute espérance est flétrie, où l'amour e puni.

Tout ce qui est « à la manière de Marivaux » est exce lent; entendons-nous : ce n'est pas un excellent pastich mais de l'excellent Anouilh. En « faisant du Marivaux », meilleur Anouilh s'est retrouvé. Ce qui n'est pas « à manière de Marivaux » est du « à la manière de Jea Anouilh » : ce n'est alors que du pastiche, et le pastiche soi-même n'est jamais bon.

Le quatrième acte n'est qu'un exercice de virtuosité; l'au teur travaille sur de vieux schémas. Le cinquième est u aveu d'impuissance créatrice : chacun s'en va de son côt et ces fuites des personnages couvrent celle de l'auteur.

La Répétition était une pièce en trois actes; la punitio

l'amour en exigeait un quatrième : ensuite, l'auteur n'a-it plus rien à dire, ou du moins n'a rien trouvé à dire. L'interprétation, sauf le rôle d'Arlequin, est digne des eilleurs moments de la pièce et le succès de Mme Made-ne Renaud est largement mérité.

HENRI GOUHIER.

inéma

ilms de guerre et antimilitarisme.

propos de A l'Ouest, rien de nouveau.

Depuis plusieurs années on nous a présenté la série des ms que chaque pays consacre à glorifier son action pen-nt la dernière guerre. Les distributeurs de ces films n'ont ıs tardé à s'apercevoir que le public commençait à bouder s' images héroïques, ponctuées de coups de canons et e rafales de mitrailleuses. Il semblait que le « film de uerre » allait devenir une exception. Mais depuis un an ı guerre a recommencé, limitée sans doute à la seule Corée ıais suffisante pour emplir le monde de son bruit. Est-ce à ıuse du réarmement en cours? Nous avons vu récemment Paris des films de guerre qui n'avaient même pas l'excuse 'être consacrés à un point d'histoire (comme c'était le cas, ıalgré tout) de *La bataille du rail* — *Bataillon du Ciel* — *.a bataille de Stalingrad* ou même *Iwo Jima*), mais des lms réalisés pendant la guerre pour « soutenir le moral ». *.iens éternels*, par exemple, ne montre pas de combats omme les films précédemment cités, mais illustre (sur le on de la comédie légère et chantante — oh! combien — des logans comme « donnez votre sang pour nos blessés! », femmes travaillez dans les usines de guerre! », « jeunes ens engagez-vous dans l'aviation », etc.). Il est bien expli-able que les U.S.A.., comme tous les pays belligérants,

aient employé le cinéma pour leur propagande intérieure pendant la guerre. Il est beaucoup moins admissible que de tels films — par ailleurs sans aucun intérêt artistique — soient projetés à Paris cinq ou six ans après la fin de ladite guerre. A moins qu'il ne faille y voir une intention — ce qui serait plus grave.

Devant ce genre de films ou devant des films d'excitation antisoviétique gratuite et stupide, la revendication des cinéastes du Congrès des Partisans de la Paix, à Varsovie, « Interdisez les films de guerre », mérite d'être prise en considération. Mais qu'est-ce qu'un film de guerre? Qu'est-ce qu'un film de paix? C'est le sujet de l'enquête menée par un hebdomadaire communisant à la suite d'une question posée par *Radio-Cinéma*, à propos d'un film soviétique sur la guerre. « *Nous voudrions savoir, écrivait* Radio-Cinéma, *comment il est possible de concilier les conclusions des cinéastes du Congrès de Varsovie qui réclament l'interdiction de tout film de guerre, avec la l'existence et la réussite d'un film comme* Le Troisième Coup ».

Cette simple question n'a pas suscité seulement une enquête qui dure depuis plusieurs semaines, mais une réponse de M. Louis Daquin dans *L'Humanité*. L'enquête n'est pas terminée, mais les réponses des lecteurs comme l'article de M. Louis Daquin établissent de nombreuses distinctions pour montrer que les films américains, même quand ils ne parlent pas de guerre, sont souvent bellicistes (ce qui est parfois vrai), alors que les films soviétiques, même quand ils sont consacrés à la guerre, sont de magnifiques instruments de paix (ce qui paraît infiniment plus difficile à démontrer).

Il me semble, pour mon compte, que les chansons patriotiques, la glorification des faits d'armes et l'excitation de la haine de l'ennemi, d'où qu'ils viennent, risquent d'éveiller de dangereuses résonances, et en tout cas ne peuvent être considérés comme des moyens de donner l'horreur de la guerre. Mais il me semble également difficile, comme le fait M. Louis Daquin dans le même article, de réclamer à la fois l'interdiction des films de guerre et une vigoureuse action pour « réagir contre la censure ». Est-il possible d'interdire un film sans faire de la censure? Nous comprenons bien qu'il s'agit de *certains films de guerre* et *d'une certaine*

censure. Tout le monde sera d'accord pour approuver une aussi prudente définition, mais pour les uns elle désignera une censure inspirée par l'Est et chargée d'interdire les films de l'Ouest, pour les autres une censure de l'Ouest chargée d'interdire les films de l'Est. Autrement dit, les uns et les autres se considèrent déjà comme en guerre avec l'autre moitié du monde, et tout le monde tombe d'accord pour dire que la meilleure préparation à la paix consiste à lutter (par tous les moyens) contre ses adversaires.

Un film vieux de vingt ans, *A l'Ouest, rien de nouveau*, de Lewis Milestone, repris avec succès par le cinéma d'essai et depuis par d'autres salles, est venu apporter dans ce débat un point de vue différent. Il a été réalisé aux U.S.A. en 1930, d'après l'œuvre de l'Allemand Remarque consacrée à la guerre de 1914-1918. Les années 1930 sont une des rares parenthèses de l'époque contemporaine où la précédente guerre était suffisamment éloignée et la suivante encore trop lointaine pour qu'il soit possible au cinéma de faire le procès de la guerre. Au même moment, Pabst réalisait dans le même esprit, en Allemagne, *Quatre de l'Infanterie*. Mais il est significatif que *A l'Ouest, rien de nouveau*, ait été interdit par les nazis dès leur arrivée au pouvoir et que Bardèche, dans son *Histoire du cinéma*, n'y fasse même pas allusion.

A l'Ouest, rien de nouveau, montre la guerre telle que l'ont vécue les combattants de 1914-1918. On connaît l'originalité du livre de Remarque. Elle ne consiste pas seulement à montrer la bataille du point de vue d'un combattant qui — comme le Fabrice de Stendhal à Waterloo — ne sait rien de l'ensemble des opérations. Le principal mérite du film est de montrer l'aspect presque administratif de la guerre moderne, la dépersonnalisation totale du combattant, l'espèce de régularité tragique des attaques et de contre-attaques (illustrées encore aujourd'hui, dans un autre style militaire, par la guerre de Corée). A son ancien professeur qui a poussé tous ses élèves à s'engager et qui demande à un permissionnaire de raconter aux potaches un beau geste, un fait d'armes héroïque, le héros du film répond qu'il n'y a rien à raconter, que la vie qu'il mène est ignoble et que chacun essaie seulement de ne pas se faire tuer.

Pourtant tous les personnages du film, engagés volontai-

res en 1914, seront tués avant l'armistice. La principale hypocrisie des films de guerre habituels consiste, au contraire, à ne faire tuer que les personnages secondaires ou inconnus, ceux de l'arrière-plan, le héros sympathique échappant miraculeusement à tous les dangers. Les jeunes de chaque génération ne connaissent la guerre que par les récits des anciens combattants, et ces récits sont d'autant plus exaltants que ceux qui les font ont survécu (puisqu'ils sont là pour raconter). Les autres, ceux qui sont morts, ne parlent pas de la guerre.

C'est dans le détail que *A l'Ouest, rien de nouveau*, est un procès impitoyable de la guerre. La peur chronique nous y est montrée telle qu'elle est, et la mort de ces très jeunes hommes déchiquetés par des éclats d'obus et le désespoir de ceux qui se savent mutilés. Aussi grave peut être est cette transformation de la guerre en métier — le seul métier qu'aient appris ces très jeunes engagés — et l'impossibilité que l'on pressent pour eux de se réadapter à la vie civile, le choc qu'ils ressentent quand ils retrouvent l'atmosphère de l'arrière, la sollicitude de leur mère qui les prend toujours pour de petits enfants, la fierté de leur père qui se gonfle d'orgueil en les exhibant en uniforme.

La guerre n'est pas belle à faire, n'est pas belle à voir, elle est ignoble. Telles sont les vérités que rappelle opportunément *A l'Ouest, rien de nouveau*, dans un monde qui semble se résigner encore une fois à la guerre quand il ne l'appelle pas de tous ses vœux.

Donnez-nous aujourd'hui (qui avait été d'abord annoncé sous le titre français : *Sans amour vous n'êtes rien*) est sorti à Paris. Nous renvoyons nos lecteurs à la chronique que nous avions consacrée à ce sujet dans le numéro d'août-septembre dernier de *La Vie Intellectuelle*. Nous leur conseillons vivement d'aller voir ce film, ainsi que le *Journal d'un Curé de campagne*, car il s'agit de deux œuvres très différentes, mais qui représentent deux orientations possibles d'un cinéma inspiré par le christianisme. Nous serions reconnaissant à ceux qui voudraient bien nous écrire, brièvement, leur opinion sur ces deux films et sur l'intérêt que présente à leur avis, pour l'avenir, chacune de ces deux tendances.

J.-P. CHARTIER.

DOCUMENT

RAPPORT DE L'A.C.J.F. 1950

DEVENIR MEMBRES ACTIFS DE LA SOCIÉTÉ DES HOMMES

NOUS SOMMES ENGAGÉS DANS LA SOCIÉTÉ DES HOMMES, NOUS SOMMES CHRÉTIENS

Le chrétien a un rôle à jouer dans la vie de l'Église. Quelle doit être notre participation à la vie proprement ecclésiale[1] ? Nous devons en outre être engagés en chrétiens dans la vie temporelle. Ce que doit être cet engagement, quelles en sont les modalités, tel est l'objet du présent rapport. Comment allons-nous devenir membres actifs de la société des hommes ? Telle est la question à laquelle nous tentons de répondre.

Quatre remarques préliminaires s'imposent :

1° Engagés dans la société des hommes, que nous le voulions ou non, nous le sommes. Il est clair que ce n'est pas parce que nous sommes chrétiens que nous sommes ouvriers, paysans, bourgeois, étudiants ou ma-

1. Nous ne sommes pas sans savoir que le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Nous savons distinguer l'action d'un chrétien de celle d'un anarchiste. Nous pensons cependant que si l'activité temporelle n'est pas le tout de l'activité du chrétien, si elle n'en est pas le but ultime, elle fait cependant partie intégrante de notre rôle de disciples du Christ. L'objet de ce rapport n'est pas d'étudier le lien et la différence entre la cité terrestre et la cité de Dieu. Contentons-nous de noter qu'un chrétien n'a pas le droit de se désintéresser de la première.

rins. Pas davantage il n'est nécessaire d'être chrétien pour être actif dans son milieu de vie. Bien des hommes autour de nous, qui ne sont pas rattachés à l'Église, ont une activité politique ou syndicale aussi intense que celle des chrétiens et sont peut-être, sans le savoir, animés d'une charité qui est l'authentique charité du Christ. Mais, connaissant d'une manière explicite les exigences d'un christianisme vrai, nous avons de plus fortes raisons de participer activement à la vie de notre milieu. L'exigence morale est pour nous renforcée d'une exigence proprement religieuse qui l'assume et la dépasse. Nombreux sont parmi nous ceux qui doivent aux Mouvements d'A.C.J.F. un sens plus aigu du devoir de présence au monde : des étudiants n'auraient jamais milité dans les institutions étudiantes si la J.E.C. ne les y avait poussés; des ouvriers ne se seraient jamais syndiqués si la J.O.C. ne leur en avait montré la nécessité.

2° Nous savons que le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Nous pensons cependant que si l'action temporelle n'est pas le tout de l'activité d'un chrétien, elle en fait du moins partie intégrante. L'objet de ce rapport n'est pas d'étudier le lien et la distinction de la cité terrestre et du Royaume de Dieu. Nous nous contentons de noter qu'un chrétien n'a pas le droit de se désintéresser de celle-là.

3° Notre appartenance à l'Église du Christ prédétermine déjà d'une certaine façon et dans une certaine mesure les solutions d'ordre temporel que notre devoir est d'élaborer. Lorsque nous sommes aux prises avec un problème de vie, nous ne pouvons savoir avant examen sérieux et précis quelle solution doit lui être apportée. Nous savons cependant, avant toute étude des données techniques, que n'importe quelle solution ne sera pas acceptable par nous. Le gouvernement de l'Allemagne de l'Est a résolu d'une certaine façon le problème du chômage : il oblige les chômeurs à entrer dans la *Volkspolizei* ou à travailler dans des conditions inhumaines

dans les mines d'uranium. Que de telles dispositions soient techniquement valables, c'est possible; pour des chrétiens, elles sont à priori inacceptables, parce qu'elles ne sont conformes ni à la justice ni à la charité. Il n'est pour nous aucun problème qui relève de la technique politique pure ou de la technique économique pure. Dès que l'homme est en jeu, nous savons d'avance que les solutions que nous aurons à proposer devront être de justice et de charité.

4° Il n'en reste pas moins que toute solution, pour être valable, suppose un examen sérieux des données techniques du problème. La charité, pour être efficace, doit savoir se faire technicienne. Pour résoudre le problème du chômage, il ne suffit pas de vouloir la justice et la charité; il faut connaître la situation économique du pays. Il ne suffit pas d'exiger l'égalité de tous devant l'enseignement, il faut tenir compte de toutes les difficultés qu'aura à surmonter le législateur qui voudra la réaliser effectivement. Il est évident que, pour guérir un malade, il ne suffit pas de faire preuve de dévouement; il faut être compétent.

Ces brèves remarques peuvent paraître superflues; elles étaient nécessaires pour rendre manifeste le lien entre le présent rapport et celui d'hier qui avait pour objet notre appartenance à l'Église et notre fonction de laïcs dans la vie ecclésiale.

Cherchons donc comment, membres vivants de l'Église, nous allons devenir membres actifs de la société des hommes telle qu'elle est en ce début d'année 1951.

Ce rapport comprendra quatre parties :

1° Dans la première partie, nous nous demanderons de quels facteurs dépend la solution des problèmes de vie qu'ont à résoudre les jeunes de nos différents milieux, et quelles sont les répercussions de l'action menée par les militants de nos mouvements.

2° La deuxième partie a pour objet de montrer à quel genre de difficultés s'attaque notre action de militant et

pourquoi c'est précisément à de telles difficultés, et à elles seules, qu'elle peut s'attaquer.

3° Dans une troisième partie, nous ferons un rapide inventaire des grands événements actuels dont notre action de militants est amenée à tenir compte plus ou moins directement.

4° Enfin la quatrième partie indiquera comment nous pouvons, au sein de l'A.C.J.F., travailler concrètement à la solution des problèmes des jeunes. Cette partie sera plus spécialement une introduction aux travaux des commissions du Conseil fédéral.

I. Les facteurs dont dépend la solution de nos problèmes de jeunes

Quelles sont les répercussions de notre action de militants ?

On chuchote volontiers dans les couloirs de sacristie ou dans les salles de rédaction de certains journaux : l'A.C.J.F. fait de la politique, l'A.C.J.F. est une organisation para-politique. Et pour beaucoup, certes, cette affirmation n'est pas un éloge. Ceux-ci nous accuseraient volontiers de faillir à notre mission de mouvement d'Église et de gouverner les jeunes vers les horreurs des combines parlementaires. D'autres, au contraire, moins nombreux, il faut le reconnaître, nous accusent d'inefficacité parce que, disent-ils, nous refusons à nous faire les défenseurs de solutions techniques précises. Pour les uns, l'A.C.J.F. fait de la politique et a tort d'en faire; pour les autres, elle n'en fait pas et a également tort de n'en pas faire. Il faut croire que le sens de certains mots est encore flottant et que l'on ne parle pas de la même chose lorsqu'on dit que l'A.C.J.F. fait (ou ne fait pas) de la politique. Essayons donc, plutôt que de travailler à une réforme du dictionnaire, de voir à quelles sortes de problèmes se heurtent les jeunes de nos différents milieux et jusqu'où va notre action de militants.

Les facteurs politiques.

On nous permettra pour le moment d'appeler problèmes de jeunes, non pas des problèmes artificiels créés ou choisis par quelque éducateur ingénieux et facile à résoudre pour un garçon ou une fille de notre âge, comme un problème de robinet pour un élève de l'école primaire, mais les difficultés réelles que nous rencontrons dans notre vie réelle. Lorsqu'un jeune de vingt ans quitte sa famille pendant dix-huit mois et cesse pendant ce temps de gagner sa vie, il y a pour lui problème. Tout ce qui constitue concrètement dans la vie des jeunes une difficulté et les invite à élaborer une attitude ou une solution personnelle, c'est cela que nous appelons « problème de jeunes ».

Ce que je me propose de montrer ici, c'est qu'il n'est pas un problème de jeunes de quelque importance dont la solution ne doive faire appel à des mesures politiques ou économiques, d'ordre national ou international, en même temps qu'à une action plus modeste à l'échelon de la vie de tous les jours.

Voici par exemple le problème de l'apprentissage. Est-ce là, oui ou non, une difficulté réelle dans la vie des jeunes ouvriers ? Il leur suffit de vivre pour s'y heurter. Point n'est besoin pour l'apercevoir que le secrétariat général de la J.O.C. l'inscrive dans son programme d'année. Essayons donc de voir ce qu'implique la solution au problème de l'apprentissage.

Elle dépend d'abord d'une organisation effective de l'orientation professionnelle. Or celle-ci ne peut se réaliser que dans les cadres d'une réforme de l'enseignement. Nous voici déjà arrivés, dès nos premiers pas, pour résoudre la difficulté rencontrée par un garçon de quinze ans à un problème dont l'ampleur fait reculer les ministères de l'Éducation nationale successifs, celui de la réforme de l'enseignement. Notons en passant que nous rejoi-

gnons ici une des préoccupations majeures des Mouvements étudiants, fondée elle aussi sur les difficultés rencontrées par des jeunes : les élèves des lycées et collèges, les étudiants des universités. Les problèmes des différents milieux, nous le constatons déjà, sont étroitement liés; il n'y a pas de solution véritable à l'échelle d'un seul milieu. Ce n'est pas tout, car si la solution du problème de l'apprentissage et plus généralement la réforme de l'enseignement dépendaient du seul ministère de l'Éducation nationale, le nombre des rouages à mettre en jeu serait relativement petit.

En réalité, la réforme de l'enseignement pose un problème de budget. Il faut deux cent cinquante milliards pour la réaliser. Or le budget de l'État doit supporter le fardeau du réarmement, soit huit cents milliards. Le réarmement est lui-même une conséquence de la situation internationale. On peut donc conclure que, dans une certaine mesure, la solution du problème de l'apprentissage, difficulté concrète dans la vie du garçon de quatorze ans, dépend de l'issue du conflit coréen. D'un problème de vie, en apparence limité, on est arrivé logiquement à envisager la rivalité des deux blocs U.R.S.S. et U.S.A.

Le fil que nous venons de suivre du problème de l'apprentissage à la politique internationale paraîtra peut-être bien ténu. Il n'est pas le seul. Car la solution au problème de l'apprentissage dépend de l'existence de débouchés suffisants. A quoi bon former des ouvriers si l'on n'a pas de quoi les employer ? C'est dire que le problème de l'apprentissage est intimement lié au problème du plein emploi, lequel exige la prévision à longue échéance de la production industrielle et agricole. Or la prévision à longue échéance de la production industrielle dépasse le cadre local, elle dépasse même le cadre national. C'est ce que montrent bien les discussions qui ont eu lieu autour du plan Schuman. Or ces discussions ont été rendues particulièrement difficiles par suite des réti-

cences de l'Angleterre, lesquelles étaient fondées sur des considérations de politique internationale. Nouveau lien entre le problème de l'apprentissage et la politique internationale. On pourrait *peut-être* en trouver d'autres.

De cela que conclure? On conclura que presque tous les problèmes de jeunes, je veux dire les difficultés concrètes que nous rencontrons dans notre vie et qui exigent de notre part une prise d'attitude ou de position, font intervenir, pour être résolus, des facteurs politiques, économiques et culturels de tous ordres. Il ne s'agit pas de croire que la solution du problème de l'apprentissage soit immédiatement résolue. Mais il faut dire que la solution du problème de l'apprentissage dépend dans une certaine mesure de la bonne volonté de tel ou tel patron, dans une certaine mesure des discussions autour de la réforme de l'enseignement, dans une certaine mesure des débats de Lake Success sur la Corée. Presque tous nos problèmes de jeunes sont du même genre : leur solution dépend de facteurs politiques, économiques et culturels à divers échelons.

Réciproquement, toute action menée par des jeunes en vue de résoudre leurs problèmes a-t-elle des répercussions aussi lointaines? Le simple bon sens suffit à indiquer qu'il en est bien ainsi. Si la solution du problème de l'apprentissage dépend de la réforme de l'enseignement, de l'équilibre budgétaire et de la guerre de Corée, il est évident que quiconque tentera d'agir dans la question de l'apprentissage mènera une action qui, ou bien sera inefficace, ou bien, si elle est efficace, aura des répercussions sur les plans national et international. Mais comme il est bien difficile de voir quelle est la répercussion sur le conflit coréen d'une campagne jociste pour une meilleure organisation de l'apprentissage, allons à des faits plus immédiatement parlants.

Considérons la forme d'éducation donnée par nos Mouvements d'A.C.J.F. C'est une éducation par la responsabilité. Les jeunes des différents milieux sont appe-

lés à élaborer eux-mêmes la solution de leurs problèmes et à prendre librement position dans tous les domaines où ils sont intéressés. On n'obéit pas à un ordre parce que c'est un ordre mais parce qu'on en a reconnu le bien fondé. On peut ne voir dans une telle éducation qu'une méthode plus efficace que les autres, mais si on la prend au sérieux on s'apercevra qu'elle marque dans un certain sens notre attitude pour demain.

On ne peut pas être militant d'A.C.J.F. et accepter un régime politique fondé sur l'autorité dictatoriale, l'obéissance aveugle, la mystique du chef. Si demain quelque fascisme, quelque nazisme ou quelque franquisme tentait de s'instaurer en France, les militants de nos Mouvements et les anciens qui ont gardé les mêmes principes ne seraient certainement pas parmi ses adeptes. Ce n'est pas par hasard que l'A.C.J.F. n'a pu faire bon ménage avec le régime de Vichy. Il est indéniable que l'action menée au sein de l'A.C.J.F. n'est pas sans répercussions sur notre attitude envers tel ou tel régime. Elle a donc des répercussions au delà de son objet immédiat.

Les problèmes propres aux différents milieux.

Passons ensuite à la structure même de l'A.C.J.F. On sait qu'elle a évolué. Jusqu'à la naissance des Mouvements spécialisés, le milieu bourgeois jouait dans l'A.C.J.F. un rôle de direction. Il se donnait pour tâche d'éduquer les masses populaires en se « penchant » vers elles sans cesser d'occuper une position supérieure. La spécialisation vit apparaître une A.C.J.F. dirigée par les élites des différents milieux sur un pied d'égalité. Mais à l'intérieur des Mouvements, le point de vue étroit du milieu tendait à être exclusif. La J.O.C. élaborait des solutions en fonction des aspirations et des intérêts du milieu ouvrier, la J.A.C. s'orientait surtout

vers le milieu paysan, la J.I.C. tenait essentiellement compte des problèmes du milieu bourgeois. Ce n'est qu'après la Libération que l'A.C.J.F. a atteint un troisième stade auquel elle essaye de s'établir solidement depuis les décisions du Conseil fédéral de l'année dernière : ce n'est plus la considération des milieux qui domine, mais celle des fonctions. L'A.C.J.F. a opté délibérément et mis au premier plan de ses préoccupations les problèmes des masses ouvrières et rurales parce que la considération de l'ensemble de la société (et non plus seulement des milieux séparés) a montré que c'est de ces problèmes que la solution est la plus urgente. La figure de l'A.C.J.F. a donc changé et le rôle des différents milieux, suivant que l'on se trouve au premier, au second ou au troisième stade, a une importance et une nature différente.

Or la structure de nos Mouvements influe sur la structure de la société que nous élaborons. Aux chrétiens sociaux qui cherchaient à améliorer la condition prolétarienne sans ôter à la bourgeoisie le monopole des postes de direction ont succédé des citoyens et des hommes d'État qui ont voulu fonder la société sur la collaboration des dirigeants de syndicats ouvriers, paysans et patronaux.

La société à laquelle nous travaillons actuellement doit être au contraire l'œuvre d'hommes de tous les milieux, mais ayant tous égard au bien public dans son ensemble. Il y a donc bien là l'exemple d'une action de Mouvement ayant des répercussions sur la vie politique et sociale. On pourrait en trouver d'autres. Lorsque la J.O.C. menait campagne pour la quatrième semaine de congés payés, nul n'ignorait qu'une réforme de ce genre aurait fatalement des répercussions sur la vie économique du pays.

Concluons donc que ni les problèmes que nous rencontrons, ni l'action que nous menons ne sont limités à la sphère de la jeunesse. Si l'on entend par problème de

jeunes un problème qui, comme nous l'avons défini plus haut se pose concrètement dans notre vie de jeunes, et par action de jeunes, une action qui est à la mesure de nos possibilités, on peut dire qu'il y a des problèmes de jeunes et une action de jeunes. Mais si l'on imaginait des problèmes qui pourraient se résoudre sans faire intervenir des facteurs économiques et politiques, alors il faudrait dire que les soi-disant problèmes de jeunes sont un mythe et n'ont jamais existé.

La solution des problèmes concrets de notre vie de jeunes dépend de toute la conjoncture actuelle et l'action menée par nous pour les résoudre a, elle aussi, des répercussions lointaines. C'est pourtant à ces problèmes que s'attaque l'A.C.J.F. Si c'est cela faire de la politique, alors, oui, nous faisons de la politique, mais faisons tout de suite remarquer que ce n'est pas une politique de partis : on peut lutter pour une réforme de l'enseignement sans s'inféoder à tel ou tel parti. C'est là sans doute ce que nous reprochent ceux qui croient que nous sommes inefficaces parce que, disent-ils, nous ne faisons pas assez de politique. Ceux-là aussi ont tort. Nous nous donnons simplement pour tâche de travailler à la solution des problèmes des jeunes de nos différents milieux en les envisageant sous toutes leurs dimensions et avec toutes leurs incidences.

Évidemment, l'essentiel de notre action portera toujours sur le plan immédiat de notre vie de jeunes. Les jacistes continueront à organiser des fêtes de la terre pour souder la communauté du village, les jecistes à animer des équipes de travail pour permettre d'acquérir une vraie culture. Nous savons que cette action de base a une efficacité irremplaçable. Quelles que soient les réformes qui sont votées par le Parlement, elle ne se réalisent effectivement que si les hommes qui en sont les bénéficiaires sont préparés à les utiliser. Tout l'effort de mutualité agricole et de coopératives rurales risque de tourner court, faute d'une adhésion constructive des

masses rurales, laquelle ne peut être obtenue que par le travail de militants de base. C'est bien à ce stade que travaillent surtout nos Mouvements. Ce travail n'est pas seulement la préfiguration d'une action politique future. Il sera toujours nécessaire, et dès maintenant il a une répercussion *directe* sur la vie générale du pays. L'important est que nous le menions en tenant compte de toutes ses dimensions.

Nous acceptons volontiers que l'on dise que nous faisons de la politique, si l'on entend par là que nous travaillons au bien commun.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi l'A.C.J.F., mouvement d'action catholique et mouvement éducatif, s'attaque-t-elle à des problèmes qui l'obligent à considérer des dimensions économiques et politiques, nationales et internationales ? C'est à cette question que voudrait répondre la deuxième partie.

II. L'action de l'A.C.J.F. doit viser toutes les dimensions des problèmes de la vie des jeunes

L'A.C.J.F. étant essentiellement mouvement éducatif, il n'est pas immédiatement évident que son action doive partir de la considération de tous les problèmes de vie des jeunes, quels qu'ils soient. Cette méthode se justifie par l'âge auquel l'A.C.J.F. s'adresse. Elle ne serait pas valable pour des enfants. Lorsqu'on veut apprendre à un enfant le latin ou la physique, on ne lui donne pas à traduire un texte de Cicéron ni à construire un avion à réaction. Mais on lui apprend sur des phrases artificiellement construites ou sur des machines de laboratoire très simples à appliquer les règles qu'il connaît. Ni ces phrases ne sont à proprement parler du latin, ni ces machines des machines industrielles. Mais il est normal qu'on agisse de la sorte, car devant un texte de Cicéron

ou un avion à réaction l'enfant serait dérouté, et le profit serait nul.

Pourtant l'enfant a, lui aussi, de vrais problèmes qu'il doit personnellement résoudre et dont dépend toute sa vie.

La psychologie moderne a par exemple mis en lumière toute l'importance de la sexualité infantile. Depuis la première enfance jusqu'au début de l'adolescence, l'enfant doit résoudre lui-même toute une série de conflits pour devenir un homme équilibré et adapté à la vie sociale. Certes l'éducation qu'il reçoit et l'atmosphère familiale dans laquelle il vit contribue puissamment à le conduire à une issue favorable ou au contraire à laisser subsister des difficultés psychologiques dont il souffrira plus tard. Mais ce n'est pas l'adulte qui résout les conflits à sa place, c'est bien l'enfant. Toute sa personnalité y est engagée. Ces conflits sont ses vrais problèmes, plus graves et plus importants sans doute que plus tard le choix d'un métier ou l'engagement familial.

Cependant en même temps que se résolvent en lui ces problèmes, à quoi pense l'enfant ? Il joue au train ou à la poupée, il fait des problèmes, des dictées et des versions latines. L'éducateur ne lui propose pas autre chose que des jouets, des promenades, et des exercices scolaires. C'est dire que toute l'éducation d'un enfant et toutes ses préoccupations conscientes ont pour objets immédiats des difficultés artificielles, un problème d'arithmétique ou un grand jeu, et laisse de côté délibérément les vrais problèmes : la série des conflits de la sexualité infantile, les divers stades du détachement vis-à-vis des parents.

Or cette méthode est la seule valable à l'âge de l'enfance. Jusqu'à l'âge de onze ou douze ans, c'est-à-dire jusqu'au début de la puberté, on ne peut pas faire prendre conscience à un enfant de ces vrais problèmes. Si l'on essayait, on échouerait. A cet âge-là, les vrais problèmes ne peuvent se résoudre que dans l'inconscient.

La preuve ? Les conflits de la sexualité infantile sont tellement restés dans l'inconscient et sont si bien oubliés par les adultes, que l'on rencontre encore beaucoup d'éducateurs vénérables qui, malgré près d'un demi-siècle de psychanalyse, pensent encore que le complexe d'Œdipe est une invention de philosophes extravagants et que la sexualité infantile est une imagination de cerveaux obsédés.

Donc, s'il est établi que les vrais problèmes de l'enfant se résolvent dans l'inconscient, il est bon que l'éducation jusqu'à l'âge de onze ou douze ans soit fondée sur des problèmes « artificiels »[2]. La méthode de l'A.C.J.F. qui consiste à inviter le jeune à prendre conscience de ses problèmes de vie, et à travailler consciemment à les résoudre, ne serait pas valable à cet âge.

Mais l'A.C.J.F. s'adresse à des jeunes de quinze à vingt-cinq ans, c'est-à-dire à des jeunes qui ne sont plus des enfants sans être encore des adultes accomplis.

Les adolescents peuvent regarder les problèmes en face.

A partir de la puberté le jeune a la possibilité de regarder ces problèmes en face. Cette idée n'est pas un

2. Lorsque nous parlons de problèmes artificiels, nous n'entendons pas évidemment des problèmes qui n'auraient aucun lien avec la vie ou que l'éducateur choisirait d'une manière arbitraire. Nous voulons parler de problèmes qui ont avec les véritables conflits de l'âme enfantine un rapport *symbolique*. Ainsi les jeux que l'on propose à l'enfant ou qu'il imagine lui-même sont évidemment « imaginaires », mais ils expriment un besoin réel qu'il appartient aux psychologues de déceler. Ils n'expriment pas « en clair » le conflit avec lequel l'enfant est aux prises (conflit d'ordre sexuel, par exemple, ou bien conflit d'adaptation à la réalité), mais ils l'expriment sous un déguisement. Il appartient à l'éducateur de découvrir le bon déguisement ou la bonne traduction. Le jeu est artificiel parce qu'il comporte ce déguisement ou cette traduction. Il ne sera pas arbitraire s'il comporte le déguisement et la traduction qui conviennent.

postulat gratuit. Elle est vérifiée par toutes les observations de la psychologie. Certes nous n'ignorons pas qu'après quatorze ans l'adolescent garde encore longtemps des restes de mentalités enfantine et qu'il y a loin de lui à l'adulte. Nous savons également que son sens social ne se développe que très lentement, bref nous savons qu'il y a loin du gosse de quatorze ans au jeune homme de vingt-cinq ans.

Il n'en reste pas moins, et c'est là l'essentiel, que, dès sorti de l'enfance, le jeune prend une orientation nouvelle qui l'amène à regarder la difficulté en face. Qu'il y voie très mal au début, je le veux bien, mais il regarde dans la bonne direction et il y voit de mieux en mieux. Il y a une sexualité infantile, mais il n'y a pas pour l'enfant de problème sexuel, surtout pas de problème moral relatif à la sexualité; pour l'adolescent au contraire il y a un problème sexuel. Plus généralement, l'enfant ne sait pas réfléchir, se regarder vivre; au contraire, l'adolescent réfléchit perpétuellement, il se voit vivre, et la preuve c'est qu'il éprouve le besoin de se raconter et de se décrire.

Mais il faut aller plus loin. Non seulement l'adolescent, à la différence de l'enfant, *peut* voir les problèmes en face, mais encore il *doit* les voir en face. Alors qu'il est normal que l'enfant résolve ses difficultés dans l'inconscient, il serait anormal que l'adolescent résolve les siennes sans les voir. Cela pourrait facilement dans certains cas devenir pathologique. Mais plus généralement, une éducation qui n'amènerait pas l'adolescent à voir ses vraies difficultés et à les résoudre irait contre le but qu'elle poursuit.

En effet, l'éducation ne consiste ni à emmagasiner dans le cerveau des connaissances nombreuses et variées, ni à y monter des réflexes orientés vers le bien. Elle consiste à rendre le jeune de plus en plus apte à élaborer une solution personnelle à tous ses problèmes de vie et à travailler librement à la réaliser. L'éducation doit être

l'apprentissage de la liberté. La voie que chacun de nous suivra dans la vie est originale. Elle correspond à un appel particulier de Dieu. Les règles de la morale ne sont que des auxiliaires extérieurs. C'est à chacun de nous qu'il appartient d'écouter dans le secret de son âme ce que Dieu lui demande. La première condition d'une bonne réception de cet appel est que nous apprenions à y voir clair et à poser des actes libres. C'est pourquoi l'adolescent doit apprendre à regarder ses problèmes en face. Aussi la pédagogie de l'A.C.J.F. est-elle fondée sur la considération des vrais problèmes de vie.

Avec ces principes beaucoup seraient d'accord qui cependant se sentent encore gênés par la multiplicité des questions auxquelles touchent les publications de l'A.C.J.F. Ils acceptent facilement que les jeunes de nos Mouvements regardent en face de vrais problèmes de vie comme l'orientation professionnelle ou la préparation au mariage. Mais pourquoi, ajoutent-ils, ne pas se borner à l'aspect personnel de ces problèmes et ne pas arrêter la recherche ou l'action dès que l'on s'avance sur un terrain politique ou économique? Pourquoi ne se contente-t-on pas d'aider matériellement et spirituellement les jeunes qui partent pour la caserne au lieu de les faire s'élever jusqu'au problème du réarmement?

Ce dont ne s'aperçoivent pas ces sages et ces prudents c'est que limiter arbitrairement l'étendue de la réflexion d'un jeune à partir d'un problème de vie revient au même que de créer un problème artificiel. Inviter un jeune à se préparer au mariage et lui interdire de penser à la crise du logement et aux difficultés de l'installation n'a guère plus de valeur que de lui poser un problème de morale abstraite. S'occuper du problème du loisir en essayant d'oublier qu'une excursion en haute montagne suppose du temps libre, un équipement et un billet de chemin de fer, c'est-à-dire la solution de problèmes sociaux, n'a guère plus de valeur qu'un jeu de Peaux-

Rouges dans la banlieue de Paris. Aider le jeune soldat et lui interdire de se demander pourquoi il fait dix-huit mois, c'est le traiter en enfant et non en homme libre.

En un mot, quand on accepte de fonder la pédagogie d'un Mouvement sur la considération de vrais problèmes, il faut aller jusqu'au bout. A partir du moment où l'on demande au jeune d'ouvrir les yeux, on n'a plus le droit de lui voiler une partie de la réalité. D'ailleurs si l'on essayait de fonder l'éducation des jeunes de quinze à vingt-cinq ans sur des problèmes tronqués et artificiels, on perdrait son temps. Car ses vrais problèmes de vie, le jeune les résout toujours, bien ou mal, avec le Mouvement ou sans le Mouvement mais de toute manière il les résout. Il fut un temps où le problème sexuel était tabou : on n'en parlait pas, l'éducation sexuelle n'existait pas. Cela n'empêchait pas les jeunes d'adopter une attitude dans ce domaine et cette attitude était en général plus mauvaise que depuis qu'on a consenti à toucher à la question défendue. De même le jeune qui ne peut pas partir en montagne parce qu'il n'a pas d'argent ne se contentera pas d'une belle méditation sur la beauté des cimes neigeuses. Il écoutera la propagande de tel ou tel parti et travaillera à sa manière à la solution du problème économique.

Quant aux cercles d'études du Mouvement, ils lui paraîtront, à juste titre, vides et creux. Trop d'éducateurs ont tendance à croire qu'il leur appartient de façonner à leur gré les préoccupations des jeunes, que les jeunes ne se poseront que les problèmes qu'on voudra bien leur poser. Il n'appartient pas à l'éducateur ou au mouvement de choisir les problèmes à poser au jeune, mais seulement de l'aider à bien poser et à bien résoudre les problèmes qui se posent naturellement à lui. C'est pourquoi la méthode de l'A.C.J.F., qui consiste à considérer les problèmes de vie des jeunes sous toutes leurs incidences, est seule valable pour l'âge auquel elle s'adresse.

Seulement cette méthode ne porte tous ses fruits que

dans un Mouvement. Cela pour des raisons à la fois psychologiques et historiques.

L'A.C.J.F. doit aider les jeunes à connaître leurs problèmes.

L'adolescent, avons-nous dit, est en mesure de regarder en face ses problèmes de vie sous toutes leurs dimensions. Qu'il soit en mesure de le faire ne signifie pas qu'il le fasse toujours. L'expérience des aumôniers et des dirigeants d'A.C.J.F. enseigne que la difficulté la plus grave que nous rencontrons en beaucoup d'endroits est l'apathie générale des jeunes, leur apparent manque d'intérêt pour les questions économiques et politiques aussi bien que pour la vie même de leur milieu. Il est difficile de conclure de ce manque d'intérêt à la vanité de toute tentative pour le surmonter, et parfois on ne s'en fait par faute. « Cela ne les intéresse pas, c'est totalement étranger à leurs préoccupations », dira un aumônier ou un dirigeant en parlant des jeunes de sa section. C'est là une solution de facilité et une lâcheté. Car si l'enfant ne *peut* pas voir ses vrais problèmes de vie, l'adolescent, lui, ne *sait* pas les voir. Il est bien naturel qu'un garçon de quinze à dix-huit ans ne soit pas familiarisé avec tous les problèmes psychologiques, culturels, économiques et sociaux qu'il rencontre dans sa vie quotidienne. Il est même naturel qu'il soit un peu effrayé et qu'il soit tenté de détourner les yeux.

D'ailleurs l'adolescent n'est pas le seul à pratiquer parfois la politique de l'autruche. Combien d'adultes refuseront toute leur vie de regarder en face le problème social ? Combien d'autres, encore plus nombreux, seront malheureux toute leur vie pour n'avoir pas su regarder en face telle difficulté de leur vie personnelle ou familiale ? Est-ce une raison pour favoriser cet aveuglement ?

Nous n'avons pas le droit de spéculer sur la paresse des jeunes. Nous devons, au contraire, leur apprendre à voir.

Il y a à peine huit jours, dans son message de Noël, S. S. Pie XII déplorait d'avoir à constater, « dans de nombreux pays... un manque de participation des jeunes générations à la vie publique ». Ce désintéressement des jeunes à l'égard de la vie de la cité ne vient-il pas souvent de ce que l'éducation qui leur est donnée fait tout pour les en tenir éloignés ? Le rôle de nos Mouvements est au contraire de les y intégrer en les mettant à même de voir tous les facteurs de leurs problèmes de vie et de mener une action en vue de les résoudre.

Le jeune n'est pas toujours apte par lui-même à mesurer toutes les incidences d'un problème. Mais si on l'aide, si on l'informe, il arrivera peu à peu à se faire une opinion personnelle. C'est pourquoi une des premières tâches de nos Mouvements et de fournir aux jeunes une information adaptée à leurs capacités, suffisamment simple pour leur être accessible, suffisamment profonde pour dépasser le verbiage des journaux ou des actualités cinématographiques.

Tel est le but que se proposent, entre autres, les fiches d'information de l'A.C.J.F. La première étudie le problème du réarmement. La seconde essaie de montrer d'une manière accessible à tous ce qu'est un budget national. Nous ne prétendons pas là ni faire un cours d'histoire contemporaine, ni préparer pour le compte d'un parti les prochaines élections, mais seulement mettre les jeunes à même de comprendre totalement leurs problèmes de vie.

La prise de conscience doit être accompagnée d'un engagement effectif.

Mais ce qui fait l'originalité éducative de nos Mouvements, c'est que cette information ne se comprend qu'in-

tégrée à une action précise. Informer les jeunes, n'importe quel journal ou n'importe quelle revue peut tenter de le faire. Mais pour que des jeunes acquièrent sur leurs problèmes de vie non seulement des idées mais une position et une conduite personnelle, il faut qu'ils y soient consciemment et volontairement engagés.

L'éducation ne consiste pas à présenter au jeune les diverses solutions possibles et à lui demander d'opter pour l'une ou l'autre avant tout engagement comme on le fait dans les classes de philosophie de l'enseignement secondaire. Elle consiste à demander au jeune de travailler à l'aboutissement d'une solution et, en même temps qu'il y travaille, à en juger le bien-fondé, quitte à faire machine arrière s'il s'aperçoit qu'il s'est trompé.

Être libre ce n'est pas se trouver dans une situation d'indifférence devant une multitude de solutions. Ou plutôt ce n'est là que le plus bas degré de la liberté. La vraie liberté consiste à être engagé dans une action précise, à réfléchir perpétuellement sur cette action et à l'assumer. Or l'éducation est l'apprentissage de la liberté. Il devient clair maintenant que cette éducation ne peut se donner que dans un Mouvement. Seul le Mouvement est éducatif parce que seul il peut fournir aux jeunes les deux facteurs d'une prise de position personnelle sur leurs problèmes de vie : une action efficace et une information adaptée.

Enfin cette action ne peut être efficace que dans un mouvement organisé sur le plan national.

L'action, pour être éducative, doit en effet être efficace. Pas plus qu'on n'a le droit de leurrer les jeunes en leur laissant ignorer un quelconque des facteurs dont dépend la solution de leurs problèmes de vie, pas plus on n'a le droit de leur faire mener une action qui serait un pur exercice. Pour qu'une action soit éducative, il faut qu'elle vise une efficacité pratique. Pour que l'action en vue d'une réforme de l'enseignement soit éducative, il faut qu'elle mette en œuvre tous les moyens qui sont à

notre disposition pour agir dans ce sens. Or actuellement presque tous les problèmes se posent à l'échelle nationale ou internationale. La réforme de l'enseignement n'entrera pas en jeu dans tel lycée ou dans telle université mais partout à la fois. La quatrième semaine de congés payés intéresse le ministère du Travail et pas seulement tel ou tel patron. En un mot pour qu'une action soit efficace il faut qu'elle soit menée en même temps sur l'ensemble du pays. C'est pourquoi elle ne peut être menée qu'à l'intérieur d'un mouvement national.

On pourrait en désespoir de cause reprocher à l'A.C.J.F. d'unir à des préoccupations proprement spirituelles le souci de donner aux jeunes une éducation civique complète. Certains voudraient que l'A.C.J.F., mouvement d'action catholique, laissât délibérément à d'autres mouvements, temporels ou politiques, le soin de donner aux jeunes cette formation civique et se contentât de leur donner une formation spirituelle solide, orientée certes vers l'action, mais se refusant à l'organiser. D'autres, au contraire, prenant leur parti de ce qu'est l'A.C.J.F. souhaitent la formation d'un autre mouvement d'Église qui se bornerait, lui, à donner la formation spirituelle et aurait l'avantage, puisqu'il refuserait de prendre des positions temporelles, de pouvoir grouper tous les jeunes catholiques sans distincion d'option sociale.

En réalité, croire que l'on peut donner à des jeunes une formation spirituelle vivante qui serait dégagée des problèmes temporels est une illusion. La découverte de Dieu se fait à notre âge aussi bien dans les difficultés de la vie de tous les jours que dans les cours d'instruction religieuse. Imaginer que l'on puisse faire prendre conscience à un jeune de la charité qui doit unir tous les hommes sans lui demander de travailler dans une voie déterminée à la libération des classes défavorisées, c'est s'exposer à réduire la vie spirituelle du jeune à un pur sentimentalisme religieux.

Ainsi, une éducation religieuse et humaine suppose que les militants de nos mouvements soient à même d'élaborer à la lumière de l'Évangile une solution concrète à tous leurs problèmes de vie. Cela ils ne le peuvent qu'à l'intérieur de mouvements qui : 1° leur fournissent une information adaptée et les moyens de mener une action efficace; 2° dont l'action soit organisée sur l'ensemble du pays et sur l'ensemble de la jeunesse; 3° qui s'attachent à donner une formation spirituelle à partir de la vie et de ses difficultés quotidiennes.

Résumons brièvement l'ensemble des conclusions auxquelles nous ont conduits les deux premières parties de ce rapport.

La solution de nos problèmes de jeunes dépend de facteurs de tous ordres depuis une humble action de base jusqu'à la politique internationale; réciproquement, l'action que nous menons à l'A.C.J.F. en vue de résoudre nos problèmes de jeunes a des répercussions sur la vie politique et sociale du pays. C'était là l'objet de la première partie de ce rapport qui tendait à dissiper l'équivoque régnant sur le mot « politique » appliqué à l'action de l'A.C.J.F.

La deuxième partie a tenté de justifier l'adoption par l'A.C.J.F. d'une action d'aussi vaste envergure. Nous l'avons fait uniquement en vertu des nécessités d'une éducation chrétienne totale en montrant d'abord que, si la méthode que nous préconisons n'est pas adaptée à l'âge enfant, elle est la seule valable pour l'âge auquel s'adressent nos mouvements, c'est-à-dire de quinze à vingt-cinq ans[3]. Cette éducation qui consiste, pour cha-

3. Il n'a pas été parlé dans ce rapport de l'âge de onze à quinze ans intermédiaire entre l'enfance et l'âge des mouvements spécialisés. Or certains de nos mouvements possèdent une branche destinée à cet âge : Apprentis de France pour la J.O.C.; « Cadets » de la J.E.C. C'est que, dès la puberté commencée, le garçon n'est plus un enfant et n'a rien à gagner à subir une éducation semblable à celle qu'il a reçue jusqu'alors. On doit lui proposer une vie

que militant, à envisager en face, d'un point de vue chrétien, tous ses problèmes de vie et à agir en vue d'une solution qu'il aura élaborée personnellement, ne peut être réalisée qu'à l'intérieur d'un mouvement national. Ainsi se trouve, nous semble-t-il, justifié notre droit et notre devoir de ne négliger aucun aspect de nos problèmes de vie et de mettre en œuvre tous les moyens pour les résoudre.

C'est pourquoi nous allons nous placer maintenant très concrètement dans la situation du début de l'année 1951 et nous demander, d'une part, quels sont les grands problèmes actuels dont notre action va être fatalement amenée à tenir compte et quels sont les principaux problèmes des jeunes de nos différents milieux, d'autre part, comment chaque mouvement et l'A.C.J.F. dans son ensemble peuvent les résoudre. Ce sera l'objet des deux dernières parties de ce rapport.

III. La conjoncture de notre action

La menace de guerre.

De tous les aspects de la situation du monde actuel, le plus évident et le plus angoissant est la menace de guerre. L'opposition des deux blocs n'est plus désormais seulement économique et diplomatique. L'ensemble des nations occidentales en Corée et la France en Indochine sont engagés dans une guerre contre des peuples soutenus effectivement par une puissance nouvelle qui risque

analogue à celle de ses aînés de quinze à vingt-cinq ans, en faisant seulement les adaptations nécessaires. C'est pourquoi l'A.C.J.F. applique dès l'âge de onze ans, sa méthode d'éducation par la responsabilité. Peut-être même élaborerons-nous un jour des éléments d'éducation pour l'enfance, à la lumière de notre expérience des problèmes de jeunes. Mais cela ne pourra se faire qu'à partir d'un examen approfondi de toutes les données de la psychologie actuelle et en considérant le problème de l'enfance pour lui-même.

de devenir formidable, la Chine de Mao Tsé-Toung appuyée par l'Union Soviétique. L'accélération du réarmement devient la préoccupation essentielle des nations occidentales. La division du monde s'accentue tous les jours. Chacun se demande si la guerre est pour demain et cette préoccupation angoissante tend à mettre au second plan la volonté de progrès social.

La scission des deux blocs s'est poursuivie jusqu'au sein des classes laborieuses dont il eût semblé qu'elles devaient rester unies pour travailler à l'amélioration de leur sort. C'est ainsi qu'en 1947 le mouvement syndical français s'est trouvé divisé à la suite des grèves de novembre-décembre. La scission de la C.G.T. a eu pour effet une diminution considérable des effectifs syndicaux. Après la libération, le nombre des adhérents de la grande Centrale syndicale s'élevait à presque six millions. Actuellement la C.G.T. ne groupe guère que deux millions de syndiqués et la C.G.T.F.O. que trois cent mille; le nombre des adhérents de la C.F.T.C. reste voisin de un million.

La renaissance du libéralisme.

Nous sommes conduits ainsi à envisager le second aspect important de la situation actuelle qui est la renaissance du libéralisme. Le capitalisme avait subi une rude épreuve en 1945. Peu après la libération, l'Angleterre s'était donné un gouvernement travailliste, la France avait vu l'adoption de réformes comme la sécurité sociale et la nationalisation de certaines industries-clés.

Depuis trois ans au contraire, en même temps que l'on assiste à un affaiblissement du mouvement ouvrier, on voit la grosse bourgeoisie d'affaires occuper à nouveau une place prépondérante. Si la vie est de nouveau facile en France, elle l'est surtout pour ceux qui ont de l'argent, il en est de même à l'étranger. La liste des usines allemandes condamnées au démontage a peu à

peu diminué. A la faveur des nécessités du réarmement les grands trusts anglo-allemands et germano-américains de la Ruhr se sont reconstitués. Et au renouveau du libéralisme sur le plan économique correspond sur le plan politique une orientation de plus en plus marquée des gouvernements vers la droite.

Ces deux aspects de la situation du monde occidental en 1951 ne peuvent pas ne pas avoir de répercussions sur les problèmes de jeunes. Nous avons à en tenir compte dans notre action concrète pour lui donner ses dimensions et son efficacité.

Les jeunes et le service militaire.

Le service militaire, surtout le service militaire porté à dix-huit mois, pose au jeune soldat un problème et l'invite à adopter une attitude. Pendant un an et demi le jeune ne va rien gagner et, bien qu'il soit nourri et habillé à la caserne, nul ne saurait prétendre que les quinze francs par jour qu'il y touche suffisent à couvrir tous les autres frais. C'est pour certaines familles une charge très lourde que d'avoir à envoyer des colis à un soldat. La difficulté est encore plus grande pour les soldats mariés dont la femme doit gagner sa vie pendant le temps qu'ils passent à l'armée.

A ces difficultés s'ajoutent des problèmes d'un autre ordre que le jeune ne manquera pas et aura raison de poser. Il voudra savoir pourquoi il est à l'armée, ce qu'il est appelé à défendre et contre qui il est appelé à le défendre. Pour donner à ces questions une réponse valable il faut faire entrer en considération des données économiques et politiques; il faut comprendre le pourquoi du réarmement. Bref le soldat d'un pays libre a le droit et le devoir de savoir ce qu'il fait en partant pour l'armée. Selon qu'il aura de la question une vue intelligente ou qu'il n'en connaîtra que ce qu'en dit la propagande des partis il aura à la caserne une attitude d'homme

libre ou se laissera entraîner dans un sens ou dans un autre comme un troupeau. L'A.C.J.F. n'a jamais eu l'intention ni ici, ni dans la fiche sur le réarmement, de résoudre à la place des militants les problèmes qui se posent à eux pendant leur vie de caserne. Nous prétendons seulement que l'armée pose au jeune des problèmes graves, et qu'il lui faut pour les résoudre en connaissance de cause l'aide des mouvements.

La formation professionnelle et l'installation des jeunes foyers.

Il en sera de même pour les questions que nous avons déjà évoquées : apprentissage, orientation professionnelle et réforme de l'enseignement. Le cas le plus grave est celui des jeunes qui auraient les capacités intellectuelles et humaines réquises pour apprendre un métier ou faire des études et ne le peuvent pas à cause de la situation sociale de leurs parents; le problème est grave aussi pour ceux qui ont à choisir une profession : or ce ne sont plus seulement les jeunes des villes qui sont dans ce cas; à la campagne même on ne prend plus comme avant la succession des parents et le jeune rural doit lui aussi, tout comme le jeune citadin, s'orienter. Quant à l'étudiant, à moins de s'en tenir passivement à des méthodes de travail surannées, il lui faut bien, s'il veut poursuivre intelligemment sa formation humaine, tirer parti comme il peut d'un enseignement vieilli et peu adapté aux exigences du monde moderne. Enfin c'est bien aux jeunes de tous les milieux qu'il appartient de présenter aux pouvoirs publics des exigences précises formulées en connaissance de cause, c'est-à-dire après avoir examiné tous les facteurs aussi bien politiques ou économiques que culturels qui interviennent dans une réforme de l'enseignement.

Enfin le dernier problème qui nous paraît commun à

nos différents milieux est celui de l'installation des jeunes foyers. Bien des jeunes attendent pour se marier de trouver un logement ou de pouvoir le payer. Ils en sont souvent réduits à vivre dans une chambre meublée ou à dépendre de leurs parents. Les causes de cet état de choses sont d'abord strictement économiques. Le jeune ouvrier est moins payé qu'un ouvrier adulte qui pourtant, déjà installé, n'a pas à fournir l'effort financier que représente la création d'un foyer. L'étudiant, lui, ne gagne rien : on lui promet le présalaire mais on ne le lui donne pas. A la campagne enfin le prêt à l'installation, qui, lorsqu'il n'est pas supprimé, est de sept cent mille francs est très insuffisant pour équiper une ferme. Les difficultés financières ne sont pas les seules difficultés que rencontrent les jeunes foyers. La guerre a réduit le nombre des logements qui était déjà insuffisant avant. La reconstruction devait passer au premier plan à partir de 1951. Malheureusement les événements d'Extrême-Orient ont orienté les préoccupations gouvernementales vers une accélération du réarmement. A la campagne, la mécanisation de la production entraîne une diminution du nombre des fermes. Certains produits ne sont plus rentables et les terres restent en friche. Les artisans et les commerçants perdent leur clientèle par suite de l'habitude qu'ont prise beaucoup d'habitants de la campagne d'acheter directement en ville.

Ces problèmes — service militaire, apprentissage, orientation professionnelle et réforme de l'enseignement, installation des jeunes foyers — ne sont certainement pas les seuls qui se posent aux jeunes de nos différents milieux. Nous les signalons ici à cause de la multiplicité des facteurs qu'ils mettent en jeu.

Nous avons essayé, dans cette troisième partie de faire très rapidement et très partiellement pour le temps actuel ce que nos équipes de militants ont à faire continuellement : voir les problèmes de vie et les envisager avec leurs répercussions les plus lointaines. Nous nous

sommes contentés d'insister sur les deux extrémités de la recherche : problème concret que nous sommes amenés à résoudre dans notre vie de militant et les facteurs les plus lointains dont nous devrons tenir compte; problèmes politiques qui dominent la conjoncture actuelle et les problèmes de vie des jeunes dont la solution dépend dans une certaine mesure des premiers.

Essayons maintenant dans une quatrième et dernière partie de voir comment nos diverses équipes peuvent travailler à la solution de ces problèmes.

IV. Les moyens mis par l'A.C.J.F. a la disposition des jeunes pour résoudre leurs problèmes de vie

Cette quatrième partie sera forcément très brève car elle vise uniquement à indiquer d'une manière très générale les moyens que l'A.C.J.F. met à la disposition de chaque Mouvement pour résoudre les problèmes de vie des jeunes de nos différents milieux. Si les conclusions auxquelles ont abouti nos réflexions précédentes sont exactes, il apparaît clairement qu'aucun problème ne se résout véritablement à l'échelle d'un milieu. En d'autres termes, aucun de nos cinq mouvements ne doit être considéré comme constituant par lui-même un véritable mouvement : le Mouvement, c'est l'A.C.J.F. dans son ensemble.

Le premier travail que nous proposerons sera que chaque équipe de militants continue à étudier des problèmes comme ceux qui ont fait hier l'objet de nos travaux de commissions ou comme ceux que nous venons de signaler. Ces problèmes seront évidemment envisagés de façon différente suivant les milieux, mais dans tous les cas on aura égard à l'ensemble de la société et pas seulement aux aspirations d'un milieu.

En second lieu, le secrétariat général de l'A.C.J.F. met à la disposition des publications des différents mou-

vements des fiches de formation. Il vous appartient de les étudier, d'en faire votre profit et surtout de réagir. Les sujets des prochaines fiches seront en partie déterminés par les protestations et les désirs des comités départementaux.

En troisième lieu, les comités départementaux d'A.C.J.F. sont par excellence le lieu où l'on peut envisager un problème sous tous ses aspects et élaborer des solutions en tenant compte de l'apport des différents milieux. Il peut être bon pour avoir une idée de la multiplicité des facteurs qui interviennent dans un fait donné de suivre la marche d'un produit de la production à la consommation, de voir à qui il profite le plus. Plus généralement une question ne trouve de solution véritable que lorsqu'elle est envisagée de tous les points de vue. Le problème du présalaire étudiant qui paraissait une question relevant de la seule J.E.C. s'est révélé, à l'examen par la commission exécutive de l'A.C.J.F., intéresser en fait tous les milieux et le projet qui est sorti de cette étude est fort différent de ce qu'il aurait été si seuls des étudiants s'y étaient intéressés.

Enfin, une collaboration plus particulière s'impose entre certains Mouvements de l'A.C.J.F. ou entre telle ou telle branche de deux Mouvements. Je cite entre autres la collaboration entre la branche Apprentis de la J.O.C. et la branche Technique et Cours Complémentaire de la J.E.C.; entre la branche Cadres de la J.I.C. et la J.E.C. universitaire. Il serait bon que cette collaboration portât sur une forme d'action précise; signalons par exemple l'enquête commune à la J.O.C. et à la J.I.C. sur les débouchés professionnels.

Il est bien évident que l'action menée par chacun de nos Mouvements est par son ampleur le moyen principal et l'outil de base qui nous permet de résoudre les problèmes de vie des jeunes de nos différents milieux si elle est menée dans le cadre d'une action d'A.C.J.F. d'ensemble, et c'est pourquoi je n'en ai pas parlé. Mais si

cette action était menée sans tenir compte de l'ensemble de la société, alors au lieu de travailler à augmenter la charité dans notre monde elle n'aurait d'autre effet que d'accentuer la lutte des classes déjà trop réelle.

L'A.C.J.F. ET LES MOUVEMENTS POLITIQUES DE JEUNESSE

Pour conclure l'ensemble de ce rapport, après avoir montré la nécessité pour un mouvement d'action catholique comme l'A.C.J.F. qui veut donner aux jeunes une formation spirituelle totale d'envisager tous les problèmes des jeunes sous leurs véritables dimensions et cherché à voir quels sont les problèmes essentiels qui se posent aux jeunes à l'heure actuelle, les grands facteurs politiques et économiques dont ils dépendent et les moyens qui sont à notre disposition pour les résoudre, nous reviendrons en terminant sur ce qui différencie l'A.C.J.F. des Mouvements de jeunesse politique. L'A.C.J.F. est essentiellement un mouvement éducatif. Certes, nous aussi nous cherchons l'efficacité car nous savons que sans souci d'efficacité il n'y a pas de véritable éducation, mais nous n'acceptons jamais, sous prétexte d'efficacité, d'engager les jeunes dans une action qui ne leur apporterait rien au point de vue humain et spirituel. Or de telles formes d'action existent effectivement. Lorsqu'un parti engage les jeunes à manifester contre telle réforme budgétaire ou économique sans lui donner la possibilité de se faire sur la question une opinion personnelle, soit que le problème excède leur compétence, soit le plus souvent que le parti désire plutôt se faire servir par les jeunes qu'il ne se soucie de les servir, nous considérons qu'une telle forme d'action n'est pas éducative et nous refusons de l'adopter. Ce n'est pas l'action politique qui nous fait peur, c'est l'action politique lorsqu'elle utilise les jeunes au lieu de les éduquer, ce qui est malheureusement le cas dans la plupart des mouvements de jeunesse politique actuels.

D'ailleurs, d'une manière plus large, nous devons mettre en garde contre une transformation du souci d'efficacité en une idolâtrie de l'efficacité. L'A.C.J.F. ne se croit par obligée de proposer sur tous les problèmes une solution nette, pour ou contre. Il en est sur lesquels elle se prononcera avec précision, d'autres sur lesquels elle se contentera de fournir des orientations ou même une simple information. Elle n'a pas d'avance une règle inflexible qui lui fasse un devoir de se prononcer dans tel cas et de s'abstenir dans tel autre. Dans chaque conjoncture, l'analyse du donné concret et la réflexion nous montreront dans quelle mesure nous devons prendre position ou nous abstenir. Nos mouvements ne sont pas esclaves d'une volonté de prendre position à tout prix, comme si leur compétence ne dépassait pas le plan de l'événement au jour le jour. L'A.C.J.F. est plus ambitieuse. Elle entend aider les jeunes pour la totalité de leur vie et pas seulement pour tel ou tel secteur. Ni parti politique, ni œuvre de piété, elle veut apporter aux jeunes la possibilité de résoudre aujourd'hui tous les problèmes de leur vie d'adolescent et de participer demain totalement à la vie de la Cité. C'est la tâche entreprise par l'A.C.J.F. dès sa fondation, poursuivie au sein des Mouvements spécialisés et que rendra plus effective la prise de conscience qu'à travers nos différentes fonctions notre tâche est une.

Rapport présenté au nom de la Commission Exécutive de l'A.C.J.F. par

YVON BRÈS.

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant* : G. CHIFFLOT.
D. L., 1er trimestre 1951. — Imprimeur, n° 653.
N.M.P.P.